

La chapelle d'Ayton, ou Emma Courtney . Nouvelle édition...

Hays, Mary (1759-1843). La chapelle d'Ayton, ou Emma Courtney . Nouvelle édition.... 1810.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

LA CHAPELLE
D'AYTON.

16° Y²
19612
(4)



F/8

LA CHAPELLE
D'AYTON,
OU
EMMA COURTNEY.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez MARADAN, rue des Grands-Augustins,
vis-à-vis celle du Pont de Lodi, N° 9.

1810.



LA CHAPELLE

D'AYTON.

CHAPITRE PREMIER.

QUELS avaient été les sentimens d'Auguste en reconnaissant Emma chez lady B***, en la trouvant mariée à M. Montague? La surprise d'abord, ou si quelques autres mouvemens s'étaient joints à celui-là, un récit abrégé, mais fidèle, de ce qui s'est passé depuis le départ d'Auguste, est le seul moyen qui puisse nous mettre à portée de les démêler dans son cœur au milieu du trouble de ses premières émotions.

Nous l'avons laissé prêt à s'éloigner de son pays, de tout ce qu'il aima, de tout ce qu'il aime encore; malheureux par les liens qu'il vient de rompre, malheureux par ceux qu'il vient de

former , ne pouvant encore arrêter son imagination sur les devoirs qui lui sont maintenant prescrits.

Auguste s'en était formé une idée bien imposante , de ces devoirs auxquels un engagement sacré venait de le soumettre pour toujours. Dans ses principes, il fallait rendre Pascaline heureuse chez elle , ou souffrir qu'elle le fût ailleurs , tolérer des désordres qu'Auguste, bien qu'il fût exempt d'orgueil , de jalousie, hélas ! et d'amour conjugal , ne se serait cependant pas senti disposé à supporter avec patience. Mais rendre Pascaline heureuse ! si elle l'aimait, il ne pouvait faire son bonheur que par un sentiment semblable au sentiment qu'il lui avait inspiré. Il fallait donc feindre l'amour, au moins l'empressement. Feindre l'amour, l'empressement, pour une autre qu'Emma ! pour une autre que cette Emma qu'il détestait et qu'il adorait encore ! cette Emma que ses yeux cherchaient toujours à la place où toujours ils retrouvaient Pascaline ; que son imagination y transportait sans cesse... pour l'accabler sans doute de ses reproches, de son mépris... oui, mais peut-être ensuite lui demander grace, lui sou-

mettre sa raison, lui consacrer de nouveau son existence : et c'était à une autre que cette existence venait d'être dévouée !

Pendant les premiers momens, la précipitation de son départ avait servi sa répugnance; et les soins qu'entraînait ce départ, les regrets qu'il pouvait exciter, la cause qui le rendait nécessaire, justifiaient une préoccupation dont il lui eût été bien difficile de se défendre. Il avait évité de s'arrêter en route. En arrivant au port où ils devaient s'embarquer, ils trouvèrent un vaisseau prêt à mettre à la voile; ils y montent. La journée était fort avancée; Pascaline baisse les yeux en entrant dans la chambre que devait occuper Auguste avec elle; Auguste pâlit au moment où tout lui rappelle une intimité dont il abhorre jusqu'à la pensée. Il saisit un prétexte, et se précipite hors de la chambre; il monte sur le tillac. Tous les passagers y sont réunis, tous les yeux demeurent attachés sur les côtes de l'Angleterre, que la nuit et la rapidité de la course vont bientôt leur dérober entièrement. Les uns marchent sans émotion à un but que des calculs leur ont présenté comme assuré; quel-

ques autres, dont les premiers pas, dirigés peut-être au hasard, vont pour jamais déterminer l'existence, se trouvent frappés d'effroi en considérant la petitesse de l'espace qu'ils occupent au milieu de l'immense carrière qu'ils commencent à parcourir; d'autres enfin, vont porter en des climats nouveaux une existence déjà commencée, des talens à négliger, des habitudes à détruire.

Cependant, occupés à s'étourdir, tous se cherchent, se trouvent; bientôt aucun n'est plus isolé: le seul Auguste ne cherche personne, n'attend rien, ne veut rien. La réflexion est encore loin de lui; il s'abandonne aux pensées qu'il ne peut écarter, aux images qui le poursuivent. Il ose se représenter ce qu'il éprouverait en cet instant, si, dans cette chambre qu'il fuit avec horreur, il devait retrouver Emma, toujours sensible et toujours adorée, toujours revêtue de cet éclat dont son amour s'était plu à l'environner; Emma tout à lui, attachée à son destin par des nœuds indissolubles; Emma compagne volontaire de sa fuite, de cet exil qu'il subit pour elle. Son imagination erre dans l'impossible, et cependant les flots l'entraî-

nent loin de l'Angleterre, loin d'Emma, de son ame, de sa vie. Il se réveille comme d'un songe, tourne les yeux autour de lui. La nuit a chassé tous les passagers, il est seul, n'entend que le bruit des vagues, et les pas retentissans de l'officier de quart. Il est seul, mais Pascaline l'attend; il nomme encore Emma, et ne peut soutenir le contraste. Ses genoux fléchissent, il est forcé de s'appuyer. « Qu'ai-je fait ! s'écrie-t-il avec l'accent profond du désespoir, oh ! qu'ai-je fait ! devais-je la quitter, former ces nœuds exécrables ? Que ne lui proposais-je de me suivre, de m'accompagner en Italie ? elle y eût consenti, peut-être ; Emma serait là. Mais, Emma parjure.... méprisable ! Emma, poursuit-il avec emportement ne serait pas du moins au pouvoir d'un rival ; et moi, libre dans mes vœux, je ne serais pas forcé de les porter à un objet.... ». Auguste s'arrête, un sentiment vertueux retient encore l'expression de la haine. Il faut descendre, c'est toujours abandonner Emma pour se réunir à Pascaline. Mais Emma le trahit, et Pascaline lui a tout sacrifié.

Il va retrouver Pascaline, elle commence à souffrir du mal de mer. Au mi-

lieu de l'accablement qu'elle éprouve, le plaisir éclate dans ses yeux lorsqu'elle voit Auguste rentrer dans la chambre. Il se reproche sa longue absence, et cherche à réparer sa faute par les soins les plus pressés. Le sentiment d'un tort secret émeut facilement un caractère sensible en faveur de l'être qui souffre et souffre avec douceur; Pascaline pourrait se tromper au mouvement qui semble diriger toutes les actions de son mari. Son mari! Auguste est donc marié?

La traversée fut longue; tant qu'elle dura, sans donner aucune inquiétude pour sa vie, Pascaline demeura languissante et malade. Auguste ne la quittait point; il l'approchait alors sans répugnance, et jouissait de lui procurer des momens de bonheur. Une tendre compassion étouffait tout autre sentiment; et Pascaline, pâle, abattue, reconnaissante des soins qu'il lui rendait, obtenait d'Auguste ce que n'en eût obtenu jamais Pascaline brillante de jeunesse et de santé, réclamant un amour qu'elle croyait avoir le droit d'attendre de lui.

Ils arrivèrent à Naples. Affaiblie par les secousses violentes qu'elle avait éprouvées, Pascaline fut quelque temps

en convalescence. Cependant les jours s'étaient écoulés, Auguste avait retrouvé plus de force. Quand Emma lui eût été parfaitement inconnue, il s'en fallait de beaucoup que Pascaline ne lui offrît tout ce qu'il pouvait désirer dans une femme; mais elle était douce, et le goût des plaisirs la distrayait assez de son amour pour qu'Auguste n'eût point à soutenir les plaintes d'une passion romanesque. Grâce à ses efforts pour se contraindre, on pouvait le croire heureux, ou du moins lui supposer des momens de jouissance. Il ne se refusait point à celles qu'il lui était possible de goûter : déterminé à s'étourdir sur des regrets dont il se sentait humilié, il cherchait des occupations qui ne pussent, en aucune manière, le ramener au souvenir du passé. Mais le souvenir revenait sans qu'on l'appelât; et, nous pouvons le dire, pendant la première année de son mariage, Emma, quelquefois la plus coupable, mais quelquefois aussi la plus charmante des femmes, n'était pas sortie un instant de sa mémoire ni de son cœur; et peut-être, sans rien changer à l'opinion qu'il avait cru devoir se former sur elle, éprouva-t-il bientôt

que ses regrets pouvaient acquérir encore un nouveau degré d'amertume.

Pascaline venait de lui donner un fils ; Auguste jouissait, mais non pas sans mélange, d'un bonheur que des circonstances différentes auraient pu rendre bien plus vif. Il se sentait aussi délivré d'une grande contrainte depuis que la conduite de sa femme lui permettait de soupçonner quelque léger refroidissement dans la passion qu'elle lui avait d'abord témoignée ; mais la crainte d'avoir un peu contribué à ce changement par des négligences involontaires, ne laissait pas de troubler une satisfaction dont il n'aurait pu se défendre s'il lui avait été possible de la goûter sans reproches. Bientôt il crut voir se former un nouveau goût : il commença à concevoir des inquiétudes , et ses remords augmentèrent. Cependant, soit un reste d'amour propre, soit le besoin de se trouver moins coupable, il voulut trouver extraordinaire qu'un second penchant succédât si vite au penchant qui avait pu résister à quatre années d'absence ; il conçut des soupçons auxquels le caractère de légèreté qu'il avait cru remarquer dans Pasca-

line ne donnait que trop de vraisemblance ; et quelques hasards, qu'il aurait rencontrés plus tôt, pour peu qu'il eût pris la peine de les chercher, le conduisirent à découvrir que ces engagements auxquels il avait cru devoir sacrifier sa liberté, peut-être son bonheur, n'avaient pas eu le pouvoir de défendre Pascaline contre un goût qui avait servi à la consoler, du moins quelque temps, de l'absence d'Auguste.

C'était six ou sept mois à peu près avant qu'elle allât le chercher en Angleterre. On avait songé pour elle à différens mariages ; mais on s'était fait en général une idée si effrayante du mérite de la signora Falienzi, que la nécessité de vivre avec elle rebutait tous les jeunes gens. Un seul, nommé Leonzio (son nom de famille ne nous importe nullement à connaître), un seul, dis-je, né jaloux entre tous ses compatriotes, jugea qu'une éducation telle qu'avait dû la donner la signora Falienzi avait pu former une épouse telle que devait la désirer Leonzio, et que d'ailleurs, celle-ci vaudrait bien tous les surveillans qu'il pourrait donner à sa femme ; de plus, il avait rencontré plusieurs fois Pascaline, et les

les agrémens de cette jeune personne avaient singulièrement influé sur une décision aussi sage. Il se proposa : tout en lui convenait parfaitement ; il fut accepté , et Pascaline, dont l'absence d'Auguste avait depuis long-temps calmé les premiers transports , crut cependant donner un soupir à son premier amant , en se dévouant à la nécessité d'épouser un jeune homme d'une figure charmante, épris de l'amour le plus tendre. Tout marchait en hâte vers une conclusion également désirée des deux parties , quand la signora Falienzi, fort malade depuis quelques mois, tomba tout à coup dans un tel état de dépérissement et de souffrance , qu'il fut impossible de songer à des noces jusqu'au moment où quelque apparence de mieux permettrait de s'occuper d'autre chose que des soins qu'elle exigeait. Le mariage fut retardé : ce fut alors que Pascaline écrivit à Auguste cette lettre qui lui fit entrevoir le premier rayon d'espérance ; elle avait compté d'abord ne lui donner de ses nouvelles qu'après la cérémonie. Elle eût parlé en femme vertueuse , on eût senti que le devoir imposait silence à la passion, rien n'eût

été plus facile et plus convenable ; mais maintenant le bruit de son mariage s'était répandu , Auguste pouvait conserver quelques correspondances à Naples , elle résolut de l'en instruire. Elle n'était pas encore accoutumée à l'infidélité , peut-être même l'image d'Auguste faisait-elle quelquefois pencher la balance , que la présence de Leonzio finissait toujours par emporter. Ainsi donc, soit pudeur, soit habitude, elle écrivit à Auguste de manière à le laisser dans l'erreur, ou du moins dans le doute sur les sentimens qu'elle éprouvait alors. La seconde lettre fut dictée dans le même esprit. (On ne dit pas qu'il en soit parvenu une troisième.)

L'état de la signora Falienzi ne donnait pas la moindre espérance, même de lui voir éprouver un mieux momentané. Le mariage se reculait de jour en jour ; le jeune Italien s'était montré au désespoir de ce retard. Pascaline essaya de lui faire entendre raison, et trouva que la véritable manière d'y parvenir était d'entrer d'abord dans les siennes. Ce moyen lui réussit, et Leonzio prit patience. Moins gênés depuis que la signora Falienzi ne pouvait plus surveiller Pascaline, ils ne se trouvaient

pourtant pas encore assez libres, tous deux soupiraient après le moment qui devait légitimer leur union, et leur permettre de se livrer sans contrainte à l'amour qu'ils ressentaient l'un pour l'autre; et comme ce moment n'arrivait point, ils cherchèrent du moins à bannir la contrainte. La signora Falienzi mourut, il fallut encore retarder le mariage, et Pascaline crut devoir dédommager son amant du nouveau sacrifice qu'il s'imposait pour elle. Ils prirent tous les moyens de se voir, et se virent si souvent, que Pascaline ne desira plus rien. Bientôt elle desira de voir moins fréquemment Leonzio, enfin de l'éloigner tout à fait : n'osant annoncer des scrupules, elle témoigna des craintes; les obstacles se multiplièrent, et Pascaline sut employer à les faire valoir l'adresse qu'elle avait mise d'abord à les lever tous.

Cependant, par un hasard extraordinaire, les mêmes causes avaient agi différemment sur le cœur de Leonzio; il brûlait plus que jamais de s'unir à Pascaline. Il est vrai qu'il était possible que depuis la mort de la signora Falienzi, une fortune considérable et indépendante eût rendu aux charmes de

sa petite-fille beaucoup de cet attrait qu'avait pu diminuer l'habitude. Quoi qu'il en soit, Leonzio s'aperçut facilement du changement de Pascaline, il se plaignit; bientôt il ne s'exprima plus que sur le ton du reproche, et devint insupportable. Alors il réclama des promesses, fit agir les parens, voulut presser le mariage. La famille commençait à juger qu'il pouvait être nécessaire de le hâter. On en fit parler à Pascaline; elle demanda du temps, saisit des prétextes; on insista, elle refusa positivement: on s'échauffa, la famille fut assemblée. Sa liaison avec Leonzio n'avait pu demeurer totalement inconnue; on lui proposa Leonzio ou le couvent. Les parens éloignés tenaient pour le premier parti, les proches parens inclinaient fortement vers le second: Pascaline ne se sentait disposée ni pour l'un ni pour l'autre. Cependant la rumeur augmentait, il fallait se décider: Pascaline se raccommoda avec son amant, attribua ses torts à un moment d'humeur, et l'avant-veille du mariage, partit secrètement pour l'Angleterre. Depuis qu'elle n'aimait plus Leonzio, l'image d'Auguste avait repris tous ses droits, elle

s'étonnait de l'avoir oublié, il est même permis de croire qu'elle avait senti quelques remords de son infidélité. Mais Pascaline ne savait pas regretter long-temps ce qu'il était en son pouvoir de retrouver; de plus, le desir de se marier en Angleterre, desir que les seules circonstances avaient pu suspendre un instant, se faisait maintenant sentir plus fortement que jamais. La liberté était l'élément de Pascaline : elle partit, son voyage fut heureux. Les différentes considérations dont nous venons de rendre compte influèrent sur sa conduite dans la première entrevue qu'elle eut avec Auguste, et cette première entrevue influa sur toutes celles qui la suivirent. La présence d'Auguste avait fait renaître un amour affaibli seulement faute de nourriture, et Pascaline crut de bonne foi qu'unie à la destinée d'Auguste, rien ne pourrait la distraire de son bonheur. Il n'est pas nécessaire d'expliquer comment elle revint par degrés de son erreur, ni de développer les combinaisons du hasard qui, après avoir laissé Auguste dans l'ignorance pendant près d'une année, venaient enfin de lui dévoiler ce fatal secret.

Nous n'essaierons pas non plus de décrire les mouvemens qui l'agitèrent en apprenant combien il avait été trompé, et à quels devoirs chimériques il avait tout sacrifié. Il était moins certain des torts d'Emma depuis qu'il ne s'accusait plus d'injustice envers Pascaline. Un accès de désespoir se joignit aux premiers transports de son indignation. Pascaline n'en fut pas le témoin, peut-être même Auguste aurait-il désiré ne lui point paraître instruit d'un tort irréparable ; mais le même hasard qui avait éclairé Auguste n'avait pas permis à sa femme d'ignorer la terrible découverte ; elle en attendait les suites dans un état difficile à décrire. Son mari passa chez elle dès qu'il se sentit plus calme. Il s'arrêta très-peu sur ce qu'il venait d'apprendre, et ne s'en servit que pour avoir le droit de prévenir les nouveaux torts qu'il prévoyait, et d'insister sur des règles de conduite extrêmement sévères. Pascaline nia le présent, ne convint que du passé, et promit tout pour l'avenir. Son désespoir, ses larmes, désarmèrent la colère de son mari ; non qu'elles le portassent à l'attendrissement, mais il ne put se résoudre à

accabler celle qu'il faisait trembler d'un coup d'œil. Il comprit alors mieux que jamais à quel point faible il avait associé sa vie. Extrême dans ses desirs comme les enfans, inconstante, imprévoyante comme eux, Pascaline devait à sa ressemblance avec ces débiles créatures les graces séduisantes qui la distinguaient dans la société. Elle savait cacher une intrigue avec assez d'adresse, mais ses ressources ne s'étendaient pas plus loin. Le parti qu'elle avait pris pour éviter d'épouser Leonzio, et qu'en toute autre on aurait pu regarder comme la preuve d'une grande énergie et le résultat d'une volonté ferme, cette résolution, dis-je, n'avait d'autre source que la faiblesse de son caractère, qui lui montrait toujours le présent sous les couleurs les plus vives, sans qu'une inconcevable légèreté lui permît jamais de fixer un instant ses pensées sur l'avenir. Auguste avait renoncé au bonheur pour le temps de sa jeunesse; il sentit que l'âge n'amènerait point les plaisirs de l'amitié: peu capable encore de prévoir à quelle espèce de consolation il lui serait possible de devoir jamais un repos nécessaire, il voulut du moins se préparer

les jouissances de l'amour paternel. Il avait résolu d'élever son fils en Angleterre; il crut qu'on ne pouvait trop tôt former ses habitudes sur les moindres usages du pays qui serait un jour le sien : d'ailleurs, on lui faisait espérer que le climat de la Grande-Bretagne fortifierait la santé de cet enfant, qui, disait-on, résisterait difficilement à celui de Naples. Il partit avec Pascaline; mais son fils étant tombé malade en route, il se trouva forcé de s'arrêter pendant près de deux mois dans une petite ville où il avait voulu passer avant de quitter l'Italie. L'enfant se rétablit, et ils s'embarquèrent; mais leur joie ne fut pas de longue durée, à peine furent-ils arrivés en Angleterre, que la mort leur enleva cet objet de tant de soins et des plus douces espérances. Leur douleur fut égale; elle les rapprocha, du moins pour un moment. Tous deux conçurent le desir de se dérober pendant quelques semaines aux félicitations qu'ils ne pourraient se dispenser de recevoir sur leur retour; mais Pascaline avait si vivement embrassé ce projet de retraite, qu'au bout de quinze jours son ardeur se trouva tout épuisée.

Son mari s'en aperçut; les mécontentemens qu'elle lui avait donnés ne le portaient point à cette humeur qui saisit toutes les occasions de se manifester; malgré la répugnance avec laquelle il se décidait à reparaitre dans un pays où l'intérêt de son fils ne l'amenait plus, il crut devoir céder à un desir qui lui paraissait conforme à la raison, et ce fut un mois environ après la mort de leur fils qu'Auguste et Pascaline arrivèrent à Shamstone sans avoir passé à Londres, et sans que Louisa fût instruite de leur retour. Ce n'était pas qu'Auguste eût négligé d'en faire part à cette fidelle amie; mais soit que les lettres se fussent perdues, soit que plusieurs d'entre elles fussent restées à Rose-Hill, où madame Carrers n'était pas encore revenue, elle n'en avait reçu aucune. On concevra encore plus facilement qu'Auguste ignorât le mariage d'Emma. Parti de Naples depuis près de cinq mois, il n'avait pu se faire adresser les lettres de Louisa dans les lieux où il n'avait pas compté séjourner.

Il ne put en croire ses yeux, lorsque reconnaissant Emma chez lady B***, il la vit entourée des apparences de

la richesse. Son étonnement redoubla quand il comprit qu'elle était mariée à M. Montague; et lady B*** acheva de le porter au comble, lorsqu'après le départ de M. et de M^{me} Montague, elle lui raconta tout ce qu'elle savait des circonstances de leur mariage. Ces momens, les premiers qu'Emma lui eût donnés volontairement depuis qu'elle était madame Montague, il les employa de même à s'occuper d'elle, mais d'une manière bien différente. Ce mariage confondait toutes ses idées, il lui paraissait tour à tour condamner et justifier Emma. Il voulait suspendre son jugement jusqu'à l'arrivée de Louisa; mais son imagination refusait de lui obéir, et Louisa n'arrivait pas. Elle était instruite du retour d'Auguste, elle brûlait de le rejoindre; mais quelques accès de fièvre la retenaient à Londres, et peut-être l'impatience prolongeait-elle la fièvre.

Auguste et Emma s'étaient rencontrés chez lady B***; mais Auguste n'avait pas encore répondu aux invitations de M. Montague. Il sentait quelle impression terrible lui ferait éprouver la vue d'Emma, établie, maîtresse à Montague-Hall. Il n'imaginait

pas encore comment il lui serait possible de prendre avec elle le ton d'une simple connaissance, il lui semblait que les lumières qu'il espérait tirer de madame Carrers pouvaient servir à déterminer la conduite qu'il devait tenir à l'égard de madame Montague. Mais un tel sujet ne pouvait se traiter par écrit, et chaque instant ajoutait un nouveau degré d'impolitesse à la conduite de M. Harley. Enfin, un jour il prend son parti, il propose à sa femme d'aller, dès le lendemain à Montague-Hall. Elle y consent; mais le lendemain elle se trouve fort enrhumée. Comme il arrive toutes les fois que l'on s'est commandé un effort très pénible, et qu'il faut perdre ses frais de courage, M. Harley fut extrêmement contrarié de cet empêchement. L'indisposition de Pascaline s'annonçait de manière à faire croire qu'elle pouvait durer longtemps : ce nouveau délai devenait fort extraordinaire; il jugea qu'il valait mieux se présenter seul à Montague-Hall, que d'attendre le rétablissement de sa femme. Il arrive; M. Montague était sorti, Emma n'avait pas même avec elle mistriss Calder. On annonce M. Harley; Emma se lève dans le plus

grand trouble, elle commençait à perdre l'idée de le voir jamais chez elle. Quelques mots sans suite dits de part et d'autre sur la santé de Pascaline, se perdent dans le mouvement de l'arrivée, et ne leur fournissent aucun moyen de commencer l'entretien. Ils s'asseyaient et retombent dans le silence. Seul avec Emma, se voir forcé d'affecter la politesse d'un étranger, est pour Auguste une idée que chaque instant lui rend plus étrange; il lui semble que le premier mot qui sortira de sa bouche va produire un son extraordinaire. Cependant Emma regarde de tous côtés, personne ne vient à son secours; sa rougeur, ses mouvemens indécis, ne témoignent que trop le mal-aise qu'elle éprouve. Auguste se reproche de l'augmenter; il fait un effort sur lui-même.

« Voilà une bien belle vue, » dit-il. Emma tressaille; le son de cette voix a retenti dans tout son être; elle voudrait fuir, elle ne sait plus ce qui lui est permis, ce qu'elle doit s'interdire; elle prononce quelques mots au hasard. Auguste continue, mais ses questions n'obtiennent pas de réponse. Il se tait de nouveau, Emma s'en aperçoit, elle

sent qu'il faut sortir d'une position aussi embarrassante ; elle recueille toutes ses forces , et après un moment de silence :

« Vous devez , dit-elle , me trouver bien extraordinaire? » Pour cette fois, c'est Auguste qui demeure sans réponse. Ce ton qu'il a reconnu, cette question qui semble partir d'un mouvement d'abandon , l'ont transporté hors de la situation où il se trouve, il est prêt à s'oublier , il va prononcer le nom d'Emma ; elle reprend avec plus de fermeté :

« Toutes nos entrevues , dit-elle , ressembleraient à celle d'aujourd'hui , si , pour rendre plus facile une réserve nécessaire , nous ne commençons par nous expliquer une fois avec franchise. Aucun de nous deux , poursuit-elle en hésitant , ne prétend persuader à l'autre qu'il ait perdu jusqu'au souvenir des rapports qui ont existé entre nous. Prenons le parti d'en parler encore une fois pour qu'il n'en soit plus question. »

Auguste s'incline, Emma reprend.

« Sachons s'il faut les oublier tout à fait ou point du tout , si nous sommes destinés à nous voir ou à nous éviter.

J'ignore vos intentions , et ne m'en serais pas informée , si , par les soins de sir Harry , vous ne vous étiez vu dans la nécessité de vous rapprocher de moi comme d'une connaissance ordinaire. La seule distinction que je vous demande , c'est que vous vouliez bien vous croire parfaitement libre. Vous pouvez rompre sans crainte l'engagement que vous avez pris ; je ne saurai qu'applaudir à la résolution que vous aura dictée sans doute notre commun avantage , et je prends sur moi de vous assurer que M. Montague n'en sera nullement blessé. »

« Il était bien difficile , madame , reprend Auguste d'un ton piqué , que je ne profitasse pas du voisinage de Shamstone et de l'occasion que m'offrait sir Harry , pour vous présenter mes hommages. Mais , ajoute-t-il , je saurai me conformer à des ordres que d'aucune manière je n'aurais certainement osé prévenir. »

« Vous ne m'entendez pas , M. Harley. Autorisée par M. Montague , je ne sache rien qui m'empêche de vous recevoir..... avec plaisir. Mais , je l'avoue , et ne prenez point ceci , ajoute-t-elle , pour un reproche ni pour une insinua-

tion, d'après la manière dont nous nous sommes séparés, j'ai pu penser que l'idée de me voir vous inspirait quelque éloignement.

« Du moins me doit-elle ramener à des souvenirs pénibles, » reprend Auguste d'un ton fort sérieux. Emma paraît étonnée et blessée.

« J'espère, monsieur, continue-t-elle ensuite, que vous ne vous méprenez plus sur les motifs qui m'ont fait agir. Mon but était de vous rendre une entière liberté; j'ai cru la devoir à M. Harley, ajoute-t-elle en baissant les yeux, et j'ai compté sur sa franchise. »

« Permettez, madame, qu'avant de vous répondre, je sollicite une égale franchise. Elle ne doit pas vous être pénible, ajoute Auguste avec un peu d'amertume. D'après les motifs qui nous ont séparés, poursuit-il en hésitant, il était difficile que je pusse me flatter d'être reçu..... avec plaisir, et je serai trop heureux si, en m'apprenant vos intentions, vous voulez bien me mettre à portée de m'y conformer. »

« Elles sont telles que je les ai annoncées d'abord, reprend Emma avec fierté; le choix que j'ai fait, la situa-

tion où je me trouve, tout doit vous faire juger, monsieur, que je ne puis conserver aucun ressentiment. »

« Aucun ressentiment, madame ! et que me reproche miss Courtney ? quels sont ces torts dont je ne dois le pardon qu'à son indifférence ? »

« Il est inutile, monsieur, reprend Emma en rougissant, de s'arrêter sur un semblable sujet, quand je vous assure que ces torts n'en sont plus à mes yeux. »

« Et dans quel temps, madame, ai-je pu vous paraître coupable ? »

Emma se lève.

« M. Harley, dit-elle avec un mouvement d'impatience, je m'étonne que vous poussiez aussi loin un pareil interrogatoire, et quand je consens à oublier le passé, que vous vous obstniez à me le rappeler. »

Auguste se lève aussi.

« Quoi ! s'écrie-t-il, c'est moi que le passé accuse ! c'est moi qui dois désirer qu'on l'oublie ! »

« Eh ! qui donc, monsieur ? » demande fièrement madame Montague. Auguste demeure immobile, il la regarde fixement comme pour lire dans son ame. Au bout d'un instant, Emma.

détourne les yeux, et se prépare à s'éloigner. Il la retient.

« Mon crime, dit-il, d'un ton plus bas, mon crime serait-il d'avoir gardé le secret que m'imposait l'honneur, et que miss Courtney m'avait permis de lui taire. »

« J'y avais renoncé, répond Emma toujours avec fierté, et ce n'est pas maintenant que je le réclamerais, si d'ailleurs, poursuit-elle en cherchant à cacher son trouble sous une apparence de dédain, il ne m'avait été révélé par une voie non suspecte. »

« S'il m'eût été permis, reprend Auguste extrêmement blessé, de croire que miss Courtney s'intéressât encore en ma faveur, j'aurais osé lui demander son aveu, m'en reposer sur sa bonté. Mais, ajoute-t-il, du ton d'une amertume profonde, elle a dû pardonner tout à mon désespoir, dans le moment où les plus affreuses circonstances semblaient se réunir pour m'écraser. »

En disant ces mots, il paraissait avoir peine à contenir son agitation; Emma baissait les yeux et demeurait à sa place.

« Je n'ai point ignoré vos malheurs,

dit-elle enfin d'une voix émue , et croyez , M. Harley , que j'ai senti tout ce que peut sentir celle qui se les reproche. Je n'ai plus rien à dire , ajout-elle en baissant de nouveau les yeux , si ce tort involontaire vous a paru un motif suffisant pour me refuser les égards que je m'étais crue en droit d'attendre. »

Auguste paraît violemment ému.

« Emma , le croyez-vous ? » dit-il , en s'approchant avec vivacité.

« Eh ! comment donc , s'écrie Emma dans un mouvement dont elle n'est pas la maîtresse , comment donc expliquer autrement la conduite ?.... Au reste , monsieur , poursuit-elle d'un ton plus calme , je suis loin de vous demander une explication devenue parfaitement inutile , et à laquelle d'ailleurs je ne pourrais , je l'avoue , répondre de la même manière ; mais comme je ne me crois pas permis de détruire les apparences qui vous ont une fois abusé , comme je ne puis réclamer cet excès de confiance qui les fit taire pendant quelque temps , je crois que , pour notre commun avantage , il faudra renouveler très-rarement des entrevues

que notre position rendrait extrêmement pénibles. »

« J'obéirai, madame, dit Auguste, d'un ton piqué; mais puisque ce moment est le dernier probablement où j'aurai l'honneur de vous rencontrer seule, je dois répondre à vos reproches, vous dire que cette confiance aveugle je l'ai conservée jusqu'au moment où de nouvelles lumières sont venues dessiller mes yeux.

« Eh ! quels sont ces nouveaux indices qui m'accusent ?

Epargnez-vous, madame, une feinte inutile, je sais tout, il ne m'a pas été permis de douter de mon malheur. »

Etonnée de ce discours, elle insiste; Auguste refuse de s'expliquer, et ne peut commander à son indignation; quelques mots qu'il laisse échapper éclairent enfin madame Montague; elle pâlit et recule d'horreur. Auguste prend son silence pour celui de la honte; il regrette d'avoir parlé, il s'excuse, il veut sortir; Emma l'arrête.

« M. Harley, dit-elle après quelques momens de réflexion, ce que je viens d'apprendre me prescrit d'autres devoirs, celui de me justifier est maintenant le premier de tous. »

Frappé de la manière dont elle a prononcé ces paroles , Auguste la regarde.

« Vous justifier ! le pouvez-vous ? » lui demande-t-il avec émotion.

« Oui , je le puis en me confiant à votre honneur , à la promesse que j'attends de vous , que rien , soit dans votre conduite , soit dans vos discours , n'indiquera jamais que vous soyez instruit de ce que je vais vous révéler. »

Auguste consent à tout ce qu'elle desire ; elle va chercher la lettre de M. Harriot , et la lui présente. « Voici , dit-elle en lui faisant remarquer l'empreinte de la flamme , voici cette lettre que vous devez reconnaître : c'est elle qui m'avait conduite malgré moi à l'endroit où vous me surprîtes avec un autre. Vous la communiquer maintenant est vous prouver à quel point je compte sur vous , et souvenez-vous , M. Harley , que tout ce qui pourrait vous regarder personnellement est dans la classe de ces choses sur lesquelles mon bonheur , mon repos , exigent le plus profond silence. »

Auguste la regarde d'un air étonné , mais il se contente de prendre le papier

sans rien dire ; il lit. Emma l'observe, la colère éclate sur son visage, il s'interrompt à chaque instant ; et quand il a fini, il se retourne vers elle.

« Ce n'est pas, dit-il avec une fureur contrainte, ce n'est pas sans doute sur une pareille lettre que madame Montague exige que je garde le silence. »

« Je vous demande pardon, reprend Emma avec fermeté, cette lettre était l'unique objet de la prière que je vous ai faite. »

« Et vous ne prétendez pas que j'y souscrive ! »

« Et votre promesse m'a paru un lien si sacré, que je n'ai pas hésité à vous la remettre, quoique je soupçonnasse que l'auteur ne vous en était pas inconnu. »

« Oui, graces au ciel, je le connais, » dit Auguste en se levant.

« Qu'importe ? reprend Emma, puisque vous m'avez promis le secret. »

Auguste se rapproche d'elle, et lui rend la lettre sans rien dire. Emma le regarde, et devine sa pensée.

« M. Harley, dit-elle, je n'insisterai pas dans ce moment sur une opinion que vous partagerez bientôt. Vous allez

voir si je suis capable de rien exiger qui puisse vous compromettre. »

Auguste se rassied ; elle poursuit. Dans la position où elle se trouve , le récit qui lui reste à faire est extrêmement difficile. Elle rougit souvent, s'arrête quelquefois. Auguste l'entend, et malgré les mouvemens dont lui-même se sent agité , il sait lui épargner l'embarras de tout dire. Elle achève enfin , la justification est complète , elle a levé tous les doutes. Auguste voit maintenant à quel point les apparences l'ont trompé ; il reconnaît dans M. Harriot le méprisable artisan de son malheur ; mais Auguste ne peut songer à poursuivre un lâche. D'ailleurs, c'est au nom de ses infortunes, au nom de l'amitié, qu'Emma lui demande de ne pas troubler, par un éclat inutile, le repos dont elle commence à jouir. Quels droits n'a-t-elle pas retrouvés ! Auguste promet tout, jure qu'il saura se contraindre ; mais les forces de son ame lui seront-elles jamais plus nécessaires qu'en cet instant ? Emma n'a pas osé l'interroger sur les motifs de la précipitation avec laquelle il a conclu son mariage ; mais les desirs d'Auguste s'accordent avec les siens ;

Emma est à ses yeux une amie tendre et fidelle, dont il a fait le malheur au moins pendant long-temps, à laquelle il doit tous les dédommagemens, toutes les réparations que la fortune laisse en son pouvoir. Cependant le besoin de se justifier ne lui fait pas oublier d'autres intérêts ; il parvient facilement à reporter sur lui seul tout le reproche de cette faiblesse dont les suites ont empoisonné sa vie ; attentif à se borner aux explications nécessaires, il s'arrête à l'époque de son mariage, il se tait sur ces funestes lumières, venues trop tard, et seulement pour combler ses maux. Emma paraît soulagée lorsqu'elle croit pouvoir se dire qu'un devoir indispensable lui avait prescrit ce sacrifice dont elle gémissait depuis si long-temps. Heureux de lui épargner quelques-uns des regrets qui le déchirent, Auguste ne remarque cependant qu'avec un sentiment bien douloureux l'espèce de calme qu'il lui a procuré ; quelques expressions qui lui échappent colorent les joues d'Emma d'une rougeur subite.

« M. Harley, dit-elle avec douceur, je ne puis me plaindre des suites d'une explication que j'ai moi-même provo-

quée ; mais en la commençant, je vous ai annoncé que cet entretien serait le seul que je voulusse me permettre sur un pareil sujet. Maintenant ma confiance vous fait un devoir de respecter mes résolutions, et vous devez songer qu'un second oubli nous ôterait la possibilité de nous revoir. »

Auguste la rassure, lui jure avec ardeur de se soumettre à tout ce qu'elle exigera de lui, de lui cacher ses regrets, ses douleurs ; l'expression de sa voix, celle de ses regards ne s'accordent pas bien exactement avec ses protestations, mais cette occasion sera la dernière : à quoi servirait d'outrer la sévérité ?

« Au moins, dit Auguste, daignez bâter l'instant de mon repos, il ne me sera plus permis de m'expliquer librement ; daignez, pour la dernière fois, m'entendre et me répondre. Mon malheur est au comble, vous connaissez trop ce que je perds, vous savez trop combien je l'appréciais, pour qu'il me fût possible de vous rien cacher. »

Emma témoigne son mécontentement. « Emma, dit Auguste, c'est la dernière fois ; » il poursuit : « Ne me commandez point de m'éloigner, mes regrets

ont résisté à deux années d'absence, à la plus affreuse erreur, et miss Courtney ne peut douter de mon respect pour ses volontés, pour son repos; mais j'ai besoin de tous les secours pour m'aider à supporter ma destinée, la présence d'Emma en est un bien puissant; cependant il ne me suffit pas encore, il me faut davantage. Emma, répondez comme à un ancien ami, qui, passé ce moment, n'aura plus le droit de solliciter votre confiance. Êtes-vous heureuse? »

Emma avait pressenti la question.

« Il n'est point de femme, dit-elle, qui ne doive me porter envie; M. Montague est à mes yeux, comme aux yeux de tous, l'image de la perfection. Je lui dois tout, il ne respire que pour mon bonheur, et je crois suffire au sien. »

Auguste la regarde, et n'en demande pas davantage; Emma s'efforce de donner à son maintien une apparence de tranquillité. Ils se séparent enfin, et peu de temps après revient M. Montague. Emma rougit lorsqu'elle entre dans son cabinet.

« J'ai vu M. Harley, » dit-elle avec embarras; M. Montague paraît rece-

voir cette nouvelle comme une chose indifférente. »

« Il m'a fait une longue visite, » poursuit Emma en hésitant.

« Je le crois bien, reprend M. Montague, sans interrompre la lecture d'une lettre qu'il venait d'ouvrir. Emma lui prend la main.

« Ecoutez-moi donc, » lui dit-elle timidement.

« Que voulez-vous que j'écoute, Emma, demande en riant M. Montague; des notes sur l'entretien que vous venez d'avoir avec M. Harley? Il a donc été bien intéressant? » poursuit-il de la même manière. Emma rougit.

« Très-intéressant, dit-elle à voix basse, du moins pour moi. » M. Montague s'arrête pour attendre la fin de sa phrase. « Tout est expliqué, » ajoute-t-elle en levant les yeux.

« Hé bien? »

« Hé bien, dit Emma, en rougissant à l'excès, il n'a rien à se reprocher. » L'attention de son mari semble l'inviter à poursuivre. Elle continue, et lui détaille rapidement tout ce qu'elle vient d'apprendre de M. Harley; elle ne lui laisse ignorer que la nature des engagements d'Auguste avec Pascaline;

mais on juge facilement qu'elle a soin de lui épargner quelques détails inutiles. Elle oublie peut-être aussi de lui rendre compte de l'effet qu'ont produit sur Auguste les lumières qu'il vient de recevoir; M. Montague ne songe pas à s'en informer: mais, quels que soient ses sentimens, c'est avec le ton de la bonne foi qu'il semble partager la joie qu'éprouve sa femme de se voir pleinement justifiée. Mais n'est-elle que justifiée, lorsqu'un moment de solitude lui a permis de repasser sur les détails de son entrevue avec Auguste, et l'a forcée de s'arrêter sur les idées qui lui en sont restées, elle s'avoue qu'elle est encore aimée? Une telle certitude n'est bien assurément qu'un malheur de plus. Pourquoi donc la situation d'Emma est-elle plus douce qu'elle ne l'était la veille? Quel mouvement fait palpiter son cœur? Emma vient d'apprendre tant de choses nouvelles! du moins Auguste ne sera jamais instruit de ces effets d'une violente surprise. Elle se permettra le langage de l'amitié, jamais une confidence, jamais un mot qu'elle soit obligée de déguiser à M. Montague. Avec ces précautions que peut redouter Emma?

Auguste ne cherchera point à la séduire : d'ailleurs le premier moment d'oubli ne serait-il pas suivi d'un prompt éloignement ? Emma se l'est promis, Emma n'a-t-elle pas toujours tenu parole ? Est-il possible qu'elle se trompe sur les mouvemens de son propre cœur ? Non , à moins qu'incapable de concevoir certains égaremens , Emma ne soit trop vertueuse pour n'être pas un peu imprudente.

CHAPITRE II.

Tout maintenant a changé de face pour Emma à Montague-Hall et dans les environs , tout pour Auguste a changé de face dans l'avenir. Réunis comme des amis long-temps séparés , ni l'un ni l'autre ne songent encore à ce qui pourrait les affliger ; et telle est , pendant les premiers temps , la nature du plaisir qu'Emma éprouve à revoir Auguste , qu'elle n'éprouve jamais le desir de la cacher à M. Montague.

Quant à celui-ci, il semble se prêter avec plaisir à la gaieté qu'il voit de nouveau briller sur les traits de sa femme, et M. Montague ne peut supposer un instant qu'il lui reproche le bonheur dont il lui semble qu'elle commence à jouir. Cependant elle voit bientôt Auguste plus contraint devant M. Montague, et dès-lors le cœur d'Emma commence à se troubler en présence de son mari; seul avec elle, Auguste paraît plus heureux, plus confiant, et presque sans le savoir, il lui arrive de désirer de rencontrer Auguste seul : bientôt elle le voit se troubler près d'elle, bientôt il paraît vouloir parler, bientôt elle voudrait presque l'entendre; enfin que disons-nous !

On a vu quelquefois la passion la plus vive se réveiller par degrés dans le cœur d'une femme vertueuse et sensible. On a vu cette femme et celles qui lui ressemblent fermer les yeux quand la raison pouvait les guider encore, et recourir à la réflexion quand il n'était plus temps que de s'étonner. On a vu le devoir et l'amour se livrer des combats où la raison chante victoire, tandis que l'amour reste le maître du terrain.

On a vu l'ame la plus pure saisir des prétextes pour n'être pas forcée d'éloigner un danger qu'elle ne se sent plus le courage de fuir, et qu'elle veut se croire la force de surmonter. On a vu des hommes honnêtes autant que passionnés, diviniser maintenant celle qui tout-à-l'heure deviendra l'objet des plus coupables desirs, prodiguer les sermens sans fausseté, et les violer sans projet ; s'éloigner par un élan d'honneur, revenir par un excès de passion, s'imposer tous les sacrifices, et les démentir lorsqu'ils en recueillent le prix. On a vu des époux indulgens sans faiblesse, pardonner à l'imprudence, mais s'attacher à prévenir les fautes, mériter la confiance de leurs femmes sans jamais la demander, attendre patiemment le moment de l'obtenir, et n'observer que pour guider plus sûrement. Voilà ce qui se passa dans le canton habité par Auguste, Emma et M. Montague, pendant l'explication où tous les doutes levés de part et d'autre avait rouvert à deux cœurs accoutumés à s'entendre toutes les routes par où ils pouvaient se rapprocher l'un de l'autre.

M. Montague commençait à s'in-

quiéter véritablement de la tristesse qu'il voyait s'emparer de sa femme, et qu'elle cherchait en vain à lui dissimuler. Toujours sensible, attentive, reconnaissante, elle n'avait perdu que l'abandon de tous les momens, la confiance qui porte sur les moindres détails; les objets indifférens en eux-mêmes fournissent souvent à l'intimité ses plus douces confidences, mais il n'était plus pour Emma d'objets indifférens. Elle craignait qu'un mot ne la trahît, ou plutôt elle se taisait sans projet arrêté, uniquement parce qu'elle ne se sentait pas le desir ou le courage de rompre le silence. Quelquefois il semblait qu'un secret douloureux pesât sur son cœur, et fût prêt à s'en échapper; elle ouvrait la bouche, mais la timidité, un autre sentiment peut-être, la refermait aussitôt, et l'embarras se peignait dans toute sa contenance. Incertain s'il devait la prévenir, et par une explication digne de tous deux, sortir promptement d'une situation pénible, ou s'il valait mieux attendre qu'elle parlât d'elle-même, et lui laisser l'honneur du sacrifice, M. Montague démêlait ses combats, encourageait sa confiance sans affec-

tation, et voyait sans humeur s'échapper l'occasion qu'il se croyait prêt à saisir.

Auguste avait contemplé dans une situation nouvelle cette femme adorée, que toutes les situations faisaient ressortir à ses yeux. Madame Montague lui avait présenté Emma Courtney embellie de tout ce que peuvent ajouter aux graces d'une femme l'habitude du monde, les avantages de la fortune, et la bienveillance générale. Elle était encore embellie de ce charme, le plus puissant de tous, aux yeux d'un amant; deux ans de malheur et de constance, oui de constance, Auguste avait en partie deviné ce qu'on se flattait de lui cacher toujours; et quelle femme peut se dérober entièrement aux regards de celui qu'elle aime! Il n'abusait pas de son empire, et n'en était que plus dangereux. Placée entre Auguste et M. Montague, obligée de dissimuler devant tous les deux, également tremblante pour deux intérêts également chers, toujours affligée ou mécontente d'elle-même, madame Montague joignait à ce double supplice celui de ménager plus que jamais M. Harriot, dont plus que jamais la

présence lui inspirait une véritable horreur. M. Harriot s'approchait-il d'Auguste, Auguste tournait-il ses regards sur M. Harriot, l'un des deux se trouvait-il dans le cas d'adresser la parole à l'autre, Emma, dans la plus affreuse agitation, veillait tous les mouvemens d'Auguste, et le voyait sans cesse prêt à céder au ressentiment qu'il pouvait à peine maîtriser à l'aspect de son lâche ennemi : elle l'arrêtait d'un regard ; puis se reprochant et ce regard et son empire, elle désavouait l'usage qu'elle en avait fait, refusait de l'employer, jusqu'à ce que les prières et les protestations d'Auguste lui eussent obtenu la permission d'obéir encore. Mais si Auguste lui parlait trop longtemps en présence de M. Harriot, si M. Harriot s'approchait d'elle en présence d'Auguste, alors en proie au tourment le plus insupportable, elle n'existait plus pour aucun de ceux qui l'environnaient, M. Montague même était oublié. Auguste ou M. Harriot sortait-il de la chambre, dans le premier moment, toute entière à celui qui restait, elle semblait vouloir le dédommager de la froideur qu'elle avait montrée l'instant d'auparavant :

heureuse de se trouver délivrée d'une affreuse contrainte, la joie qu'elle ressentait d'avoir recouvré sa liberté influait sur sa conversation, et M. Harriot lui-même en éprouvait les effets d'une manière marquée. M. Montague ne pouvait rien comprendre à cette espèce de caprice ; et si , plein de confiance dans la pureté, dans la véracité d'Emma , il n'eût repoussé les soupçons que lui pouvait inspirer sa conduite , il aurait pensé qu'Auguste avait en effet trop de raison de haïr celui que ses regards et toutes ses actions désignaient pour l'objet de son ressentiment.

Ces pénibles rencontres n'avaient pas lieu à Montague-Hall , où M. Harley n'allait presque point, ni à Shams-tone , où M. Harriot n'allait point du tout. Auguste n'avait pas jugé qu'il fût nécessaire de pousser la complaisance jusqu'à recevoir chez lui M. Harriot. Il avait insinué ses intentions à Pascaline. Pascaline ne témoignait jamais d'humeur, elle avait souscrit de bonne grace à la volonté de son mari ; mais quoique l'esprit de contradiction ne fût pas en général le défaut de Pascaline , cette volonté lui avait paru si

bizarre et si dénuée de raisons valables ; qu'elle en avait conçu pour M. Harriot une sorte de prédilection qu'elle avait soin de lui faire sentir , lorsque la présence de son mari n'en contraignait pas les témoignages ; et c'était sans doute à ses confidences amicales que M. Harriot avait dû l'avantage d'éviter un affront qu'il n'eût pas manqué de recevoir , si avec cette confiance qui formait le fond de son caractère , il se fût présenté en qualité de voisin chez M. et madame Harley. Mais si , pour le bien de la paix , M. Harriot croyait devoir s'imposer quelques privations , les occasions de l'en dédommager se présentaient si fréquemment , que Pascaline ne pouvait regretter les conseils de prudence qu'elle s'était vue obligée de lui donner. La province où se trouvait situé Montague-Hall , était , de toutes les provinces de l'Angleterre , celle où se trouvaient réunis le plus de riches propriétaires : nulle part les habitations n'étaient aussi nombreuses et aussi rapprochées ; et la plupart de ceux qui les possédaient , rapportant de Londres le goût des plaisirs que l'on y trouve , cherchaient à les amener dans leurs terres , où ils passaient

un temps considérable. Auguste et M. Montague jouissaient dans le pays de la plus haute considération. Le retour de l'un et le mariage de l'autre, quoique d'une époque plus ancienne, avaient servi de prétexte à des réunions continuelles, où ne manquaient point de se rencontrer M. Harley et madame Montague, et dans lesquelles le riche M. Harriot ne pouvait qu'être reçu, sinon toujours avec plaisir, du moins avec tous les signes de l'empressement. Madame Montague ne pouvait se dispenser d'assister à des fêtes dont elle était en quelque sorte l'objet ; et ces invitations, auxquelles six mois auparavant elle n'eût répondu que par complaisance, lui présentaient maintenant des ressources contre une pénible et dangereuse solitude, et peut-être l'espoir de quelques distractions plus dangereuses encore.

Telle était la situation des choses, lorsqu'un jour plusieurs personnes se trouvant réunies à B***, on s'occupa beaucoup d'une partie de pêche qui avait eu lieu quelques jours auparavant. Emma s'exprima avec la vivacité qu'elle avait retrouvée depuis quelque temps, sur les agrémens d'une jour-

née qui lui avait paru charmante. M. Harriot possédait à Gay-Valley un superbe étang que les gens de sa maison appelaient même *le lac*. M. Harriot s'étendit sur les plaisirs de la pêche, pour avoir celui de parler de son lac, et finit par déclarer qu'il serait trop heureux de procurer à madame Montague un divertissement pareil à celui qu'elle se rappelait avec un intérêt si vif. Emma rougit, Auguste interrompit un instant la phrase qu'il venait de commencer. M. Harriot, sans attendre de réponse, comprit dans une invitation générale tous ceux qui se trouvaient alors chez lady B***. Au moment de cette invitation, M. Harriot avait regardé Pascaline : Pascaline regarda M. Harriot, puis son mari. Auguste continua à s'entretenir avec Emma, qui, dans ce moment, excessivement troublée, laissa passer deux ou trois questions sans y répondre. Le reste de la société avait accepté avec empressement. M. Harriot s'adresse particulièrement à M. et madame Montague, et, pour la première fois, M. Montague répond sans consulter Emma, dont les yeux venaient de se tourner sur lui avec tous les signes de l'inquiétude.

Désolée de cette nouveauté, Emma ne songe point à s'en étonner, et l'on s'en étonnera encore moins qu'elle, lorsqu'on songera que cette partie était la seule où Emma ne dût point rencontrer Auguste, et qu'on saura que M. Montague avait déjà remarqué les regards mécontents de celui-ci, et les regards embarrassés de celle-là, et lorsqu'on réfléchira que l'indulgence de M. Montague ne pouvait aller jusqu'à tolérer une pareille faiblesse. M. Harriot s'approche d'Emma avec ce ton de confiance qu'il avait repris depuis quelque temps.

« M. Montague, dit-il, vient de me promettre, madame, que nous aurions l'honneur de vous voir après-demain à Gay-Valley. »

Emma ne dit rien ; Auguste était auprès d'elle : elle feint de n'avoir pas entendu.

« J'espère, madame, reprend M. Harriot, que vous ne démentirez point la charmante promesse que vient de me faire M. Montague. »

Emma ne peut éviter de répondre d'un signe de tête. Auguste se lève, et va se placer derrière le fauteuil de lady

B***; M. Harriot prend le siège que vient de quitter Auguste.

« Je ne puis vous exprimer, dit-il, quelle idée je me fais du plaisir de posséder M^{me} Montague à Gay-Valley, et de l'y posséder de son consentement, » ajoute-t-il, en appuyant sur ces derniers mots avec une expression qui ressemble à de l'ironie. Déjà révoltée de l'idée d'une partie que M. Harriot voulait que l'on crût arrangée pour elle, Emma répond au moins très-froidement que son consentement dépend de M. Montague, et qu'elle doute que les affaires de celui-ci lui permettent d'accepter l'invitation de M. Harriot.

« J'ai sa parole, madame, répond M. Harriot toujours sur le même ton, et je ne me suis pas aperçu qu'il ait hésité à me la donner. »

« Il serait possible, monsieur, dit Emma impatientée, que M. Montague eût oublié quelque affaire. »

« Et vous l'en feriez souvenir ? Au reste, madame, rien n'est plus facile à savoir; je vais prier M. Montague de se concerter avec vous avant de me rendre réponse. Voudriez-vous même

que j'appelasse M. Harley au conseil ? » ajoute-t-il à voix basse.

De tout autre que de M. Harriot, ce mot eût atterré madame Montague ; mais l'indignation surmonte ses craintes, un regard l'exprime à M. Harriot.

« Je vais redemander une nouvelle réponse à M. Montague », poursuit-il en se levant.

« Eh ! non, non, monsieur ; épargnez-vous ce soin, j'aurai l'honneur de vous la faire savoir. »

« Mais, madame, il est nécessaire que je la sache dans le moment. Plutôt que de renoncer au bonheur de voir madame Montague honorer Gay-Valley de sa présence, je remettrais à tout autre jour. Vous pouvez être certaine, madame, que si vous refusez, la chose n'aura pas lieu. »

A la manière dont il s'exprimait, Emma voit bien qu'il a résolu de la pousser à bout. Elle rassemble toutes ses forces pour répondre avec une apparence de douceur. Elle promet sa décision pour le lendemain dans la matinée ; mais M. Harriot insiste pour l'avoir sur-le-champ. Emma lève les yeux, elle rencontre ceux d'Auguste, qui, attachés sur elle avec une sorte

de mécontentement, semblent lui reprocher d'hésiter si long-temps à refuser. Il lui devient impossible de répondre à M. Harriot. Celui-ci, toujours plus importun à mesure qu'il voit augmenter son trouble, prétend qu'il va consulter une seconde fois M. Montague, ou bien annoncer que la partie est remise par rapport à madame Montague. Emma ne sait que faire ; on commence à écouter leur conversation ; son trouble, le ton de M. Harriot, vont bientôt attirer l'attention générale. Emma ne voit plus qu'un danger, et Auguste s'approche pour l'entendre ratifier la promesse de M. Montague. M. Harriot se lève d'un air de triomphe, Auguste ne se met point à sa place, mais il vient lentement s'appuyer sur le dos de la chaise qu'occupait M. Harriot. Emma rougit, elle voudrait parler et ne peut trouver un mot. Auguste ne dit rien, il semble attendre une explication que son dépit ne lui permet pas de demander. Ils demeurent quelques instans dans cette situation : Emma, dont l'agitation redouble à chaque seconde, tourne la tête et aperçoit M. Montague tout près d'elle ; elle pâlit. Il lui propose de

partir, ce n'est pas dans ce moment qu'elle pourrait se sentir le courage de lui faire une objection. Elle se lève, Auguste quitte son poste et s'éloigne sans qu'elle ose lui adresser un regard. En sortant elle passe tout près d'Auguste, M. Montague est resté un peu en arrière.

« Est-il bien vrai, lui demande Auguste très-bas et d'une voix altérée, que vous comptiez aller à Gay-Valley ? »

M. Montague s'avance, Emma ne répond rien, elle s'éloigne lentement, et semble monter à regret dans sa voiture. Elle est pâle et tremblante : M. Montague ne paraît point s'en occuper. Ses yeux errent sur la campagne avec un air d'indifférence et de distraction qui ne lui est pas ordinaire. Quelquefois il arrête ses regards sur sa femme ; alors Emma ne sait plus garder de contenance, elle cherche tout ce qui peut donner un but à son agitation. Dans un de ces momens, elle se plaint du froid et veut lever une glace ; le cordon échappe à sa main mal assurée, la glace retombe et se brise. Consternée de ce léger incident, Emma se laisse aller dans le fond de la voiture.

« Qu'avez-vous , Emma ? » lui demande enfin M. Montague ; mais cette question n'est pas accompagnée de l'expression d'une tendre inquiétude.

« Je ne suis pas bien , » répond Emma d'une voix faible. Puis, se relevant, elle poursuit avec plus de vivacité. « Je suis sûre qu'il me sera impossible d'aller après-demain à Gay-Valley. Nous pourrions le faire dire ce soir à M. Harriot », ajoute-t-elle avec précipitation , et comme effrayée de sa hardiesse.

« Je suis fâché de ce contre-temps, reprend froidement M. Montague, car M. Harriot me paraît décidé, si nous n'y allons pas, à remettre la partie, ce qui serait désagréable. »

« Hé bien, dit Emma d'un air timide, ne le lui faisons dire qu'au moment, il n'y aura pas moyen qu'il retarde pour nous. »

« Mais, Emma, reprend simplement M. Montague, vous êtes donc bien sûre d'être malade après-demain ? »

Emma baisse les yeux, elle a senti sa faute ; ils demeurent tous deux en silence pendant quelques minutes. Enfin, Emma lève les yeux.

« Non, mon ami, dit-elle d'une voix

douce et tremblante, je ne serai point malade après-demain, et je vous promets que j'irai à Gay-Valley. »

En parlant ainsi, elle ose à peine serrer la main de M. Montague; ce n'est que par intervalle que ses regards se lèvent sur lui pour solliciter son pardon. La sérénité reparait sur le visage de M. Montague; l'expression de la bonté, de la sensibilité, ont déjà banni celle de la froideur. Il serre sa femme dans ses bras, puis la replaçant doucement dans le fond de la voiture, il ne dit rien, mais ses yeux, attachés sur Emma, semblent attendre et demander la confiance. Elle se sent émue, entraînée : elle va parler, mais la voiture s'arrête, ils sont arrivés à Montague-Hall. On ouvre la portière, ils descendent.

En pareille situation, le plus léger dérangement suffit pour détourner le cours de nos idées. Emma garde le silence, elle paraît embarrassée de savoir comment elle pourra faire oublier les mouvemens qui viennent de lui échapper. Tout d'un coup elle tourne du côté de son appartement, puis elle s'arrête en voyant que son mari la regarde. Elle baisse les yeux,

elle tremble et peut à peine se soutenir. M. Montague ne veut pas augmenter son trouble.

« A ce soir, Emma, lui dit-il en souriant, nous reprendrons une autre fois la conversation. »

Il s'éloigne en achevant ces mots. Pénétrée de tant de bonté, Emma voudrait le suivre, lui tout avouer, implorer son indulgence, son secours; une réflexion la retient, le courage lui manque. Demain, dit-elle; d'ailleurs, ajoute-t-elle en soupirant, je ne dois pas craindre maintenant que cela tarde beaucoup. Elle songe ensuite à la promesse que vient d'obtenir M. Montague : elle ne se repentira point de l'avoir faite, mais son cœur se déchire quand elle se rappelle les dernières paroles d'Auguste, l'expression dont elles étaient accompagnées. Que va-t-il penser quand il saura qu'Emma consent à paraître au milieu d'une réunion dont M. Harriot prétend qu'elle sera l'objet? Si du moins elle le voyait dans l'intervalle, elle lui expliquerait.... mais Emma le peut-elle, peut-elle lui rendre compte de ce qui se passe dans l'intérieur de sa maison, soumettre à son jugement la conduite de M. Montague?

Cependant il viendra peut-être demain, il voudra savoir s'il est bien vrai qu'Emma compte aller à Gay-Valley : alors, sans manquer à son devoir, elle pourra par quelques mots lui faire comprendre ses motifs. Elle passe continuellement d'une idée à l'autre, mais la principale de toutes est la crainte de se retrouver seule avec M. Montague : à cette crainte succède le remords de l'avoir conçue, de ne pouvoir la surmonter, et toujours ses yeux se tournent sur la pendule qui doit marquer l'heure où elle ira rejoindre son mari. Heureusement pour elle, quelques personnes étrangères arrivent dès le soir même à Montague-Hall pour y passer la journée du lendemain. Emma respire, elle ne remarque aucun changement dans les manières de M. Montague, et pendant le peu de momens où il se trouve seul avec elle, rien en lui n'annonce le projet de reprendre l'entretien de l'après-midi. Le lendemain Auguste ne vient point. Quelquefois Emma veut se flatter que passé le premier moment, il aura senti la nécessité d'une telle complaisance ; ensuite elle se le représente irrité, affligé du moins. Elle a paru attacher si peu

de prix à le satisfaire, à le rassurer ! Auguste sera donc mécontent jusqu'au moment où elle le reverra ! Ne peut-elle lui écrire, ne doit-elle pas quelques égards à la contrainte qu'il s'impose pour elle ? Mais il faudrait donc envoyer à l'insu de M. Montague ? cette idée ne lui permet pas de balancer un instant. Un de ses gens vient savoir si elle n'aurait pas quelque commission à lui donner pour Shamstone, où il doit aller dans la soirée. « Non, » dit-elle sans hésiter ; et un quart d'heure après, bien sûre qu'il doit être parti, elle descend, et le cœur lui bat dans la pensée qu'elle le retrouvera peut-être encore. Elle aperçoit de loin M. Montague, et s'éloigne précipitamment, de peur qu'il ne vienne à sa rencontre. Dois-je vivre long-temps ainsi, s'écrie-t-elle aussitôt qu'elle est rentrée chez elle ? Non, j'avouerai tout, il me pardonnera, me protégera. Il m'a devinée ! ah ! du moins il sentira, j'espère, tout le prix du sacrifice auquel je me suis soumise ; il saura toutes mes raisons pour refuser, il ne me condamnera pas entièrement. Je lui parlerai quand je me serai justifiée auprès d'Auguste ; je m'impose la loi de lui

rendre compte de cette explication, je croirai parler en sa présence, et cette idée soutiendra ma faiblesse.

La journée du lendemain se passa comme elle devait se passer, de la manière la plus fâcheuse pour Emma : tous les genres de contraintes se réunissaient pour la tourmenter. Animée par la crainte de déplaire à M. Montague, par celle de procurer un triomphe à M. Harriot, elle soutint son rôle avec courage, et le soir M. Montague avait l'air satisfait.

« Mon Emma, dit-il, n'a jamais été plus aimable qu'aujourd'hui. »

Cet éloge était le prix de ses efforts ; mais si d'autres avaient pensé comme M. Montague, s'il pouvait revenir à Auguste, qu'entraînée par un divertissement qu'il désapprouvait, Emma avait paru se livrer au plaisir ! Il faut que je m'explique, reprenait-elle, puis je dirai tout à M. Montague. D'ailleurs, maintenant, je le verrai bien peu. Emma avait promis à son mari de moins sortir de chez elle : depuis quelques mois elle avait reconnu les indices de cet état où la santé d'une femme devient un dépôt sacré qu'il ne lui est pas permis de

3.

hasarder, et M. Montague lui avait demandé d'apporter quelque changement à une vie trop fatigante. Ils n'avaient pu cependant se refuser aux instances d'un gentilhomme du voisinage, et lui avaient promis d'aller passer une journée chez lui pour célébrer l'anniversaire d'une fille qu'il adorait. Emma savait qu'on avait obtenu la même promesse d'Auguste. Pardonnez-lui, M. Montague, si son cœur palpita quand elle ouvrit les yeux le matin du jour qui devait la rapprocher d'Auguste; elle espérait consoler son ami. Emma se disait : « Ne lui dois-je rien ? S'il m'aime et sacrifie à mon repos son amour, ses plus vifs ressentimens, est-ce un motif pour l'affliger, l'offenser, et négliger sa tristesse ou sa colère ? M. Montague me désapprouverait-il ? Il le saura, » se répétait en soupirant madame Montague. Elle frémissait de la loi qu'elle s'était imposée; mais elle se l'était promise, et ce jour-là Emma ne savait pas encore éluder l'exécution de sa parole.

Ils partent, Emma s'efforce de ne pas témoigner trop de gaîté. Elle se reproche le mouvement qui la porte à se contraindre; mais, dit-elle, est-

ce une fausseté de cacher maintenant ce que je suis décidée à révéler dans trois jours ? Ce qu'elle trouve en arrivant trouble beaucoup la joie qui remplissait son cœur. Elle ne savait pas que M. Harriot fût invité ; elle le voit descendre de cheval au moment où elle entrait avec M. Montague dans la dernière cour du château.

Il est là pour l'aider à sortir de sa voiture ; il lui présente la main pour monter l'escalier. Elle refuse, sous je ne sais quel prétexte ; il lui serait impossible d'entrer donnant la main à M. Harriot ; elle ne peut cependant l'empêcher de monter en s'entretenant avec elle et son mari. On les annonce en même temps ; le domestique se trompe. « M. Montague, M. et madame Harriot, » dit-il d'une voix éclatante. On se met à rire ; Auguste est dans la chambre ; il rit aussi, mais d'un rire amer. Pascaline garde un sérieux glacé. Emma voit Auguste, et ne voit que lui ; elle est forcée de s'appuyer sur le dos d'une chaise pour faire son compliment à la maîtresse de la maison qui s'est approchée d'elle. Cependant, malgré son trouble, elle aperçoit de loin un fauteuil auprès duquel se trouve

un siège vacant. C'est là qu'elle va s'asseoir ; la maîtresse de la maison s'agite pour lui donner une meilleure place ; elle aura le soleil dans les yeux et le vent de la porte. Emma tient bon et rougit, quoiqu'on ne puisse l'accuser de mensonge , lorsqu'elle proteste qu'elle a choisi celle-là de préférence. Enfin elle se voit tranquille possesseur du poste qui lui a coûté de si violens combats , mais elle ne retire aucun fruit d'une si savante manœuvre ; Auguste la salue de très-loin, et ne songe pas à s'approcher. La chaise reste vacante pendant près d'un quart d'heure sans lui faire naître une seule idée. Elle èst enfin remplie ; Emma se dit qu'il faut perdre toute espérance de lui parler avant le dîner. Cependant on se lève, on se répand dans les jardins ; mais lorsque, pour sortir de la chambre, Emma passe devant Auguste et jette sur lui un regard doux et timide, il détourne les yeux, et s'éloigne comme si un grand intérêt l'appelait ailleurs. On se met à table ; à force de soins, il prévient le hasard qui le plaçait à côté d'elle.

Emma ne mange rien , elle a l'air abattu ; on se confie à l'oreille la cause

de sa pâleur et du dégoût qu'elle éprouve. Elle voit qu'on l'a remarquée, elle rougit ; on voit sa rougeur, on s'en occupe encore.

« Il n'est pas étonnant, dit presque tout haut une vieille lady, qu'elle ait tant de peine à convenir d'une première grossesse. »

« J'étais comme cela, dit plus haut une plus vieille encore. Je fus six mois sans en convenir, et quand cela se répandit, je n'osai de huit jours me montrer dans le monde. »

Après le dîner, quand les hommes sont revenus dans le salon, on propose de jouer en attendant que la nuit et la fraîcheur permettent de danser dans les jardins. Madame Montague demande qu'on l'en dispense, et Auguste se met à la partie où elle vient de refuser d'entrer. Emma se place derrière la table de jeu. Jamais Auguste n'avait été si attentif au sien. Les parties finissent, on se rapproche.

« Je serai seule demain, dit lady B*** à M. Montague, j'irai passer la journée chez vous. »

Elle demande à madame Carrers si elle veut y venir aussi, et prétend qu'elle fait les honneurs de Montague-

Hall. M. Montague lui remet ses pouvoirs, et pour continuer la plaisanterie, elle prie une autre personne, et propose ensuite à Pascaline, qui se trouvait être de la conversation. Pascaline accepte, elle appelle son mari; Auguste répond que ses affaires doivent l'occuper une partie de la journée, mais que Pascaline ira sans lui à Montague-Hall. Emma n'y tient plus, la colère se joint au désespoir. « Il veut demeurer dans son ignorance, dit-elle, garder son ressentiment, hé bien, je l'aiderai. » On passe dans le jardin, l'illumination est charmante; on s'extasie, Emma s'extasie cent fois plus que les autres. On arrive à la salle du bal, les contredanses se forment, Emma ne danse pas, Auguste ne danse pas; mais ils n'auraient garde de se rejoindre. Emma se place au milieu d'un groupe de femmes, et jouit quelques instans de ce qu'il ne pourra l'approcher; elle veut affecter un air de gaieté qui démente la tristesse qu'elle n'a pu déguiser. Elle ne sait pas qu'Auguste l'a vue essuyer en secret, avec son éventail, quelques larmes qui s'échappaient malgré elle. Auguste n'a pu résister à cette marque

de douleur; maintenant il n'aspire qu'à lui parler, il se reproche sa froideur, sa dureté; il passe à plusieurs reprises devant l'espèce de rempart qu'Emma vient de se former, et chaque fois le visage d'Emma perd une nuance de cette fierté que son cœur a déjà démentie. Elle a deviné l'intention d'Auguste, et l'impossibilité d'y répondre lui fait éprouver un véritable supplice. Elle regrette, elle s'accuse, elle oublie qu'un moment elle ait pu se croire mécontente d'Auguste. Incapable de supporter la situation où elle se trouve, elle l'est également d'en sortir, en employant des prétextes qu'elle rougirait de voir adopter. Cependant Auguste vient de passer pour la quatrième fois; il l'a regardée encore plus longtemps, et Emma ne peut remuer de sa place. On propose d'aller revoir l'illumination des jardins. Emma saisit cette idée avec précipitation; mais Auguste s'éloigne, il n'a pas entendu, il ne paraît pas s'apercevoir du mouvement. Il n'en profitera pas! peut-être même n'a-t-il pas le desir d'en profiter. Emma se lève lentement, recule lentement sa chaise, laisse tomber son gant, et le ramasse avec peine; ses yeux parcourent

toute la salle, et n'y voient rien, rien dans l'espace qu'il faut parcourir pour la traverser, rien à l'entrée où se trouvent réunis presque tous les hommes, rien enfin dans le reste du jardin, où les illuminations ne permettent pas à l'espérance de se reposer sur un coin obscur. Emma perd patience, ses larmes sont prêtes à la trahir ; elle ne suit que de loin, se plaint de la fatigue, et ne ment point, car elle peut à peine se soutenir.

« Emma ! un seul mot, » lui dit une voix qui pénètre jusqu'à son cœur, et à la jonction de deux allées, Auguste se trouve vis-à-vis d'elle. Au comble de ses vœux, Emma se rappelle qu'elle est madame Montague.

« Ce n'est pas moi, M. Harley, qui vous l'ai refusé, » dit-elle d'un ton aussi calme que peut le lui permettre l'agitation de son âme.

« Pardon, pardon ; mais comment supporter l'idée, comment imaginer, ajoute-t-il avec un peu d'amertume, qu'Emma Courtney pût accepter une invitation de M. Harriot ? »

« M. Harley, reprend Emma du ton le plus simple, ne perdons pas de temps en reproches inutiles, je ne vous le dis-

simulerai pas, j'ai eu le desir de vous expliquer une démarche, qui, vous pouvez m'en croire, m'a été aussi pénible qu'elle a dû vous paraître extraordinaire. M. Harriot m'a offensée au moins autant que vous, et je veux que vous sachiez, ajoute t-elle, que si je méprise la vengeance, je mépriserais autant celui à qui les intérêts de son plaisir feraient oublier un tort avilissant. »

« Hé bien, pardonnez-moi donc une humeur dont vous avez été assez bonne pour vous occuper. Daignez l'oublier; oublions ce vil mortel, dont je ne puis patiemment entendre le nom dans la bouche de madame Montague. »

Mais Emma persiste à vouloir lui donner une explication qui peut en épargner beaucoup d'autres. Ils suivent la troupe obligée de défiler deux à deux dans un sentier fort étroit. Heureusement pour elle, Emma se trouve placée derrière une jeune personne sérieusement occupée à s'entretenir avec un des jeunes gens les plus recherchés de tout le pays, et leur attention ne se détourne pas un instant. Emma peut en liberté causer avec Auguste. Elle se refuse au plaisir de lui

dire quels efforts elle avait faits pour ne pas aller à Gay-Valley, et lui détaille les motifs qui la contraignent à ménager M. Harriot. Auguste ne peut supporter l'idée de ménager M. Harriot ; Emma s'efforce en vain de le calmer. Il ne serait qu'un moyen de l'adoucir, Emma ne peut l'employer :

« Souvenez-vous, lui dit-elle, que je dois taire maintenant ce qu'autrefois je me serais fait gloire d'avouer ; songez qu'un mot nous interdirait cette amitié, que vous m'avez assuré vous être nécessaire, » ajoute-t-elle d'une voix tremblante.

« Et, reprend Auguste en frémissant de colère, cet être méprisable est encore, comme il le fut toujours, l'arbitre de ma destinée ? »

Emma ne peut répondre ; elle est obligée de se ranger pour faire place à une autre compagnie qui suit le sentier en sens contraire. Elle ne dit rien, mais involontairement ses yeux se tournent sur Auguste avec un peu d'inquiétude. Auguste se recule dans un enfoncement. Emma voit passer plusieurs personnes de sa connaissance ; la dernière est Pascaline, tenant le bras de M. Harriot, avec lequel

elle paraît s'entretenir vivement. Emma frissonne. Un air de triomphe éclate dans les yeux de M. Harriot; il paraît étonné en voyant Emma. Certain maintenant de la soumettre à son empire, la journée de Gay-Valley lui avait acquis un nouveau degré d'insolence.

« Quoi ! seule, madame, dit-il, votre heureux chevalier vous laisse errer la nuit sans guide ? »

Pascaline l'écoute en souriant; Auguste s'avance. Eperdue de frayeur, Emma oublie qu'elle s'adresse à M. Harriot.

« Eloignez-vous, lui dit-elle ; » puis prenant le bras d'Auguste, elle cherche à l'entraîner. Elle s'écrie qu'on l'attend.

« Ne craignez rien, » dit Auguste en lui serrant la main et cherchant à la retenir : en ce moment elle aperçoit M. Montague tout près d'elle. Elle espère qu'il n'a pas eu le temps de la reconnaître ; elle quitte précipitamment le bras d'Auguste, et s'échappe pour se réunir à sa compagnie, qui ne doit pas être éloignée. Elle se trompe d'allée, marche quelque temps sans rencontrer personne, arrive à l'endroit où cessent les illuminations, hésite si elle doit

continuer ou retourner sur ses pas. Enfin elle croit reconnaître de loin la voix de madame Carrers, elle se hasarde dans un sentier obscur ; à peine y a-t-elle fait trente pas, qu'elle entend quelqu'un derrière elle. Elle regarde, c'est un homme ; elle précipite sa marche, il redouble de vitesse, elle tourne dans un autre sentier, il la suit.

« Je vous fais peur, » dit-il enfin. Emma s'arrête, elle a cru reconnaître la voix. Il reprend plus bas : « N'est-ce pas madame Montague ? » Alors elle avance sans crainte, et prend le bras d'Auguste.

« Je vous cherche depuis quelque temps, dit-il d'un ton animé ; inquiet de ne pas vous retrouver avec les personnes qui vous accompagnaient tout à l'heure, j'ai parcouru presque tous les jardins. »

« Je me suis perdue, reprend madame Montague ; mais poursuit-elle avec embarras : « Qu'est devenu.... »

« M. Harriot ? reprend Auguste avec un peu d'humeur ; d'autres personnes ont passé entre nous, je ne l'ai plus retrouvé, et j'étais trop pressé de vous rejoindre pour m'occuper davantage de lui. Mais je suis bien sûr qu'il m'avait

reconnu , et c'est un pareil homme , ajoute-t-il , que vous croyez avoir besoin de ménager ? »

« Et que vous en coûte-t-il , demande Emma ? quel peut être le plaisir de la vengeance , quand on l'exerce contre un lâche ? »

« Il vous est facile de raisonner votre ressentiment , reprend Auguste avec émotion , à vous , Emma , qui êtes tranquille. heureuse. »

Madame Montague étouffe un soupir.

« Si je suis heureuse , dit-elle d'une voix tremblante , croyez-vous que je l'aie toujours été ? n'ai-je pas acheté ce bonheur par quelques efforts ? et c'est vous , ajoute-t-elle avec expression , qui voulez m'en ravir le fruit ? »

Auguste garde le silence pendant quelques momens.

« Hé bien , dit-il ensuite , recevez ma parole d'honneur , Emma , qu'à moins d'être provoqué par des insolences impossibles à supporter , je saurai contraindre les mouvemens de fureur que m'inspire la présence de ce misérable ; et je ne fais pas de conditions , ajoute-t-il avec chaleur , je ne vous demande pas d'employer les seuls moyens qui

pussent les adoucir, qui pussent me rendre la patience facile. Si Emma, poursuit-il du ton le plus séduisant, en pressant contre son cœur la main de madame Montague, si Emma consent quelquefois à récompenser son ami, en oubliant une..... réserve qu'il n'a pas méritée, sa confiance aura tout le prix d'un bienfait, et..... ajoutet-il plus bas, tout le charme d'une faveur. »

Emma ne répond rien ; elle retire imperceptiblement sa main comme si elle voulait ignorer qu'il l'eût retenue. Auguste obéit de même au mouvement qu'il devine ; ils marchent sans rien dire, tous deux sont absorbés dans une profonde rêverie.

« Où allons-nous, » demande enfin madame Montague ?

« Je ne sais, » répond Auguste. Emma s'arrête.

« Je n'entends plus rien, dit-elle. Oh ! M. Harley, ajoute-t-elle d'un ton effrayé, rejoignons vite le monde et les lumières. » En disant ces mots, elle veut précipiter sa marche. Auguste essaie de la retenir.

« Pourquoi, dit-il à voix basse, pourquoi vouloir me priver si tôt du pre-

mier instant de bonheur que j'aie goûté depuis plus de deux ans ? Loin de ces témoins qui vous assiègent, de ces images qui me désespèrent, ici du moins, ajoute-t-il dans une sorte de ravissement, je suis encore avec mon Emma. »

« Eh quoi ! dit Emma en retirant son bras avec beaucoup d'agitation, c'est le moment où je suis sous sa protection, que M. Harley choisit pour manquer à toutes ses promesses. »

Auguste s'arrête.

« Quel reproche ? dit-il d'un ton pénétré, Emma ne craint plus d'affliger son ami. »

« Oh ! s'écrie-t-elle en joignant les mains ; veuillez être mon ami, et je me croirai trop heureuse. »

Auguste saisit ses deux mains jointes, et les pressant contre son cœur :

« Emma, ne le suis-je plus ? »

Elle ne répond rien, elle tremble, et reprend le bras d'Auguste. Ils recommencent à marcher plus vite.

« Si vous vouliez, dit-elle enfin d'une voix timide, si vous vouliez être vraiment mon ami, vous m'épargneriez la douleur de vous reprocher un tort, et la crainte de me voir forcée..... »

« Quelle crainte, Emma ? »

Emma ne peut achever.

« Ne la renouvelez point, cette terrible menace, il me suffit de vous avoir affligée, pour me rendre trop malheureux. Emma, vous n'avez plus rien à craindre. »

« Vous me le promettez ? » reprend Emma tremblante.

« Jamais, poursuit Auguste, en essayant de se contenir, jamais un mot ne sortira de ma bouche qui puisse affliger Emma, qui puisse déplaire à madame Montague. »

« Vous me le promettez ? » répète Emma d'une voix encore plus émue.

« Oui, je vous le promets ; mais qu'au moins une entière confiance me dédommage d'un si pénible sacrifice ; elle sera tout pour moi. Oui, dit-il avec transport, Emma peut encore me rendre heureux. »

Emma ne répond rien, elle tremble ; elle espère pouvoir au moins dérober aux yeux de son amant des larmes qu'elle ne peut retenir. Il les voit, il la presse contre son cœur. S'il eût voulu manquer à sa promesse !.... mais Auguste a promis de bonne foi. Ils commencent à se retrouver au milieu des

illuminations; le bruit des instrumens les avertit qu'ils ne sont pas éloignés de la salle de danse.

« Avant que je vous quitte, reprend Auguste, dites-moi si vous me permettez de réparer l'imprudence que m'a fait commettre la colère? je puis, ajoute-t-il en souriant, remettre à un autre jour les affaires qui m'empêchent d'accompagner demain madame Harley à Montague-Hall. »

Emma baisse les yeux.

« Ma demande vous déplairait-elle? »

« Me déplaire! oh! non. »

« Hé bien? »

« Hé bien, dit-elle en soupirant, ne venez pas avec elle; en vérité, cela vaut mieux. »

« Ne puis-je au moins l'aller reprendre le soir? »

Emma sourit.

« Je vous remercie, dit Auguste, quoique ce soit pour m'imposer un sacrifice, je vous remercie de vous être expliquée avec confiance. Emma, daignez régler ma conduite à l'avenir, que je ne sois jamais exposé à vous déplaire. »

« Non, M. Harley, reprend Emma, qui commençait à retrouver un peu

plus de fermeté, je ne puis recommencer tous les jours de pareilles explications; celle-ci a déjà été beaucoup trop longue, ajoute-t-elle en rougissant. »

« Eh quoi ! reprend Auguste, quand vous m'avez promis une entière confiance, quand vous pouvez embellir tous les momens de ma vie, sans qu'il en coûte rien au devoir le plus sévère, Emma, pouvez-vous me refuser ? »



CHAPITRE III.

EMMA se trouva trop heureuse de n'être pas obligée de répondre à une question si embarrassante. Elle était alors à l'entrée de la salle de danse; elle rentre, elle passe devant M. Montague sans l'apercevoir, et va précipitamment se rasseoir au milieu des femmes qu'elle avait quittées dans le jardin.

« Je vous ramène une fugitive, » dit M. Harley, qui voudrait lui sauver l'embarras du premier moment.

« D'où venez-vous ? que vous est-il arrivé ? » lui demandent à la fois toutes les personnes qui l'entourent.

Auguste répond en riant à toutes leurs questions. Emma n'a rien à dire que la vérité ; elle n'est pas obligée de la dire toute entière : cependant elle rougit beaucoup en racontant qu'une autre compagnie l'a séparée de la sienne, qu'elle s'est perdue, que M. Harley l'a ramenée. Heureusement elle s'adresse à la bonne Louisa ; mais elle rougit bien davantage quand son amie lui serre mystérieusement la main d'un air inquiet. Emma se sent agitée, mais plus heureuse qu'au moment où elle quitta la place qu'elle vient de reprendre. M. Montague s'approche, elle détourne involontairement les yeux, et lorsque la crainte les ramène sur lui, elle croit lui voir l'air serein comme à l'ordinaire. Il s'adresse à madame Carrers ; celle-ci doit s'en retourner avec M. et madame Montague, chez qui elle passera la nuit et la journée du lendemain. Elle observe que la lune va bientôt disparaître, et qu'il faudrait peut-être se mettre en route avant qu'elle fût tout à fait cachée. Emma s'étonne de la précipitation et de la

prudence de Louisa , mais elle n'ose proposer une objection.

« Je crois que madame Carrers a raison , » dit M. Montague en se tournant vers sa femme , sans lui donner le choix , et aussitôt il tend la main à Louisa , pour l'aider à sortir de sa place. Nouveau sujet d'étonnement pour Emma ; cependant elle se lève sans rien dire , et les suit en soupirant ; ils montent en voiture. M. Montague adresse continuellement la parole à Louisa , et jamais à sa femme. Emma ne s'en aperçoit pas ; absorbée dans une profonde rêverie , elle ne voit ni n'entend rien de ce qui se passe autour d'elle. Troublée de ce profond silence , inquiète de l'effet qu'il peut produire , Louisa cherche à l'expliquer sans affectation.

« Emma , dit-elle , vous avez l'air d'être bien fatiguée. »

Emma demeure quelques instans sans répondre ; à la fin recueillant ses idées :

« Oui , très-fatiguée , » dit-elle , comme si elle se réveillait en sursaut.

« La vie que nous menons depuis quelques mois , reprend M. Montague , est beaucoup trop fatigante pour elle ;

elle a maintenant un excellent motif pour se refuser à cette foule d'invitations, et, à compter d'aujourd'hui, j'espère qu'elle n'en acceptera plus aucune. »

M. Montague ne s'était jamais expliqué si positivement. Cependant il a proféré ces mots du ton le plus naturel. Emma cherche en vain à distinguer l'expression de son visage, elle retombe dans sa rêverie, et ne prononce pas un mot pendant le reste du chemin.

Toute la nuit s'écoule pour elle dans la plus pénible agitation ; aussitôt qu'elle ferme les yeux, elle se retrouve dans le sentier obscur, auprès d'Auguste qui la retient, et M. Montague paraît dans l'instant où elle va s'éloigner. Elle se réveille en sursaut, veut chasser ce rêve importun, veut résister au sommeil ; mais la fatigue l'emporte, elle s'assoupit, et les mêmes images reviennent la tourmenter. En se levant, elle est frappée de la pâleur qui règne sur son visage ; elle cherche à la déguiser, à ranimer ses yeux, elle ne descend qu'avec crainte ; mais ce sentiment fait bientôt place à d'autres. M. Montague ne remarque point son abattement, ou du moins ne laisse voir aucune inquié-

tude. Il s'adresse à sa femme à peu près comme à l'ordinaire. Louisa ne croit pas apercevoir en lui le moindre changement ; mais Emma ne s'y trompe point. M. Montague n'est plus le même pour elle ; elle remarque dans toutes ses manières une nuance de sévérité qui n'est adoucie que par la présence d'un témoin. Il sort aussitôt que le déjeuner est fini. Loin de se trouver soulagée par son absence, Emma redoute encore plus de rester seule avec Louisa ; elle s'agite, entame vingt sujets de conversation ; son amie la devine , et se retire sous prétexte d'écrire quelques lettres ; mais, en la quittant, elle l'embrasse avec un mouvement qui fait rougir madame Montague.

Demeurée seule, Emma se demande qui lui attire ces marques d'affection et de mécontentement, la réponse n'est pas difficile. Emma poursuit ; elle a le courage de s'examiner sur le sentiment qui lui fait redouter la présence de l'homme qu'elle révère le plus, et celle de la femme qui l'aime le mieux. Les regards sévères de M. Montague ont porté la lumière dans l'ame d'Emma, tous les sophismes ont disparu ; monsieur Montague est irrité ; Emma ne

peut être innocente ; elle se rappelle le mouvement qui, la veille, l'a fait frémir à l'approche de son mari, mouvement qu'elle avait voulu se déguiser, qui maintenant se présente dans toute sa force. Combien Emma doit être coupable ! Peut-être, abusé par de trompeuses apparences, M. Montague s'exagère les torts de sa femme ; hé bien, son devoir est de le désabuser : faudra-t-il donc lui tout avouer ? lui décrire cette scène dont le souvenir a laissé des traces si profondes ; lui peindre le désordre que ce souvenir porte dans tous ses sens ; lui dire....Auguste est plus que jamais l'arbitre de la destinée d'Emma ; elle le sent, jamais il ne fut aimé avec autant d'ardeur, avec autant de violence. Elle va donc anéantir volontairement la seule espérance de bonheur qui puisse lui rester encore, déchirer le cœur d'Auguste, lui ravir cette confiance qu'il attend comme le seul prix des plus pénibles sacrifices ! Emma n'est pas assez forte pour prononcer le dernier malheur de celui qu'elle adore ; en ce moment plutôt, elle irait se jeter dans ses bras, lui dire : Auguste, je vous aime, sauvez-moi, protégez-moi contre ma faiblesse, vous

en êtes le maître, vous avez tout pouvoir sur la volonté d'Emma.

Mais braver la colère de M. Montague, se présenter devant lui, sans le desir de réparer les torts qu'il lui reproche, soutenir sa présence et la sévérité de ses regards ; voilà ce qui surpasse la puissance d'Emma, voilà ce qui la pénètre d'horreur, comme la pensée d'un sacrilège : elle fuirait plutôt loin de Montague-Hall, loin de tout l'univers. Qui la conseillera ? qui lui donnera le courage d'exécuter ? Elle tourne ses regards autour d'elle. Qui lui présentera un refuge contre des tourmens qu'elle ne peut plus endurer ? Elle tombe à genoux, elle lève les mains vers le ciel. Son ame est pure encore ; dans son égarement elle n'a point formé un desir criminel ; elle a conservé le droit d'implorer le seul appui qui lui reste ; elle l'a de même imploré la veille de son mariage ; de même à l'autel, où elle jura le bonheur de M. Montague : a-t-elle rempli ses sermens ? M. Montague est irrité ; mais il est malheureux, chaque instant doit accroître ses peines. M. Montague est malheureux ! Emma peut hésiter encore ! Elle se relève, court à la porte,

s'arrête, et l'ouvre enfin dans un élan de courage. Elle vole au cabinet de M. Montague. Elle le trouve seul, il travaille, il tourne sur elle un regard sévère ; Emma n'ose avancer.

« Que me voulez-vous ? » lui demande-t-il froidement. Emma demeure anéantie, elle s'appuie contre une chaise. M. Montague voit son trouble, il se lève et vient au-devant d'elle, sa contenance s'est adoucie. Il lui prend la main, et la regarde pendant quelques instans. Elle tremble, elle détourne les yeux.

« Emma, lui dit-il d'un ton bien propre à la rassurer, venez-vous me rendre enfin ce que j'ai le droit d'attendre de vous ? »

Elle n'ose encore se jeter dans les bras de son mari. Elle cache ses yeux de sa main ; il essaye de la rassurer. Elle le regarde, tourne vers lui son visage couvert de larmes.

« Puis-je, dit-elle enfin avec timidité, puis-je encore solliciter une indulgence qui m'est bien nécessaire ? »

« Vous pouvez tout, mon Emma, votre ami vous attend, il sentira le prix de votre confiance. »

En ce moment un domestique ouvre la porte ; il annonce à M. Montague un gentilhomme du voisinage qui vient pour lui parler d'affaires. Avant que M. Montague ait pu le faire prier d'attendre un instant, il est entré dans son cabinet. Emma se lève effrayée, le salue à peine, et sort par une autre porte. M. Montague la suit.

« Promettez-moi, dit-il, de revenir aussitôt qu'il sera parti. » Emma répond d'un signe de tête. « Ne me craignez point, ajoute-t-il d'un ton doux et noble, je suis bien sûr qu'Emma n'a rien à m'apprendre que je ne puisse pardonner. »

Elle s'éloigne, elle attend dans la plus douloureuse anxiété que son mari la fasse avertir ; chaque mouvement qui se fait autour de sa chambre lui cause un bouleversement total. On vient enfin de la part de M. Montague, mais pour lui dire que M. Higgins doit rester à dîner. Bientôt elle entend arriver lady B***, puis madame Harley ; elle ne songe, qu'en frémissant, qu'il faudra paraître devant tant de monde ; elle n'a pas le courage de commencer sa toilette. Elle est assise les bras croisés, les yeux fixés en terre. M. Montague

entre dans sa chambre, elle pâlit ; il s'empresse de la rassurer.

« Emma, lui dit-il avec douceur, nous remettrons à ce soir une explication qui maintenant nous ôterait à tous deux la faculté de recevoir tranquillement les personnes qui nous attendent dans le salon. Et, je vous le répète, poursuit-il en l'embrassant, gardez-vous bien de me craindre. Mon Emma, ajoute-t-il en lui tendant la main avec un sourire, mon Emma a-t-elle jamais trouvé son ami bien sévère ? »

Emma ne peut répondre, la confusion, la reconnaissance oppressent également son cœur. Elle baisse sa tête jusque sur les mains de M. Montague ; il l'attire doucement à lui, et voyant qu'elle n'est pas habillée :

« Mon amie, lui dit-il, ne comptez-vous pas descendre ? »

« Comme vous voudrez, » répond Emma en baissant les yeux.

« Si vous le pouvez, mon Emma, reprend M. Montague, tâchez que le monde n'aperçoive pas ces légers nuages qui doivent entre nous s'évanouir si promptement, et dont il conserverait le souvenir lorsqu'ils seront dissipés depuis bien long-temps. »

Il la laisse en achevant ces mots ; elle s'habille, et va le joindre dans le salon. Elle tâche de se contraindre, mais l'inquiétude et la douleur répandent un voile sur ses traits et sur toute sa contenance. On lui demande si elle n'est point fatiguée ; elle saisit en rougissant cette excuse bannale ; M. Montague la confirme ; Louisa appuie beaucoup sur ce que madame Montague a souffert depuis la veille. On la plaint ; Emma croit apercevoir un sourire sur les lèvres de Pascaline. « Et c'est là, dit-elle dans l'amertume de son cœur, c'est là la femme d'Auguste Harley ! » Après le dîner, voulant délivrer Emma d'une gêne qu'elle ne peut plus supporter, M. Montague propose à toute la compagnie d'aller voir un ouvrage qu'il fait faire à quelque distance du château. On y consent, la partie s'arrange, on doit aller à pied ; Pascaline se plaint de la fatigue que lui a laissée le bal de la veille.

« Madame Montague, dit-elle, va sans doute à la promenade ? »

« Je craindrais, dit M. Montague en regardant Emma, que cette course ne lui fît mal ; elle ne sera pas fâchée, je crois, de se reposer. »

Alors on insiste pour rester avec elle, elle s'en défend ; M. Montague et Louisa la soutiennent.

« Du moins, reprend lady B***, madame Harley lui tiendra compagnie. »

Madame Harley ne prend que très-froidement part à la proposition ; la réponse de M. Montague avait déjà semblé la déranger un peu. Emma proteste qu'elle n'a besoin de personne. Pascaline observe que madame Montague paraît avoir envie de dormir, elle oublie sa fatigue, et se montre plus empressée que personne d'aller rendre visite aux ouvriers de M. Montague. On part.

Délivrée de toute contrainte, Emma ne se trouve pas plus heureuse. Les pensées qu'elle réprimait viennent maintenant l'assiéger en foule. Cette explication du soir la fait frémir. Et comment voir Auguste avant de l'avoir terminée, s'il allait arriver tandis qu'elle est seule ? Elle se repent de lui avoir permis de venir à Montague-Hall, elle se repent de n'être pas sortie. Mais elle n'a pas le courage de prendre le seul parti qui pût la sauver maintenant du danger qu'elle redoute, celui de s'enfermer chez elle. Elle ne

peut lui témoigner une telle défiance. Auguste va venir : il va venir, jouissant peut-être des marques de confiance qu'elle lui a données la veille, jouissant de les avoir méritées. « *Emma*, disait-il, *peut encore me rendre heureux !* » Et dans deux heures, Emma va s'interdire avec lui jusqu'au moindre épanchement. Il ne lui sera pas permis de l'instruire des motifs d'un changement si prompt ; Auguste l'accusera, Auguste souffrira, quand *Emma pouvait encore le rendre heureux*. Le rendre heureux ! félicité céleste qu'Emma a volontairement rejetée ! Il est donc bien vrai qu'elle l'a rejetée, qu'elle ne peut plus revenir sur ses pas ! qu'elle a sacrifié Auguste à son repos ! qu'Auguste sera puni, parce qu'il a été généreux, parce qu'il n'a pas voulu abuser de son ascendant sur Emma ! Elle s'arrête, son cœur murmure, il va devenir coupable ; elle veut bannir ces idées importunes, elle prend un livre, puis un autre, aucun ne peut la fixer. Mécontente de tous ceux qui l'entourent, elle se souvient qu'elle en a prêté un à madame Carrers, qui doit l'avoir laissé dans son cabinet ; elle va le chercher, elle entre dans la première pièce, et ne

trouve pas le livre; mais elle aperçoit sur la cheminée un médaillon qu'elle croit reconnaître. C'est le sien, celui qui renferme ses cheveux. Madame Carrers l'a oublié sur la cheminée. Emma s'approche en tremblant; elle croit retrouver un ami, le témoin, le confident de ses amours. Que de souvenirs il lui retrace! Elle se trouvait malheureuse alors! toute entière à son amant, du moins en l'adorant, en lui dévoilant toute sa faiblesse, Emma n'eût commis qu'un seul crime. Et ce médaillon qu'il a possédé, qu'il a chéri, que n'ont pu profaner encore des mains étrangères. Ce médaillon, elle le baigne de ses larmes. Elle l'a tant de fois caché dans son sein, pressé contre ses lèvres! Elle fait un mouvement, elle s'arrête, le pose sur la cheminée, et s'éloigne avec un mouvement de terreur. Elle revient, le reprend, ne peut s'en détacher, s'approche de la fenêtre, comme pour se former de tout ce qui l'environne une défense contre sa faiblesse. Taudis qu'elle y demeure, combattant contre elle-même pour le remettre à sa place; elle croit entendre du bruit derrière elle; elle se retourne, et ne voit

personne, mais le médaillon qu'elle a voulu cacher échappe de ses mains, et tombe au bas de la fenêtre. Elle descend précipitamment pour le reprendre, elle ne le trouve pas. Désolée, elle cherche de tous côtés. « Que va penser Louisa ! Il faudra la prévenir pour qu'elle n'en parle pas. Mais comment la prévenir ? » Emma se désespère, elle cherche avec ardeur ; enfin elle voit briller quelque chose au milieu d'une touffe d'herbes, elle approche, c'est le médaillon. Dans un premier transport de joie, elle le presse vivement contre son cœur. Mais en se relevant pour le reporter, elle voit Auguste à côté d'elle. Son air étonné, interdit, ne lui permet pas de douter qu'il n'ait aperçu le mouvement qui lui est échappé. Elle s'éloigne d'abord avec précipitation ; il reste à sa place sans la retenir ; mais elle se rapproche, elle veut s'efforcer de sourire en le saluant. Auguste demeure sérieux et rêveur. Emma ne sait que lui dire, son inquiétude se peint sur tous ses traits.

« Je vous demande pardon, madame, dit Auguste d'un air contraint, je vous demande mille fois pardon de la frayeur que je vous ai causée. »

« Vous m'avez surprise, » dit Emma d'une voix tremblante.

« Je le vois bien, » reprend Auguste avec un sourire amer. Emma s'éloigne encore, elle fait quelques pas, et va s'appuyer contre un arbre. Auguste la suit.

« Emma, lui demande-t-il avec effroi, qu'avez-vous ? »

« Oh ! dit-elle, en laissant couler quelques larmes, faut-il donc que ce soit vous qui ajoutiez encore à mes peines ? »

« Emma, reprend Auguste avec émotion, vous seriez malheureuse ! »

Malheureuse ! s'écrie madame Montague, effrayée de ce qui vient de lui échapper ; malheureuse ! oui, poursuit-elle en levant la tête, et tâchant de se contenir, de me voir toujours injustement soupçonnée. »

Auguste a repris l'air sérieux et contraint.

« Je ne sais, dit-il, qui a pu me porter à une si étrange indiscretion ; mais, madame, l'émotion que vous avez laissé voir, doit justifier la mienne, et les fautes qu'elle m'a fait commettre. »

En disant ces mots, il la salue, et

veut se retirer. « M. Harley, M. Harley! » s'écrie douloureusement Emma en cachant sa tête dans ses deux mains. Auguste se rapproche. Molly est en même temps que lui auprès d'Emma. La bonne Molly a passé toute sa matinée dans l'inquiétude de l'état de langueur où était plongée sa maîtresse. Elle l'a vue de la fenêtre s'appuyer contre un arbre, elle vole à son secours. Emma n'a point accoutumé ces gens à supposer qu'elle craignît d'être surprise. Molly n' imagine pas que son zèle puisse importuner. Elle s'empresse autour de sa maîtresse, s'informe de ce qu'elle souffre, de ce qu'il lui faut, accumule les questions sans écouter les réponses.

« Ce n'est rien, dit Emma, ce n'est rien, ma chère enfant, j'ai cru que j'allais me trouver mal..... mais cela passera.... Il faudra bien que cela passe, ajoute-t-elle avec un peu de ressentiment. Ma chère Molly, je vous assure que je n'ai besoin de rien. »

Molly s'éloigne lentement. Auguste demeure les yeux baissés et les bras croisés.

« Et c'est moi, dit-il enfin, c'est moi qui vous ai plongée dans un état

si violent ! Ah ! poursuit-il avec une expression douloureuse, pourquoi m'avez-vous trompé, ou plutôt, ajoutait-il, pourquoi me suis-je abusé moi-même ? »

Emma ne répond rien, elle baisse sa tête sur sa poitrine ; puis la relevant :

« Ce médaillon, dit-elle d'une voix faible, appartient à une amie ; je l'avais perdu, et je me suis crue bien heureuse de le retrouver. »

Auguste regarde à peine le médaillon qu'elle lui laisse entrevoir. Il reprend avec une froideur affectée.

« Vous n'êtes nullement obligée, madame, à me donner une explication, je ne prétends en exiger aucune. »

Emma veut essayer de s'éloigner ; mais elle chancelle ; Auguste la soutient, il lui propose de rentrer.

« Non, dit-elle faiblement, j'ai besoin d'air. » Elle commence à marcher : au bout de quelques pas, elle ne peut plus se soutenir ; elle entre dans un pavillon qui s'ouvre d'un côté sur le jardin, de l'autre sur un petit bois dont le jardin est séparé par une haie. Elle s'assied, Auguste s'assied près

d'elle. Au bout d'un moment de silence, il reprend :

« Pourquoi, dit-il avec un peu d'amertume, madame Montague s'est-elle crue obligée d'employer vis-à-vis de moi des subterfuges indignes d'elle. Je n'ai plus de droits, je le sais, je les ai perdus par ma faute; et si un désir bien naturel avait pu me porter à croire que j'en eusse retrouvé quelques-uns, désabusé maintenant, je sentirais qu'il ne m'est pas permis de me plaindre. Daignez donc ne redouter aucune indiscretion de ma part, et ne me laissez pas le regret de vous avoir importunée. »

« Ainsi donc, reprend Emma avec une expression de tristesse et de reproche, M. Harley n'a pas assez tourmenté ma vie par ses soupçons, il n'a pas encore appris à me croire? »

« Pardonnez au malheureux qui craint de perdre le peu qui lui reste. Emma, vous m'aviez promis votre confiance, et vous me la retirez déjà? Je n'ai point de droits, je le sais, je le répète, je ne demande rien; mais, ajoute-t-il du ton le plus pressant, Emma se refusera-t-elle au plaisir d'adoucir les peines de son ami? »

« Je vous l'ai déjà dit, M. Harley, reprend Emma, en essayant de se composer, ce bijou appartient à une amie bien chère, et j'aurais été au désespoir de le perdre! »

L'indignation se peint sur le visage d'Auguste.

« Pardon, madame, dit-il d'un air contraint, mille fois pardon. »

« Eh! que croyez-vous donc? » s'écrie Emma.

« Il ne m'est pas permis de pénétrer vos secrets, mais, madame, le plaisir de rendre un léger service à une amie, ne produira jamais ce mouvement; cette expression céleste que j'ai reconnu, poursuit-il avec feu, que l'absence, un oubli..... bien mérité, ne pourront jamais faire sortir de ma mémoire. »

« M. Harley! » dit Emma d'un ton qu'elle veut rendre sévère.

« Qui peut vous déplaire? reprend Auguste avec emportement: les plaintes d'un malheureux vous importunent? S'il m'était possible de croire qu'un reste de penchant vous forçât à m'imposer silence, je me tairais, j'adorerais cette sévérité qui me réduit au supplice, Emma serait à mes yeux

une divinité ; mais elle n'a rien à craindre , un autre la défend contre moi : je n'obtiendrai plus que sa compassion ; et j'ai pu me flatter ! » ajoute-t-il en se levant avec violence.

« Suis-je assez malheureuse ! s'écrie Emma , en cachant son visage dans ses deux mains et laissant échapper un torrent de larmes.

Auguste se rapproche , il se rassied.

« Eh ! pourquoi , dit-il , en se contraignant , pourquoi vous affliger à cet excès ? ai-je prétendu vous outrager ? Non : un sentiment légitime a remplacé celui que vous aviez daigné m'accorder. Était-il possible que j'en doutasse un instant ? Emma n'a pu se donner qu'à l'homme qu'elle aimait.... Je ne me plains de rien sinon de cet accent trompeur qui , hier encore , a porté l'ivresse dans mon ame. Démentez-le , Emma , j'ai besoin que vous me donniez des armes contre ma faiblesse , que vous anéantissiez les illusions qui me poursuivent. »

Emma ne répond rien , elle demeure dans la même position ; de profonds soupirs s'échappent de sa poitrine.

« Emma , reprend Auguste , qui vous arrête ? Cherchez-vous à me ménager ?

Gardez-vous de cette fatale pitié, poursuit-il avec véhémence : chaque instant de retard me conduit à ma perte, chaque instant introduit dans mon cœur un rayon d'espoir. Vous devez l'éteindre, Emma : dites-moi que je ne vous suis plus rien ; dites-moi que tout votre cœur s'est donné à l'heureux Montague. »

Emma se lève dans une sorte d'égarément ; elle veut fuir, Auguste la retient. Oh ! dit-il, en saisissant sa main qu'il presse avec violence, répondez-moi, achevez de m'accabler, Emma, vous le devez ; dites, prononcez que vous ne m'aimez plus ! »

Il retient toujours la main de madame Montague, un de ses genoux pose à terre, un transport farouche éclate dans ses yeux, tout son corps paraît dans la plus violente agitation. Emma retombe sur le siège qui se trouve derrière elle. Sa main laisse échapper le médaillon ; Auguste le ramasse, il le lui rend.

« Le voilà, dit-il avec un accent contraint, le voilà, ce gage de mon malheur. Emma, reprenez-le, ôtez-moi la tentation de l'anéantir. Reprenez-le, ajoute-t-il d'une voix plus

forte , avant d'avoir prononcé que vous ne m'aimez plus.... Emma , vous hésitez ! »

« Ingrat ! » dit Emma du ton de la plus profonde douleur ; puis elle cache son visage sur le dos de sa chaise.

« Ingrat ! reprend Auguste avec transport , mon Emma , serait-il possible ? Oh ! dites , dites - moi , de qui tenez-vous ce fatal présent ? »

« D'un ingrat , dit-elle en cachant toujours son visage , pour lequel il avait perdu toute sa vertu. »

Ces paroles , l'expression qui les accompagne , un regard qu'il jette sur le médaillon , tout l'éclaire. Il doute encore , lève les yeux sur Emma , et les reporte sur le médaillon : la joie , l'incertitude se peignent sur tous ses traits. Emma appuie son visage sur son mouchoir : elle ne songe ni à s'éloigner ni à rester.

« Emma , dit enfin Auguste à voix basse et en hésitant , achevez , comblez mes remords.... et mon bonheur. »

« Que me demandez-vous ? » s'écrie-t-elle en se levant avec effroi.

« La vie ! dit Auguste en tombant à ses pieds ; ma vie , dont tu disposes ! »

Emma , de nouveau , se laisse aller

sur la chaise, et lui montrant de la main le château de Montague-Hall, elle détourne les yeux et recommence à pleurer.

« Emma, dit Auguste, pourquoi me ramener à cette affreuse idée ? Oh ! laisse-moi, laisse-la-moi oublier un instant ! Savez-vous, poursuit-il, tout ce que j'ai souffert, tout ce que je souffre encore ? Hé bien, un mot peut tout anéantir. Emma, dites que vous m'aimez, dis que tu m'aimes encore. Songe, mon Emma, dit-il en la serrant dans ses bras, malgré les faibles efforts qu'elle tente pour s'en dégager, songe que, sans la plus affreuse fatalité, Emma serait à moi, qu'en ce moment ton amant enivré jouirait du bonheur céleste ; songe aux tourmens que je rapporte dans cette demeure où je devais te posséder, à ceux que je puise dans ces lieux où un autre te possède ; songe que chaque instant de ma vie est un supplice horrible, et je ne te demande qu'un mot pour l'adoucir. Chère Emma, tu ne trahiras point tes cruels devoirs. Un mot !.... un seul mot !... Emma, dis que tu m'aimes ! » Emma soupire comme si son cœur allait se briser. « Mon Emma !.... un



seul regard ! » Elle fait un léger mouvement et s'arrête. « Emma ! » reprend Auguste d'un ton suppliant. Elle hésite..... elle le regarde enfin.

« Oh ! mon Emma ! » dit Auguste en la pressant contre son cœur. Elle s'arrête, le regarde encore, détourne les yeux et fond en larmes. Sa tête tombe sur l'épaule d'Auguste ; il la contemple, il la serre dans ses bras, sans qu'elle songe à l'en empêcher. Ivre d'amour, il ose appuyer ses lèvres sur les lèvres de son amante. Emma tressaille, elle se relève ; il veut la retenir, la rapprocher de son cœur, elle résiste, fixe sur lui des yeux égarés, et s'arrachant de ses bras avec un gémissement profond, s'élance à l'autre bout du cabinet. Elle s'appuie contre la muraille, en sanglotant. Auguste n'ose la suivre ; demeuré à la même place, il la conjure, les mains jointes, d'oublier une offense involontaire. Emma ne répond rien ; elle ne change pas de situation. Il avance quelques pas, demeure encore loin d'elle, et dans l'attitude la plus suppliante.

« Emma, dit-il d'une voix étouffée, refuserez-vous de faire grace à l'erreur d'un moment ? Quels sacrifices dois-je

m'imposer, pour appaiser votre colère ? »

« Ma colère ! reprend Emma en tournant sur lui son visage baigné de larmes. Moi, mon ami ! moi irritée, quand je vous rends si malheureux ! »

Auguste saisit avec transport la main d'Emma, qu'il couvre de baisers : elle le repousse doucement.

« Éloignez-vous, lui dit-elle, mon ami, j'ai besoin d'être seule un instant. » Il essaye de la calmer. « Éloignez-vous, » répète-t-elle avec une sorte d'effroi. Il veut du moins, avant de la quitter, qu'elle lui renouvelle l'assurance de son pardon. Elle le lui confirme ; sa voix et ses regards expriment la tendresse ; mais elle insiste pour qu'il s'éloigne, il obéit enfin. Emma le suit des yeux, et lorsqu'elle ne peut plus l'apercevoir, elle tombe sur le siège qu'elle a quitté. C'est là qu'Auguste l'a serrée contre son cœur, c'est là qu'elle vient de recevoir une impression qui ne s'effacera point ; mais c'est là qu'elle vient d'oublier ses devoirs ; c'est là qu'un moment plus tard elle allait manquer à l'honneur, à ses sermens. Elle se relève dans un mouvement d'horreur, elle fuit ce pa-

villon que le remords habite avec elle. Elle ne rentre point dans le jardin ; ceux qu'elle y rencontrerait l'ont vue sans reproche. Elle erre dans le bois, mais elle ne peut se fuir ; quelquefois elle tombe anéantie , ensuite elle se relève avec l'égarement du désespoir. Elle n'ose lever les yeux vers le ciel, n'ose demander grace , elle croirait commettre un crime, si elle rejetait les tourmens qui la déchirent. La nuit arrive, et, plus sombre dans les bois, elle la pénètre de terreur. Elle voudrait rentrer, mais elle ne peut se décider à traverser le fatal pavillon. Cependant elle s'approche : dans ce moment deux personnes viennent d'en sortir , elle entend parler et marcher à côté d'elle , l'effroi la saisit, elle se renfonce dans le bois, arrive, sans le savoir , auprès d'une autre porte du jardin. Cette porte s'ouvre, et M. Montague paraît. Emma croit voir un juge terrible. Il ne dit pas un mot, il la regarde fixement, se recule pour la laisser entrer , sort du jardin et ferme la porte. Emma traverse précipitamment le jardin , et court se renfermer chez elle. Là, elle se livre à ses réflexions : une seule pensée les absorbe toutes ; elle ne voit

dans le monde qu'un seul malheur, et ne prévoyait point ceux que lui préparait la plus étrange réunion de circonstances.

CHAPITRE IV.

ON a pu voir comment la prévention d'Auguste, à l'égard de M. Harriot, avait fait naître une prévention contraire dans le cœur de Pascaline; que d'ailleurs une certaine réputation d'homme à bonnes fortunes était bien faite pour intéresser en faveur de ce même M. Harriot. On a dû prévoir que M. Harriot ne laisserait pas inutile la bonne volonté d'une jeune et jolie femme, n'abandonnerait pas l'avantage que lui donnait le hasard sur celui auquel il avait été contraint de céder tant de fois, et l'occasion de se venger des craintes que lui avait inspirées Auguste, et du mépris qu'il lui témoignait journellement; on a jugé sans doute que la bonne volonté de

Pascaline ne se bornerait pas à de simples vœux pour le bonheur de celui qu'elle distinguait d'une façon si particulière. Mais ce qu'on n'aura certainement pas perdu de vue, ce sont les entraves que devaient apporter à la marche de cette intrigue, et l'aversion d'Auguste pour M. Harriot, et la méfiance que lui inspirait sur le compte de Pascaline la certitude acquise de ses dernières aventures. L'adresse de madame Harley n'avait donc pu jusqu'au jour du bal lui fournir aucun moyen de dédommager M. Harriot de la contrainte qu'elle se voyait forcée d'imposer aux témoignages de son amour. Ce jour enfin, le ressentiment de son mari contre madame Montague, lui avait fait entrevoir une occasion plus favorable qu'elle n'eût jamais osé l'espérer. Elle avait annoncé à M. Harriot que le lendemain elle irait dîner seule à Montague-Hall, et que s'il voulait se trouver dans le bois, elle saurait bien s'y rendre de son côté.

Le lendemain, lorsqu'on avait proposé la promenade, madame Harley, rendant grace à l'heureuse étoile qui semblait prendre soin de la conduire au port, s'était proposé de rester seule

au château. Dérangée dans ses projets par les projets de madame Montague, elle avait jugé qu'il valait mieux suivre le reste de sa compagnie, et s'était mise en route comptant sur son adresse pour sortir d'une si fâcheuse position.

Elle cheminait avec les autres, réfléchissant aux moyens de s'en délivrer, lorsqu'à une certaine distance du château M. Montague rencontre un de ses fermiers, qui le cherche avec empressement pour lui parler d'une affaire à laquelle cet homme paraît attacher la plus haute importance. M. Montague ne peut refuser de l'écouter; lady B*** exige qu'il lui donne le temps nécessaire, et prétend qu'elle doit faire les honneurs du parc aussi bien que de la maison, et qu'elle n'a pas besoin de M. Montague.

M. Montague s'arrête, le reste de la compagnie continue sa promenade. Au bout d'un instant, Pascaline se plaint de la fatigue, assure qu'elle ne peut aller plus loin, qu'elle veut se reposer, afin d'être en état de regagner le château, et après les politesses ordinaires en pareille occasion, obtient qu'on l'y laissera retourner seule. Elle s'enfonce dans le bois, rencontre bientôt M. Har-

riot, et après quelques minutes de conversation, ils entrent dans le pavillon au moment où Emma, dans l'amertume de ses remords, vient de quitter cet asile qu'elle croit avoir profané par un instant de faiblesse.

Cependant M. Montague est encore retenu par son fermier. Son inaltérable bonté lui a valu la confiance de tous ceux qui l'approchent, et, comme celle de ses pareils, la confiance de cet homme est extrêmement verbeuse. Après avoir obtenu de M. Montague ce qu'il lui demande, et de plus le plaisir d'en être écouté pendant près d'une demi-heure, il s'informe de la santé de madame Montague, et sur-le-champ il ajoute :

« J'ai passé au château, et l'on m'a dit qu'elle venait de se trouver mal. »

« Quand vous a-t-on dit cela ? » demande M. Montague avec inquiétude.

« Dans l'instant, reprend cet homme; c'est M^{lle} Molly qui vient de me le dire, elle était encore tout effrayée. »

M. Montague reprend avec précipitation la route du château; il cherche Emma dans tous les appartemens, il ne la trouve point, ne trouve point Molly. On lui dit que madame Montague est

dans le jardin; il la demande au jardinier, celui-ci l'a vue entrer dans le pavillon. M. Montague arrive au pavillon, ouvre la porte, entrevoit une femme assise, un homme à ses genoux. Avant qu'il ait eu le temps de les reconnaître, on pousse la porte avec violence, on la ferme en dedans, et l'on sort par l'autre côté. M. Montague reste confondu. Il voit le jardinier, lui demande avec une apparence de calme s'il est bien certain qu'Emma soit entrée dans le pavillon: cet homme confirme son premier témoignage. Elle était, dit-il, avec un jeune homme; elle s'est presque trouvée mal, Molly est arrivée, madame Montague a renvoyé Molly, et bientôt après elle est entrée dans le pavillon avec le jeune homme qui la soutenait; il est bien sûr de plus qu'elle n'en est pas sortie.

M. Montague pâlit: trompé dans sa tendresse, dans sa confiance, pour la première fois il sent qu'il ne pourra commander à ses mouvemens. Il rencontre Emma: son effroi, l'égarement de ses yeux, tout lui montre une femme coupable. Il se tait; ce n'est pas en ce lieu qu'il veut s'expliquer avec elle. Il sort dans le bois, ne sait ce qu'il y va

5.

chercher : à peine a-t-il fait quelques pas, que M. Harley se présente à sa vue. La colère commence à bouillonner dans son sein. Il s'arrête d'abord ; mais Auguste avance toujours, M. Montague avance de son côté, chacun des deux frémit à l'aspect de l'autre. Quel sera le premier mot qui va se prononcer ? Le sage Montague n'est-il plus cet homme supérieur à toutes les passions ? Ils s'approchent, ils vont se joindre, quand d'une autre route du bois on voit sortir M. Harriot. M. Montague demeure interdit. M. Harley sans doute est celui qui l'outrage ; mais, soit par la tournure, soit par l'habillement, M. Harriot paraît avoir plus de rapports avec l'homme du pavillon. Auguste s'arrête à son tour, jette sur M. Harriot un regard farouche, s'éloigne avec effort, prononce quelques mots en saluant à peine M. Montague, et passe rapidement. M. Harriot à son tour adresse la parole à M. Montague ; celui-ci ne répond rien, le salue légèrement, et s'éloigne avec précipitation. Il s'arrête ensuite ; toutes ses idées se confondent, il ne voit qu'un horrible nuage. Est-ce Auguste ? est-ce M. Harriot ? Il repasse

alternativement dans son esprit toutes les raisons qu'il a de soupçonner l'un ou l'autre. Il est presque sûr d'avoir reconnu M. Harriot, mais enfin la vraisemblance l'emporte sur l'évidence. Il sent le peu de fondement des soupçons qu'il a pu concevoir contre M. Harriot, mais il en rend grâce au ciel, puisqu'ils l'ont sauvé d'un premier mouvement. Ce premier mouvement est passé; M. Montague a repris tout son empire sur lui-même. Attentif à tromper les yeux du monde, il retourne auprès de lady B***. Il la rejoint bientôt : Pascaline est avec elle, Pascaline est revenue au-devant de ceux qu'elle avait quittés; un prétexte a suffi pour colorer ce que l'indulgente lady B*** appelle un caprice. Pascaline ne rougit point en voyant M. Montague, et M. Montague ne le remarquerait pas. Occupé à veiller sur lui-même, à détourner les soupçons que pourrait faire naître un reste d'altération, il parle de la course qu'il vient de faire au château, de ce qui l'a occasionnée, de l'indisposition d'Emma. On le questionne, on se fait redire vingt fois les détails de l'accident; tout autre sujet d'entretien est totalement oublié, il ne

se prononce pas un mot qui puisse lui donner lieu de croire que Pascaline ait quitté un seul instant les personnes au milieu desquelles il vient de la retrouver. On arrive au château, on demande des nouvelles d'Emma ; elle est dans sa chambre ; M. Montague assure qu'elle desire se reposer. On se sépare , en se promettant d'envoyer le lendemain savoir de ses nouvelles. Auguste est arrivé au château en même temps que Pascaline ; il n'y entre point , il remonte à cheval et part avec elle : M. Montague reste seul.

Seule de son côté, madame Montague est en proie aux plus terribles agitations : elle se voit trop coupable pour oser maintenant avouer toute sa faiblesse à M. Montague. Ce n'est point dans l'ame d'Emma qu'une telle pensée peut conduire à ce funeste découragement, excuse des ames lâches : un affreux sacrifice se présente comme le seul moyen d'expier sa faute, d'appaiser ses remords, elle l'embrasse sans balancer.

Emma Montague à M. Harley.

« Avouer que je vous aime encore,
« que je ne me sens pas la force de

« résister à vos desirs, c'est vous dire
« un éternel adieu. Déjà trop coupable,
« je ne sais quelle puissance m'a sau-
« vée du dernier crime ; elle m'aban-
« donnerait si j'osais tenter une seconde
« épreuve. Je ne me le dissimule
« point, et je le dis à Auguste Harley,
« pour qu'il ne sollicite pas un retour
« qui consommerait mon malheur ;
« malheur qu'Emma ressentirait tant
« qu'il existerait une partie d'elle-même.
« Je fais plus ; remplie de confiance en
« sa droiture, c'est à lui que je demande
« de m'éviter. Je prendrai d'autres sû-
« retés , non pas contre lui, elles n'au-
« ront que moi pour objet, mais il faut
« m'épargner des combats. C'est lui
« que je charge de me défendre ; vous
« voyez que je ne conserve aucun res-
« sentiment. Moi ! du ressentiment,
« mon ami, car je veux encore vous
« donner ce nom pour la dernière fois.
« Emma va se séparer de vous, ne vous
« verra plus , n'entendra plus jamais
« prononcer le nom d'Auguste, il faut
« que vous sachiez tout. Si je n'étais
« pas liée au plus vertueux , au plus
« généreux des hommes ; si l'honneur
« d'Emma n'était pas celui de M. Mon-
« tague, si sa félicité n'était pas atta-

« chée à la vertu qu'Emma n'ose
 « plus se flatter de posséder encore,
 « peut-être elle n'aurait pas résisté si
 « long-temps ; peut-être elle eût oublié
 « des devoirs qui n'étaient pas ceux de
 « la reconnaissance, elle se serait don-
 « née à vous sans qu'un instant d'éga-
 « rement pût l'excuser à ses yeux, elle
 « eût acheté le bonheur d'Auguste au
 « prix de sa honte et de ses remords.
 « Ne me croyez donc pas heureuse, ni
 « même résignée ; Auguste, je vous
 « aime plus que je ne vous ai jamais
 « aimé, et je l'avoue, parce que je l'a-
 « vouerais à l'instant de la mort. Rece-
 « vez cette lettre comme les dernières
 « volontés d'une amie, d'une amante,
 « et souvenez-vous que si après l'avoir
 « écrite je pouvais consentir à vous
 « revoir, Emma serait la plus vile des
 « créatures. »

Elle ordonne à un de ses gens de monter à cheval pour porter cette lettre à Shamstone ; elle ne se reproche point de cacher une démarche à M. Montague, et ne redoute point qu'il la découvre. Mais maintenant que son parti est pris, qu'elle ne peut plus revenir sur ses pas, elle songe à ce qu'elle

vient de faire , et sa force l'abandonne. Elle ne reverra plus Auguste ; ce n'est plus lorsqu'on a perdu son amant que la faute commise pour lui peut arracher quelques remords. La scène du pavillon revient se présenter à la mémoire d'Emma sous des couleurs plus vives , mais non pas sous le même point de vue. Ces accens enchanteurs qu'elle n'entendra plus , ces regards dont le souvenir porte dans tous ses sens une agitation impossible à calmer , ce baiser dont l'impression est encore sur ses lèvres ! Il est toujours là , chaque instant renouvelle le frissonnement qu'il lui a fait éprouver : elle se lève , s'agite , se rassied , son imagination s'égare ; honteuse , désespérée , elle cherche vainement à se fuir , à se calmer. Il est donc une pensée que rien dans le monde ne pourrait lui faire avouer à M. Montague ! il est un moment de sa vie dont le souvenir lui fera toujours baisser les yeux en présence de M. Montague ! Elle retombe dans l'anéantissement du désespoir. On ouvre la porte , M. Montague se présente. Deux heures de solitude lui ont donné le temps de composer son ame et son maintien : il est calme et sévère.

Emma se lève machinalement, comme si elle voulait sortir.

« Restez, lui dit M. Montague, j'ai à vous parler. »

Emma se rassied.

« Emma, poursuit M. Montague, je compte encore sur votre véracité; répondez-moi : vous n'êtes point entrée seule dans le pavillon du jardin ? »

Emma fait de nouveau un mouvement pour s'échapper.

« Restez, vous dis-je, reprend M. Montague du ton le plus sévère; restez, si vous reconnaissez encore quelques devoirs. »

Écrasée par ces terribles paroles, Emma retombe sur sa chaise.

M. Montague poursuit, en la regardant fixement et appuyant sur chaque mot qu'il prononce.

« En êtes-vous sortie sans que vos souvenirs dussent vous faire rougir en ma présence ? »

« Oh ! laissez-moi, laissez-moi ! » s'écrie-t-elle dans une sorte de frénésie; elle se lève et s'élance vers la porte; M. Montague s'oppose à son passage.

« Je n'ai plus rien à vous demander, » dit-il, en la ramenant vers le siège qu'elle vient de quitter; puis il ajoute

d'un ton un peu plus doux : « Emma, terminons sur-le champ une explication qu'il serait trop horrible d'avoir à recommencer. »

Emma s'appuie sur une table, son visage est caché dans ses mains; M. Montague s'assied auprès de la même table, à quelque distance d'Emma. Il reprend :

« Je n'ai plus de questions à vous faire, et je ne viens point vous tourmenter par des reproches inutiles. Les premiers momens ont été affreux, mais j'ai pris mon parti. Notre position est changée, un nouvel ordre de choses va commencer pour nous. Un moment d'erreur nous a séparés pour jamais ; dès ce moment les liens du mariage sont anéantis. » Emma tressaille, M. Montague continue : « Mais avant de former ces liens qui viennent de se dissoudre, j'en avais reconnu d'autres, et ceux-là subsistent toujours. J'ai promis de veiller, de contribuer, autant qu'il serait en moi, au bonheur de votre existence; rien ne peut dégager ma parole. Je sais, je crois du moins qu'Emma ne pourrait être heureuse, si une rupture apprenait au public qu'il vient de s'élever une barrière insurmontable entre elle et celui qu'elle

avait paru choisir. Si vous consentez à ce que je vais vous proposer, les apparences demeureront les mêmes, et nous pourrions retrouver quelques douceurs dans une union différente. Mais, vous le sentez, pour rendre cette union possible, pour maintenir la tranquillité dans un intérieur où vous tiendrez toujours le premier rang, pour l'honneur de ces liens que vous paraîtrez conserver encore, il faut vous garder même des apparences d'un commerce illégitime. Il faut, Emma, poursuit M. Montague en la regardant fixement, que vous renonciez à voir celui que vous aimez; il faut même que vous me promettiez de ne correspondre avec lui en aucune manière. » Emma demeure dans la même situation, elle ne laisse pas échapper un mouvement de douleur ou d'effroi. M. Montague continue : « Il faut, de plus, que vous me suiviez à Ayton. (C'était une habitation que possédait M. Montague.) Ce parti, pénible, je l'avoue, reprend M. Montague, est le seul qui nous offre les moyens de rompre sans éclat une liaison qu'il ne vous sera plus permis de continuer. Ayton vous offrira moins de plaisirs que Montague-Hall; mais vous y trouverez

une société douce, une habitation commode, et rien ne pourra nous ramener à des souvenirs que nous devons oublier. Soyez sûre, Emma, qu'en renonçant à des droits que désormais il vous serait trop pénible de reconnaître, je soutiendrai de telle manière le titre auquel je veux me réduire, que ma présence ne vous sera point un reproche. Répondez, Emma, consentez-vous à ce que je vous propose ? » Emma baisse la tête en signe d'obéissance. « Et ce consentement, continue M. Montague, renferme les promesses que je vous ai demandées ? » Nouveau signe de la part d'Emma. « J'y compte, reprend M. Montague. Emma, poursuit-il en se levant, une femme peut être encore bien respectable après un moment de faiblesse. Il vous reste encore beaucoup de devoirs à remplir, beaucoup de moyens de bonheur. Ne craignez point que je trouble votre existence par un reproche, par un regret sur le passé ; je reprends dès ce moment le rôle d'ami, qu'il est en votre pouvoir de me conserver toujours. » Il s'éloigne en disant ces mots, puis il revient. « Je crois, dit-il, qu'il faut que notre départ soit aussi prompt

qu'il sera possible ; je desirerais le fixer à après-demain matin ; je saurai bien donner un motif à cette précipitation, et vous épargner des visites que dans l'état où je vous vois il serait difficile que vous supportassiez sans vous trahir. Emma, dit-il en s'approchant, vous pouvez écrire à tous vos amis, je n'en excepte pas un seul, leur annoncer votre départ ; mais je demande, ajoute-t-il, qu'aucun n'en puisse connaître la véritable cause. Il en est un pour qui cette lettre sera la dernière ; vous me l'avez promis : annoncez-lui votre résolution, mais annoncez-la comme venant de vous. »

« Il la connaît, » dit Emma, sans remuer et sans regarder M. Montague.

« Il la connaît ? » reprend M. Montague avec étonnement.

« Je viens de lui écrire, poursuit Emma de la même manière ; il doit savoir maintenant qu'Emma n'existe plus pour lui. »

M. Montague pose sa main sur celle de sa femme.

« Emma, dit-il, tout me répond de l'avenir. »

Etonnée du mouvement et de la manière dont ces paroles ont été pro-

noncées, Emma lève les yeux et les baisse aussitôt. M. Montague sort de la chambre.

Emma demeure livrée à ses pensées; elle ne doute pas un instant que M. Montague ne soit instruit des torts qu'elle se reproche avec tant d'amertume. Comment? par quels moyens? elle l'ignore, et ne cherche point à le savoir: la curiosité naît du vide de l'ame, et celle d'Emma n'a pas besoin d'une occupation étrangère; à peine même arrête-t-elle ses idées sur la promesse qu'on vient d'exiger d'elle. En tout autre moment, Emma pourrait s'étonner que M. Montague jugeât aussi sévèrement une faiblesse qu'elle a su vaincre; mais qui ne connaît l'effet d'un premier remords sur une ame vertueuse? M. Montague est à ses yeux un être supérieur justement irrité, et maître de l'idée qu'il veut attacher à l'offense qu'il a reçue. Combien elle le trouverait généreux, si elle savait ce qu'il croit avoir à lui pardonner!

Le messenger qu'elle avait envoyé à Shamstone revient bientôt, et lui rapporte une lettre d'Auguste: l'amour et le désespoir l'avaient dictée. Il la conjurait de rétracter l'arrêt fatal, rejetait

la confiance qu'elle lui accordait , se refusait au sacrifice qu'elle exigeait de lui.

« Emma , disait-il , quel courage
 « m'avez-vous donc supposé ? Je n'en
 « ai point , n'en veux point avoir , tous
 « les instans de ma vie ne seront point
 « employés à calculer les moyens de
 « m'arracher au seul bien qui me reste.
 « Vous parlez de sûretés , Emma ; for-
 « meriez-vous le projet insensé d'ins-
 « truire votre mari des liens qui nous
 « unissent ? supporterait-il une pareille
 « confiance ? est-il un homme qui ,
 « se croyant des droits à la tendresse
 « d'Emma , pût lui pardonner de l'en
 « priver ? Des sûretés ! et qu'avez-
 « vous à craindre , à vous reprocher ?
 « Pouvez-vous maintenant vous méfier
 « de vos forces ? n'avez-vous pas triom-
 « phé des séductions de l'amour ? Vous
 « coupable , Emma ! et de quoi seriez-
 « vous coupable ? n'avez-vous pas ré-
 « primé , dès leur naissance , les trans-
 « ports que vous punissez maintenant
 « d'une manière si cruelle ? Oh ! par-
 « donnez-les , mon Emma , pardonnez-
 « les , ces transports involontaires !
 « J'en jure par le ciel , je n'avais pas
 « formé un projet , je ne m'étais pas

« permis une pensée qui pût t'offenser.
« Mais un regard d'Emma m'appre-
« nait que j'étais encore aimé ; dis,
« Emma , quel homme à ma place,
« quel ange eût pu résister à ce regard,
« à l'ivresse qu'il avait portée dans tous
« mes sens ? Félicité suprême ! mon
« Emma , ma douce amie , ne t'obstine
« pas à m'en punir ; je saurai la renfer-
« mer dans mon cœur : s'il le faut, si tu
« l'ordonnes , ma bouche ne pronon-
« cera jamais un seul mot qui puisse
« te rappeler ce moment dont le sou-
« venir fait maintenant mon bonheur
« et mon supplice. Je ferai plus , je
« m'interdirai jusqu'au froid langage
« de l'amitié ; mais que je voie Emma ,
« que sa présence répande l'éclat sur
« les momens qui la précéderont et
« sur ceux qu'elle doit laisser après
« elle. Réponds, Emma ; consens à em-
« bellir mon existence ; c'est à genoux
« que j'implore , que j'attends ta ré-
« ponse. Emma , peux-tu sentir , peux-
« tu comprendre quel excès de joie
« pénétrerait ton amant , si dans ce
« moment une main bienfaisante lui
« apportait la rétractation du fatal
« arrêt ? Emma , mon Emma , cet Au-
« guste que tu aimes , qui t'adore , qui

« n'existe qu'en toi, que pour toi,
 « d'un mot, tu peux le rendre à la
 « vie, au bonheur, Emma, ma tendre
 « amie ! »

« *P. S.* Je ne puis attendre à demain;
 « un de mes gens accompagnera votre
 « messenger; un mot, un seul mot d'es-
 « pérance ! »

On connaît trop Emma pour qu'il soit nécessaire de rendre ce qu'elle éprouve à la lecture de cette lettre. Elle la relit, l'éloigne de sa vue, la cache, la reprend, parcourt sa chambre en se tordant les mains dans un accès de désespoir. A plusieurs reprises on vient lui dire que le messenger de M. Harley attend la réponse; chaque fois elle prend la plume et la rejette aussitôt. Chaque moment est pour Auguste un siècle de douleurs, mais elle n'a pas le courage de terminer l'attente par l'anéantissement de toute espérance. Auguste espère. *Quel excès de joie !* dit-il. Il peut donc y compter encore ! Il est des momens où elle se flatte de mourir avant de prononcer cet horrible refus. Enfin on vient lui déclarer que la nuit s'avance, et que le messenger de M. Harley sera forcé de

partir sans attendre sa réponse. Partir sans réponse ! que penserait Auguste ? Elle se décide enfin.

Emma Montague à M. Harley.

« Mon sort est fixé, je pars après-
 « demain ; je suis M. Montague à Ayton.
 « Ne tentez aucun effort pour me
 « voir, il serait inutile. Ne m'écrivez
 « point ; je suis forcée de vous le dire,
 « Auguste, pardonnez-le moi, je ren-
 « verrais vos lettres sans les ouvrir.
 « Auguste, tout est fini. Mon Dieu ! Et
 « vous pouvez espérer encore ! vous
 « attendez une réponse favorable ! Est-
 « ce Emma qui vous répond ? Non, ce
 « n'est pas elle. Quel supplice ! tout est
 « fini, ces mots sont les derniers. Au-
 « guste, gardez la lettre d'Emma ; c'est
 « la dernière marque de tendresse
 « qu'elle doive vous donner : en au-
 « cun temps elle ne la désavouera ;
 « mais elle ne la renouvellera jamais. »

EMMA.

Nous passerons, sans nous y arrêter, sur la nuit qui suivit l'envoi de cette lettre, et sur la journée du lendemain. M. Montague l'employa toute entière

en préparatifs de départ. Il ne parut point devant Emma, et lui épargna des soins dont elle n'était pas en état de s'occuper, et des détails qu'elle n'aurait pas eu la force de supporter. Il vit quelques personnes, écrivit à quelques autres, sut écarter les soupçons que pouvait faire naître un départ aussi précipité, et déclara que son absence durerait quelques mois. Il eut moins de peine à détourner ses voisins du desir de faire leurs adieux à madame Montague; madame Carrers était allée faire une course à quelques milles de là, et M. Montague fit entendre aux autres que sa femme avait besoin de repos, et qu'elle passerait une partie de la journée dans son lit, afin de se préparer à celle du lendemain.

Arrive le moment du départ. Emma s'était informée avec soin de l'heure fixée par M. Montague; c'était la seule parole qu'elle eût prononcée la veille. M. Montague arrive dans sa chambre; il était six heures du matin. Le jour ne paraissait pas encore. Emma était seule, elle paraissait habillée depuis long-temps. Elle était assise contre une table, sur laquelle elle s'appuyait; une lumière placée sur cette table n'éclai-

rait que son visage. Elle était pâle comme la mort ; ses yeux gonflés de larmes semblaient avoir perdu la faculté d'en répandre. Absorbée dans une profonde rêverie , elle ne voit point entrer M. Montague. Il s'arrête à la porte, il la contemple. Voilà donc cette Emma qu'il a promis de rendre heureuse, voilà le fruit des projets qu'il avait formés pour elle !

« Grand Dieu ! s'écrie-t-il, je n'aurai donc fait que des victimes ! »

Emma lève la tête ; ces mots , cet accent , ont pénétré jusqu'à son ame. Elle court à M. Montague , qui , les bras croisés , appuyé contre la porte , fixe les yeux sur elle avec l'expression de la plus sombre tristesse.

« Pardon , pardon , dit-elle , je suis prête à vous suivre, à vous suivre..... volontairement. »

« Volontairement ! répète lentement M. Montague. » Il demeure dans la même situation. Debout devant lui , Emma paraît attendre ses ordres. Elle entend dans la cour le bruit des chevaux , elle tressaille.

« Il faut partir ! » s'écrie-t-elle comme par un dernier effort. M. Montague la regarde quelques instans , la prend

par la main sans dire une parole. Ils arrivent à la voiture, tout est prêt, ils partent.

La route se passe comme elle devait se passer. Emma ne dit rien, M. Montague ne cherche point à la tirer de sa rêverie; mais le silence qu'il observe n'est pas celui de l'humeur ou de la sévérité. Lorsque divers incidens inséparables d'un voyage lui donnent occasion d'adresser la parole à sa femme, c'est toujours avec le ton de la bonté, de la complaisance. Emma baisse les yeux, ose à peine lui répondre, il emploie tous ses soins à la rassurer, et s'arrête au moment où ses attentions pourraient devenir pénibles à celle qui en est l'objet.

A quelques milles d'Ayton, il monte à cheval et prend les devans. En arrivant, Emma le trouve à la porte du vestibule. Il l'aide à descendre de voiture; il la conduit à son appartement. Emma paraît étonnée de ne rencontrer personne.

« J'ai voulu, dit M. Montagué, vous sauver pour ce soir la fatigue et l'ennui de vous montrer à vos nouveaux domestiques; mais, s'il est possible, Emma, je desirerais que vous repris-

siez sur-le-champ l'emploi de maîtresse de la maison, et que dès demain ils vinssent se présenter devant vous. »

« Dès ce soir, si vous voulez, » répond Emma du ton le plus soumis.

« Non, Emma, reprend M. Montague, je n'afflige que quand je m'y vois forcé. Tous mes soins se porteront désormais à vous épargner des contrariétés inutiles. »

Emma soupire et n'ose répondre ; elle entre dans l'appartement. Molly, arrivée quelques minutes avant elle, a déjà trouvé la concierge du château ; et malgré les ordres de M. Montague, a obtenu d'elle de la conduire dans l'appartement de sa maîtresse, dont Molly se fait montrer avec la plus grande exactitude toutes les pièces, les coins et les armoires. A l'arrivée d'Emma, Molly veut faire recommencer la visite ; la concierge attend avec impatience que madame Montague lui demande d'exercer son emploi et ses talens. M. Montague assure que cette seconde revue sera aussi intéressante le lendemain. Cependant l'honnête concierge est si fière de recevoir sa maîtresse, de lui faire les honneurs de

la maison, elle devient un personnage si important ! refuser ses services, serait la priver du plus beau moment de sa vie.

Emma s'en aperçoit, Emma est bonne par-dessus tout ; elle témoigne le plus grand desir de connaître son appartement, questionne mistriss Plot, et paraît écouter ses réponses. Lorsqu'elle a tout regardé avec l'air de l'intérêt, elle aperçoit dans sa chambre une porte qu'elle n'avait pas vue d'abord. « Où donne cette porte ? » demande-t-elle à mistriss Plot.

« Elle communique, répond celle-ci, à l'appartement qu'avait jusqu'à présent occupé Monsieur ; mais j'ai reçu ordre ce matin de lui en préparer un autre de l'autre côté du château. Ainsi, j'ai fait sur-le-champ débarrasser celui-ci, il n'est occupé par personne, et pourra, quand Madame voudra, agrandir le sien. C'est sûrement l'intention de Monsieur. »

Emma détourne les yeux, elle s'assied, et appuie sa tête sur sa main.

« Mistriss Plot, dit M. Montague, votre maîtresse a besoin de repos. » Mistriss Plot sort avec Molly ; M. Montague s'approche d'Emma. Confuse,

accablée, elle ne pousse pas un soupir, ne se permet pas un mouvement.

« Emma, dit M. Montague en s'asseyant près d'elle, croyez-vous que le but de cette précaution ait été de vous ramener à des souvenirs qui vous affligent ? Non, Emma ; mais en oubliant le passé, je veux l'oublier tout entier. Je veux que rien ne rappelle, ni à vous ni à moi, un genre de soins qu'il vous serait pénible de recevoir, et dont je dois m'abstenir désormais. Je vous l'ai dit, un nouvel ordre de choses va commencer pour nous, il commence dès à présent : je suis maintenant l'ami d'Emma, et, tant qu'elle le désirera, l'ami le plus tendre et le plus sincère. Ce n'est pas maintenant que je réclame ce titre, ajoute-t-il en se levant ; mais, quelque jour, peut-être sentira-t-elle que je l'ai mérité : qu'alors une fausse honte ne la retienne pas, qu'elle vienne à moi, je serai prêt à la recevoir comme un bien attendu. » Il s'éloigne en achevant ces mots.

« O mon Dieu, dit Emma en se laissant tomber sur ses genoux, permets-le donc, que je sois digne d'un tel ami ! »

M. Montague se rapproche précipitamment, il la relève.

« Vous le serez , Emma , dit-il avec attendrissement ; vous avez déjà rempli , comme on pouvait l'attendre de vous , les cruels devoirs qui vous étaient imposés ; il vous en reste de plus faciles , et vous les remplirez de même. D'ici à quelque temps , un lien bien cher va nous unir plus étroitement ; tous deux alors nous sentirons mieux le prix de ce qui nous reste. » Il serre la main d'Emma , et quitte aussitôt sa chambre.

Emma réunit toutes les forces de son ame , elle jette les yeux autour d'elle. La position où elle se trouve maintenant doit durer autant que sa vie. Les maux qu'elle éprouve ne sont point de ceux que l'espoir peut adoucir , et dont une activité soutenue peut abréger la durée. Les jours sont comptés , ils s'écouleront tous de même ; l'impatience et tous les efforts du desir ne les abrègeront pas d'une seconde. Que faire ? supporter ou plutôt s'armer de courage pour avoir à supporter le moins possible. Emma saura y parvenir ; jamais on n'a réuni plus de ressources , jamais on n'a mieux connu les moyens d'en faire usage. Mais Auguste est malheureux : qui l'armera contre

les souffrances d'Auguste ? Voilà l'espèce de courage qu'elle refuse. Elle s'accuserait comme d'un crime, si elle rejetait la pensée des douleurs de son ami ; chacun des momens qu'elle va compter par ses peines, Auguste les comptera de même. Comme elle, Auguste voit devant lui un immense avenir sans espoir. Emma relit sa lettre ; voilà donc ce qu'il a souffert, ce qu'il souffre, ce qu'il souffrira toujours ! Alors Emma ne peut plus se supporter, elle implore le ciel, elle forme des vœux : pour qui ? quels sont ces vœux ? ames tendres, dites-le-nous. Est-ce celui de se voir oubliée pour qu'Auguste ne soit plus malheureux ?

Cependant la violence de ses regrets ne lui fait point perdre de vue les procédés de M. Montague : ils la pénètrent de reconnaissance. Emma, sans le savoir peut-être, reçoit déjà la récompense dont ne sera point privé celui qui a rempli son devoir. C'est d'elle-même qu'elle s'est imposé ce terrible sacrifice : si M. Montague l'eût exigé d'abord, son cœur le lui reprocherait, et elle reprocherait à son cœur une injustice envers le plus généreux des hommes. Elle souffre, elle pleure, mais

6.

sans amertume ; et l'image de M. Montague, de celui avec qui elle doit passer sa vie , n'est accompagnée que d'un sentiment de vénération. Elle le voit au-dessus d'elle , et trop supérieur pour qu'elle puisse le craindre. Il a presque dissipé l'embarras que lui inspirait sa présence , et la reconnaissance d'Emma en devient plus douce et plus facile. Elle saisira le seul moyen qui lui reste pour le lui témoigner ; elle étouffera devant lui jusqu'au moindre soupir d'une douleur qui doit l'offenser ; elle tâchera de bannir une timidité qui l'afflige. Elle ne doit pas craindre de se tromper sur les sentimens de M. Montague , M. Montague n'offre point pour qu'on refuse d'accepter ; le desir qu'il énonce est toujours celui qu'il éprouve. Emma le sait , elle tâchera d'agir en conséquence.

Dès le lendemain elle règle, comme à l'ordinaire , le cours de ses occupations : ce qu'elle ne fait pas avec la même gaieté, elle le fait du moins avec la même exactitude. On reconnaît l'effort , mais on voit bien qu'il est sincère. M. Montague est continuellement occupé à le lui adoucir ; il écarte sans affectation ce qui serait le plus péni-

ble ; et, sans lui laisser apercevoir qu'il l'ait remarquée, il met tous ses soins à dissiper cette timidité qu'elle ne peut surmonter entièrement. En présence de ses domestiques, le ton qu'il emploie vis-à-vis d'elle est celui qu'ils ont toujours remarqué ; mais, seul avec sa femme, il conserve le ton et les manières qu'il avait pris devant les domestiques.

Quelques jours après leur arrivée, M. Montague annonce à sa femme qu'elle va probablement recevoir des visites des personnes les plus considérables des environs.

« Vous verrez, ajoute-t-il, si vous voulez rechercher ou fuir leur société, c'est ce qu'il sera facile de marquer sans impolitesse. »

« Indiquez-moi, répond Emma, ce qui vous convient, afin que je puisse me déterminer sur la réception que je dois leur faire. »

« Emma, reprend M. Montague, en souriant, je vous expliquerai mes desirs quand vous aurez quelque temps suivi les vôtres. Ce n'est pas moi qu'il faut consulter maintenant : mes goûts, mon caractère, n'ont point changé ; mais, poursuit-il avec ménagement,

vous, Emma, qui avez éprouvé des secousses violentes, et à qui votre âge permet encore cette mobilité qui ne convient plus au mien, examinez quels sont vos desirs actuels, et suivez-les, pour que je puisse les connaître. »

Emma demeurait les yeux baissés ; M. Montague reprend :

« Je veux que vous soyez heureuse, Emma, s'il est possible. Vous en êtes bien sûre, je l'espère ; mais si vous voulez que je le sois à mon tour, et vous le voulez sans doute, quittez cet air de dépendance qui ne convient point à l'amitié : soyez chez vous comme vous y avez toujours été, et ne me donnez pas lieu de penser que je n'ai pu obtenir une confiance que je crois avoir méritée. »

Deux mois auparavant, Emma se fût jetée dans les bras de son mari : en ce moment elle ne sut que s'éloigner les yeux baignés de larmes, et les voisins de M. Montague furent reçus avec cette grace simple qui semble dire : Revenez, si l'on vous plaît, et ils revinrent. Cependant Emma s'habillait avec plus d'élégance que les femmes des environs. M. Montague ne buvait point et ne chassait guère ; mais Emma

savait mettre les femmes à leur aise avec elle , et toujours en déguisant , sans y prendre aucune peine , une supériorité que les autres reconnaissaient sans le savoir ; M. Montague amenait à peu près les hommes au ton qu'il lui convenait de prendre.

L'hiver était passé , le printemps revenait dans tout son éclat , et ce n'était point Londres et ses plaisirs qu'avait regrettés madame Montague. M. Montague ne s'était pas écarté un seul instant du plan qu'il avait formé. Jamais , soit dans sa conduite , soit dans ses discours , soit dans ses regards , sa femme n'avait pu remarquer la moindre apparence de ressentiment. Jamais , non plus , une caresse , une expression qui passât les bornes de l'amitié. Mais cette amitié était accompagnée d'une confiance délicate. Il semblait qu'Emma n'eût rien perdu à ses yeux. Chaque jour plus reconnaissante , elle redoublait d'efforts pour lui déguiser le chagrin qui la dévorait.

Telle avait été la situation des choses pendant près de cinq mois. Emma approchait du terme de sa grossesse , sans qu'aucun incident eût dérangé des habitudes que M. et madame Montague

semblaient maintenant devoir conserver toujours. Tandis qu'ils paraissent tranquilles, laissons-les un moment pour retourner dans les environs de Montague-Hall.

CHAPITRE V.

IL serait superflu de s'arrêter à décrire les effets divers qu'avait produits sur Auguste la résolution de madame Montague. Sa lettre doit avoir fait comprendre en partie ce qu'il avait pu sentir en recevant son arrêt, et ceux qui connaissent Auguste, Emma et l'amour, sauront bien deviner le reste.

Elle était partie cette lettre, elle était partie depuis environ un quart d'heure, et déjà Auguste en attendait la réponse avec une impatience qui ne lui permettait pas de rester une minute de suite à la même place, quand on lui annonce un exprès envoyé par son frère, ou plutôt par lady Johanna,

qui lui mande que son mari est fort malade , et désirerait voir Auguste avant sa mort , qu'il croit très-prochaine. Ce nouveau coup accable le malheureux Auguste. Que faire ? le courrier presse son départ ; mais si Emma lui pardonnait , faudrait-il partir sans la voir ? et dans le cas où son malheur serait décidé sans retour , se trouverait-il en état de s'occuper d'un autre , de se livrer à des soins si étrangers à ceux qui remplissent son cœur ? Son impatience redouble , elle va jusqu'au délire. La réponse arrive enfin : Auguste ne peut plus rien attendre , n'a plus rien à redouter. Emma s'éloigne de Montague-Hall , que ferait Auguste à Shamstone ? Un devoir sacré l'appelle ailleurs ; il part , emportant tous les maux à la fois. Il trouve son frère beaucoup moins malade qu'il ne l'avait craint. Tommy s'effrayait aisément , et lady Johanna n'était pas rassurée par ce grand intérêt qui a besoin de se flatter. La maladie de Tommy était un de ces maux de langueur qui attristent l'ame et changent le caractère. Au bout d'un mois , Tommy se trouva mieux. Auguste voulut repartir , mais Tommy lui représenta

qu'il n'était pas encore assez bien pour supporter à lui seul l'humeur de lady Johanna, devenue plus aigre que jamais. Auguste promet encore un mois, et manda à Pascaline de venir le joindre.

Pascaline avait la fièvre. Au bout d'un mois, nouvelle résolution de la part d'Auguste, nouvelles instances de la part de Tommy. Auguste n'était pas plus malheureux dans un lieu que dans l'autre; il recevait même une sorte de consolation de l'espérance qu'il avait formée de contribuer au rétablissement de son frère. Il cède aux desirs de Tommy, et Pascaline est une seconde fois engagée à venir retrouver son mari; Pascaline vient de se donner une entorse. Le séjour d'Auguste se prolonge; mais, toujours retenu au moment de partir, il n'insiste plus sur une demande inspirée beaucoup plutôt par le sentiment de ses devoirs que par celui qu'il conserve pour sa femme. Cependant, après cinq mois d'absence, Tommy se trouve beaucoup mieux, et son frère juge qu'il est bien temps d'aller rejoindre Pascaline qu'il serait peut-être dangereux de laisser plus long-temps livrée à elle-même. Il part; il passe de-

vant Montague-Hall , tout est fermé, Montague-Hall est désert. Il entrevoit de loin le pavillon témoin des derniers momens de son bonheur, de ce bonheur si court, si imparfait et si cruellement payé. Le cœur oppressé de tristesse, il arrive à Shamstone. Tout y est dans la consternation ; Auguste ne s'en aperçoit pas d'abord. Il demande madame Harley, on baisse les yeux, et personne ne répond. Il la demande une seconde fois ; enfin , accoutumé depuis longtemps à la bonté de son maître , un vieux serviteur se présente, et lui annonce en tremblant que madame Harley a disparu avec sa femme-de-chambre ; qu'on ne s'est aperçu de sa fuite que le matin même de ce jour, mais que différens indices, recueillis depuis, donnent lieu de présumer qu'elle est partie la veille à onze heures du soir. Auguste demeure un instant immobile, puis fait signe à Péters de le suivre dans un autre appartement. Là , il l'interroge de nouveau , et lorsqu'il parle d'enlèvement, le bon vieillard secoue la tête sans répondre. Auguste le presse de lui avouer sur qui peuvent porter les soupçons qu'il a témoignés, et Péters lui déclare enfin, les larmes aux

yeux, que, d'après la conduite de madame Harley pendant l'absence de son mari, personne ne doute que M. Harriot ne soit le complice de sa fuite.

« M. Harriot ! » s'écrie Auguste en reculant. Il frémit de colère, et cependant éprouve un sentiment de plaisir en songeant que l'honneur maintenant lui fait un devoir de la vengeance. Il se transporte à Gay-Valley, et ne peut réprimer un violent mouvement de chagrin, lorsqu'il apprend que M. Harriot en est parti depuis la veille, sans que personne puisse ou veuille donner le moindre renseignement sur la route qu'il a prise. Auguste ne se rebute point ; il ne goûtera pas un moment de repos qu'il n'ait trouvé l'objet de sa haine. Ses premières recherches sont infructueuses. Enfin, le soir du second jour, un homme s'annonce comme ayant fourni, l'avant-veille à onze heures du soir, des chevaux et une voiture pour conduire un jeune homme, une jeune femme et sa femme de chambre, prenant, disaient-ils, la route de France. Il amène avec lui les postillons qui les ont menés pendant plusieurs milles. Mais le loueur de chevaux et les postillons connaissent par-

faitement M. Harriot, et tous affirment qu'il n'a point paru dans cette affaire. Qu'un jeune homme, que ni les uns ni les autres n'ont jamais vu, et qui n'était certainement pas au service de M. Harriot, a tout arrangé comme s'il agissait pour lui-même, et qu'il a accompagné la jeune dame, non pas dans le costume d'un domestique, mais dans la voiture à côté d'elle. Auguste interroge de nouveau ses gens; ils n'ont vu que M. Harriot venir à Shamstone pendant son absence. Tout ce qui s'est passé durant cette absence prouve, sans admettre la possibilité d'un doute, que M. Harriot est depuis cinq mois l'amant favorisé de madame Harley. Il a paru chez elle deux jours avant sa fuite. Pascaline a beaucoup pleuré; M. Harriot est parti extrêmement agité. Auguste retourne à Gay-Valley, et parvient à savoir seulement que M. Harriot n'a pas pris la route de France. Il revoit le loueur de chevaux : celui-ci a reçu de nouvelles lumières. Le jeune homme s'appelle Wilkinson ; il n'est arrivé que depuis trois jours dans le pays, où on ne l'avait jamais vu ; il a parlé plusieurs fois à la femme-de chambre de madame Harley, une fois ou deux à Williams, valet-de-

chambre de M. Harriot ; il a pris certainement la route de France. Auguste se voit plongé dans de nouvelles incertitudes. Il se détermine à suivre les traces de Wilkinson , et, ne pouvant renoncer à l'espérance qu'il avait conçue d'abord , il se flatte que Pascaline a voulu lui donner le change, et qu'en la cherchant il pourra retrouver M. Harriot. Il part, suivi seulement de John. Il se fait conduire à l'endroit où les postillons ont quitté Pascaline. Là, il s'informe de la route qu'elle a suivie, on la lui indique. A quelques milles de là il s'informe encore ; on n'a point aperçu la voiture qu'il désigne ; plus loin on l'a vue, mais il n'y avait dedans que deux personnes, un homme et une femme. D'autres ont vu passer une femme parfaitement semblable, soit pour l'habillement, soit pour la tournure, au portrait qu'il fait de Pascaline ; mais elle était seule dans une autre voiture, et voyageait en sens contraire. Ensuite il ne lui est plus possible de rien découvrir. Furieux, Auguste retourne à Shamstone, résolu du moins de poursuivre M. Harriot, de l'attendre, s'il le faut, à Gay-Valley. Il a repassé devant Montague-Hall,

devant les lieux où il lui fut ravie pour toujours celle qui maintenant ferait son bonheur et sa gloire. Son désespoir est au comble ; il court à Gay-Valley ; prières, séduction, menaces, il emploie tout, et parvient enfin à se faire indiquer à peu près le chemin qu'a dû suivre M. Harriot. Il ne perd pas un instant : il est environ cinq heures ; il court toute la soirée et toute la nuit, s'arrêtant presque à chaque mille, sans recueillir le moindre fruit de ses recherches. Une heure avant le jour, rendu de fatigue, incapable d'aller plus loin, il s'arrête dans une auberge. Tout y est en mouvement ; une femme, dit-on, se trouve mal. Auguste s'en inquiète peu, et demande une chambre ; il a peine à se faire servir. Plus curieux que lui, John s'informe, s'approche. Il revient à son maître ; étonné de sa pâleur, de ses regards effarés, Auguste le questionne. « Madame ! . . . » s'écrie John hors de lui-même. Auguste le suit, et a bientôt reconnu Pascaline se désespérant au milieu de sept ou huit femmes occupées à la consoler et à la secourir. Toujours incapable de résister au moment et à l'occasion, Pascaline, durant

l'absence de son mari, s'est livrée à toute sa passion pour M. Harriot : également incapable de songer à la minute qui doit suivre, elle s'est refusée, sur de vains prétextes, aux instances que lui a faites Auguste pour venir le rejoindre. Quand, au bout de cinq mois, elle a reçu la nouvelle de son retour, l'étourdissement s'est dissipé. Pascaline ne peut plus déguiser sa faiblesse ; elle ne supporte point l'idée de reparaître aux yeux d'Auguste. Elle avait caché son secret à M. Harriot, dans la crainte qu'il n'exigeât d'elle d'aller retrouver son mari, pour mettre en sûreté sa réputation et son amant ; mais à l'aspect du danger qui la menace, elle lui a tout déclaré, le conjurant de l'emmenner avec lui. Fatigué d'un bonheur de cinq mois, révolté d'ailleurs à la seule idée d'une entreprise aussi hasardeuse, M. Harriot a commencé par s'emporter, puis a fini par refuser nettement, et le lendemain est parti pour un voyage de quelques semaines. Il a compté que, passé le premier moment, Auguste, qu'on sait sur ce point peu disposé à se conformer aux usages de son pays, craignant de publier son déshonneur, se garderait bien de s'affliger par un

acte de vengeance. Mais Pascaline redoute plus que la mort ce premier moment auquel M. Harriot a pris soin d'échapper. Sa femme-de-chambre, témoin de son désespoir, lui a conseillé de s'enfuir et d'accepter les services de Wilkinson, dont Betty lui a répondu comme d'elle-même. Wilkinson est l'amant de Betty, qu'il n'a point vu depuis près d'un an qu'elle est au service de Pascaline. Arrivé trois jours auparavant dans le pays, il n'y est pas connu. Ils sont partis ensemble à onze heures du soir, avec le projet de s'embarquer pour la France. Mais Betty et Wilkinson ont calculé que le voyage leur serait infiniment plus profitable, si Pascaline n'en était pas. En conséquence, avant la fin de la nuit, ils lui ont proposé de prendre une heure de repos. Pendant cet intervalle, ils l'ont dépouillée de ses diamans, de son argent, de tout ce qu'elle possédait, et l'ont abandonnée dans une auberge. Dans cet affreux moment, Pascaline n'a vu qu'une seule ressource. Elle sait l'endroit que M. Harriot a choisi pour sa retraite momentanée. Williams l'avait dit à son ami Wilkinson; Wilkinson l'avait redit à Pascaline. Celle-ci a rassemblé le peu

d'argent qu'on n'avait pu lui prendre, elle a été retrouver M. Harriot, et lui a raconté son histoire. Mortellement effrayé, M. Harriot lui a représenté combien il serait dangereux qu'ils restassent ensemble, et lui a promis de la conduire en un lieu sûr. Mais en arrivant dans cette auberge, quelques indices ont fait soupçonner à M. Harriot que M. Harley se trouve dans le pays, qu'en effet il parcourt depuis quelques heures. Succombant à la crainte d'être rencontré avec Pascaline, il lui a donné le change, et vient de repartir sans elle. C'est en ce moment qu'arrive Auguste. Il regarde autour d'elle, et ne découvre point M. Harriot ; il ne s'arrête point à faire des questions, il veut qu'on le laisse seul avec Pascaline. On s'y refuse d'abord ; cependant le ton d'autorité qu'il emploie, la terreur de Pascaline, qui demande grace sans se préparer à la moindre résistance, tout annonce ses droits. On se retire, et l'on se contente de veiller à la porte.

Pascaline est à genoux, elle pleure.

« Qui vous a amenée dans ce lieu ? » demande Auguste d'une voix sévère. Pascaline ne répond que par ses sanglots.

« Qui vous a amenée ? » répète Auguste du ton le plus irrité. Pascaline laisse échapper le nom de M. Harriot.

Auguste ne peut contenir un mouvement de joie et de haine ; il sort, demande M. Harriot ; on lui dit qu'il vient de partir ; il se fait indiquer la route qu'il a prise, il oublie sa fatigue, remonte à cheval, et laisse Pascaline sous la garde de John. Il galoppe pendant plus d'une demi-heure sans rien découvrir ; enfin , à la faveur du jour qui commence à poindre , il aperçoit de l'autre côté d'une prairie un homme à cheval , dont la course est presque aussi rapide que la sienne ; il s'élance à travers les champs ; celui qu'il poursuit redouble de rapidité , mais son cheval tombe , il reste engagé sous lui pendant quelques momens. Auguste arrive lorsqu'il vient de se relever sans blessures , et reconnaît M. Harriot ; il saute à bas de son cheval.

« Lâche , défends-toi ! » s'écrie-t-il en lui présentant un pistolet. M. Harriot veut s'expliquer.

« Défends - toi ! » répète Auguste d'une voix tonnante. Seul , sans secours , M. Harriot ne voit aucun moyen de s'esquiver ; il saisit ses pistolets , les

deux coups partent. La fatigue et la colère ont troublé la vue, ont égaré la main d'Auguste, il manque ; le lâche est plus heureux, Auguste tombe. Son meurtrier s'enfuit à toute bride. Auguste est resté sur la place sans qu'il lui soit possible de faire aucun mouvement. Cependant le jour appelle au travail. Des paysans passent auprès de lui, on le voit, on l'entoure ; il est sous les murs d'un château, on l'y transporte, et ce château, c'est Ayton, c'est la demeure d'Emma. On éveille M. Montague ; il arrive, il approche, il reconnaît Auguste, et son ame généreuse est pénétrée d'un sentiment de douleur. On a fait appeler un chirurgien qui se trouve par hasard dans le château ; le malheureux Auguste est sans connaissance ; le chirurgien examine la blessure, on tremble autour de lui, et bientôt la consternation se répand dans tous les cœurs. Auguste va rouvrir les yeux ; mais ensuite il les refermera pour jamais. Il commence à reprendre connaissance ; M. Montague sort de la chambre, il ne veut point épier ou gêner ses premiers mouvements.

« Où suis-je ? » demande Auguste

d'une voix faible. On lui répond qu'il se trouve chez M. Montague ; il laisse échapper un mouvement très-vif.

« Et madame Montague, dit-il, sait-elle que je suis ici ? »

On lui dit qu'elle l'ignore, qu'on a craint de l'effrayer ; mais que M. Montague le sait, qu'il est sorti un instant, qu'il va revenir. Auguste retombe dans un sombre silence, puis il reprend à voix basse :

« Mourir si près d'elle!.... et mourir sans la voir! » Ses yeux se remplissent de larmes. L'instant d'après il se tourne vers le chirurgien : « Monsieur, lui dit-il, ma blessure est mortelle ? »

Le chirurgien croit devoir le tranquilliser ; Auguste sourit, puis il paraît méditer profondément. M. Montague entre dans la chambre, il demande au chirurgien des nouvelles du blessé. Auguste sort de sa rêverie, et lui fait signe de s'approcher. M. Montague s'assied près de lui. Auguste se recueille quelques instans ; puis adressant la parole à M. Montague :

« Je ne demande pas, dit-il, à voir madame Montague ; mais dites-lui bien que la crainte de lui causer une sensation trop pénible était le seul motif

qui pût réprimer un desir si naturel. Madame Montague a daigné me témoigner de l'amitié, poursuit-il en cherchant à se contenir; et mourir entouré de ses amis est une bien douce consolation..... dites-lui, ajoute-t-il, que cette consolation eût embelli mes derniers momens. »

M. Montague veut lui faire concevoir quelques espérances.

« Ne cherchez point à m'abuser, reprend Auguste en l'interrompant, ce n'est point à moi qu'il doit être difficile d'abandonner la vie. Madame Montague fut la plus tendre amie de ma mère, poursuit-il avec plus d'agitation; dites-lui qu'au milieu des malheurs qui m'ont poursuivi, je n'ai pas oublié ce que ma mère avait dû à ses bontés..... ce que je lui dois moi-même.... dites-lui, ajoute-t-il d'une voix étouffée, que mourir sans la voir fut un sacrifice affreux; et que cependant..... je ne l'ai pas demandé. »

M. Montague se leve, Auguste le retient.

« Où allez-vous? dit-il, ne croyez pas que j'aie cherché à vous arracher un consentement, que je veuille empoisonner sa vie d'un souvenir affreux.

Madame Montague , poursuit-il en se modérant, madame Montague est sensible , un tel spectacle lui ferait une trop vive impresssion. Tout sera bientôt passé, ajoute-t-il avec un soupir ; et qu'importe la jouissance d'une minute, quand la vie va finir !... quand le bonheur est fini depuis long-temps. » Il tombe dans une profonde rêverie.

M. Montague se rassied , et appuyant son front sur sa main , réfléchit d'une manière pénible ; puis serrant la main d'Auguste :

« Malheureux jeune homme, dit-il, que ne m'est-il permis de vous l'accorder cette jouissance d'un instant ; du moins , poursuit-il, soyez certain que vos desirs seront remplis ; reposez-vous-en sur moi, pour adoucir le terrible ministère qui m'est imposé. »

Il se détourne pour cacher son attendrissement ; Auguste le regarde d'un air surpris. « Peut-être m'avez-vous mal jugé, poursuit M. Montague, et c'est pour votre repos que je desire que vous me jugiez mieux. Vous n'avez vu en moi que l'époux d'Emma, voyez plutôt son ami, celui qui, s'il ne peut suffire à son bonheur, contribuera du moins de tout son pouvoir à adou-

cir les peines de son existence. M. Harley, ajoute-t-il en voyant Auguste ému, soyez tranquille sur le sort de votre amie, et recevez ma parole, que jamais elle ne trouvera dans ce qui l'entoure un accroissement à des souffrances inévitables. » Il prononce ces derniers mots d'une voix altérée par la sensibilité. Auguste le regarde un instant, et lève ensuite les yeux vers le ciel ; puis il reprend, en s'adressant à monsieur Montague :

« Il me reste un devoir à remplir ; je ne crois pas qu'on puisse découvrir quel est celui de qui j'ai reçu le coup mortel ; mais si jamais on parvenait à le savoir, je déclare que j'ai été l'agresseur, que je l'ai forcé à se défendre. Je demande qu'on écrive ma déclaration, je la signerai, et j'exige la parole de M. Montague, qu'il ne s'en dessaisira jamais, à moins qu'on ne la lui demande en justice. » M. Montague le promet. On écrit la déclaration, il signe ; puis il dit :

« Je me sens assez de force pour écrire un mot. »

Le chirurgien s'approche, et veut s'y opposer.

« Mon arrêt est porté, dit Auguste,

à quoi bon se tourmenter, pour allonger de quelques instans une vie de souffrances ! »

M. Montague lui fait donner ce qu'il desire. Il demande qu'on s'éloigne. Il se fait apporter son porte-feuille, écrit quelque temps, et cache deux paquets. On se rapproche.

« Celui-ci, dit-il, est pour madame Carrers, une amie bien tendre.... l'amie de madame Montague. L'autre, poursuit-il, est pour John, et je desire qu'on le lui porte sur-le-champ. Je voulais écrire encore, dit-il, mais la force me manque ; au reste, ajoute-t-il, celle dont je voulais m'occuper sera trop heureuse, si rien ne lui rappelle mon souvenir. » Il se tait, et paraît accablé. Il ouvre les yeux, et s'adressant à M. Montague : « Assurez..... mes amis, dit-il, que je meurs sans regrets. » On vient avertir M. Montague que sa femme est levée, qu'elle le cherche, et veut absolument lui parler. Auguste l'entend, il se ranime ; il écoute un instant.

« Sa voix n'est point parvenue jusqu'ici, » dit-il avec l'expression de la plus profonde tristesse ; puis il retombe dans l'accablement. M. Montague sort

de la chambre, il trouve Emma tout près de la porte. Il l'arrête, il cherche à calmer son inquiétude sur le mouvement qu'elle entend depuis une heure dans la maison, et sur la consternation qu'elle voit régner autour d'elle; mais lui-même ne peut dissimuler son émotion. Emma l'interroge, le regarde avec effroi. « C'est, dit-il, un voyageur qui s'est blessé en tombant de cheval. »

« Mais quel est ce voyageur? » Auguste élève la voix; M. Montague l'entend, il prend Emma entre ses bras.

« Au nom du ciel, dit-il, éloignez-vous, Emma; songez que vous ne répondez pas seulement de votre vie. »

« Eh! quel est, dit Emma en pâlisant, quel est ce malheureux dont la vue peut faire sur moi une impression si terrible? »

« Tout peut être dangereux, mon amie, dans l'état où vous êtes. » Il cherche à l'entraîner, Emma résiste, elle écoute.

« On m'appelle? » dit-elle avec l'accent de la terreur.

« Qui vous appelle, Emma? » dit M. Montague. Elle ne l'entend plus, il

ne peut la retenir, elle s'est précipitée dans la chambre.

« Emma ! » s'écrie Auguste, il lui tend les bras. « Je ne mourrai donc pas sans l'avoir vue ! »

Il retombe. Plus pâle que lui, le regard fixe et immobile, Emma s'est arrêtée au milieu de la chambre. Elle voit ses yeux se fermer, pousse un profond gémissement, et perd connaissance. On la soutient, on l'entraîne. Auguste a rendu le dernier soupir. Tous les soins se réunissent sur Emma, elle ne donne d'abord aucun signe de vie. Enfin, au bout de quelques heures, elle ouvre les yeux ; elle voit M. Montague à côté de son lit, il tient sa main, ses regards sont attachés sur elle ; elle porte sa vue sur tout ce qui l'environne, puis la ramène sur M. Montague.

« Vit-il encore ? » lui demande-t-elle. Il baisse les yeux et ne répond rien. Emma retire sa main, et retombe dans son premier état. Mais bientôt des cris convulsifs annoncent les plus vives douleurs ; et vers la fin de la journée, madame Montague met au monde une fille. A compter de ce moment, elle semble reconnaître ceux qui s'approchent d'elle, mais elle garde le plus pro-

fond silence ; de temps en temps elle tressaille, elle semble écouter, et se recueillant en elle-même :

« On m'appelle ? » dit-elle à voix basse. Une fois elle tourne ses regards vers le ciel. « Il m'appelle encore ? » dit-elle les yeux mouillés de larmes. « Je le suivrai, » ajoute-t-elle, et une teinte plus douce se répand sur son visage. Au bout de quelques heures, M. Montague s'approche d'elle, et lui présente sa fille. Elle la regarde un instant, puis détournant les yeux et la repoussant de la main :

« Otez-la-moi ! » dit-elle d'une voix étouffée. Que vient-elle me reprocher ? Nommez-la Emma, poursuit-elle, elle ne connaîtra pas sa mère. » Puis joignant les mains et se tournant vers M. Montague : « Oh ! veillez, veillez sur elle, qu'elle soit moins malheureuse ! » Elle se tait ; M. Montague fait emporter sa fille, et s'assied près du lit d'Emma. Il prend sa main ; Emma détourne la tête.

« Emma, lui dit-il, pourquoi vous livrer à ces idées sinistres ? Tout danger est passé. Le médecin vient de m'en donner la certitude ; j'en ai même reçu

une bien douce assurance : vous pourrez nourrir votre fille. »

« Il l'a dit ? » reprend Emma avec un sourire amer.

« Oui, mon amie, et je vais dire qu'on vous l'apporte. »

« Je ne nourrirai point ma fille, » reprend Emma avec une sorte de calme.

« Et pourquoi, Emma ? demande M. Montague sans témoigner la moindre surprise ; qui vous engage à manquer à la parole que vous m'aviez donnée ? »

Emma ne répond rien, et sa contenance témoigne qu'elle a pris son parti.

» Emma, reprend M. Montague d'une voix ferme, vous allez donc manquer à tous les devoirs que vous vous étiez prescrits ? refuser à votre fille les premiers soins qu'elle attend de vous ? quand commencerez-vous l'office de mère ? Emma oublie que lorsqu'elle eut perdu la sienne, madame Melmoth ne voulut pas la confier à des mains mercenaires, qu'elle la nourrit de son lait. Emma condamne sa fille à cet éloignement auquel madame Melmoth

n'a pas eu le courage d'abandonner la fille de sa sœur. »

Emma le regarde et ne répond rien.

« Emma, poursuit M. Montague avec plus de sensibilité, je croyais conserver encore quelques droits, j'espérais que ce moment allait resserrer nos liens. Vous me désabusez d'une manière bien cruelle ; ma fille n'est pour Emma qu'une étrangère ! »

Une sensation pénible se peint sur le visage d'Emma.

« Emma, n'oubliez pas vos promesses. »

« Vous l'ordonnez ? » dit Emma sans lever les yeux.

« Non, Emma, je n'ordonne rien, je vous demande, je vous supplie, de ne pas détruire une jouissance, peut-être une illusion, et la seule qui puisse embellir mon existence. »

Emma baisse la tête en signe de consentement. Lorsqu'il en est temps, on lui apporte sa fille ; elle paraît péniblement affectée lorsqu'elle se voit en état de la nourrir de son lait, mais elle ne dit rien. Ce premier office de mère lui cause les plus vives douleurs ; on le devine, mais elle ne prononce pas un mot, ne laisse pas échapper un soupir, elle

semble même commander à ses mouvemens. On la laisse seule. Molly s'approche d'elle, et lui remet une lettre.

« John, dit-elle, me l'a donnée, en me priant de la rendre secrètement à madame. »

Emma pâlit.

« John ! dit-elle, John n'aura plus de lettres à m'apporter ! » Elle rompt le cachet ; c'était une de celles qu'Auguste avait écrites avant de mourir. Le paquet renfermait aussi toutes les lettres qu'Auguste avait reçues d'elle.

Auguste à madame Montague.

« Je meurs, Emma, je meurs près de
 « toi, et ne te verrai point. Emma, je
 « ne te verrai plus ; ta voix ne pénétrera
 « plus jusqu'à mon cœur. Emma, quel
 « abyme va nous séparer ! je n'ai point
 « transgressé tes ordres. Mon honneur
 « outragé demandait une réparation
 « éclatante. Ce n'est point Emma que
 « j'ai voulu venger. Je l'ai attaqué,
 « il n'a pu me fuir. Emma, ne révèle
 « pas son nom ; je le dis à toi seule : c'est
 « le secret et la volonté d'un mourant.
 « La main qui empoisonna mon existence vient de bâter la fin de mes

« maux. Ne me pleure point, mon Em-
 « ma, Auguste était trop malheureux;
 « il l'est encore, puisqu'il mourra sans
 « te voir; mais bientôt il ne le sera plus.
 « Reçois ma dernière parole, mon der-
 « nier soupir. Emma, je t'adore, je n'ai
 « pas cessé de t'adorer. Ne me pleure
 « pas, ma douce amie, j'aurais vécu loin
 « de toi. Que ne puis-je te voir encore,
 « mourir dans tes bras! ô mon Emma,
 « te presser encore contre mon cœur!
 « Le conçois-tu, Emma, quel bien ce
 « serait pour moi, de te presser en-
 « core une fois contre mon cœur! mais
 « il faut mourir sans te voir. Ne me
 « pleure donc pas, ma douce amie, puis-
 « que chaque moment de mon existence
 « eût été semblable à celui-ci, et que je
 « n'en aurais pas prévu le terme. Il s'ap-
 « proche, mon Emma, bientôt je ne
 « souffrirai plus. Emma, cesserais-je de
 « t'adorer! S'il est un avenir, nous nous
 « réunirons un jour. Adieu, mon Em-
 « ma, adieu, l'idole de ma vie. Que ne
 « puis-je te presser encore une fois con-
 « tre mon cœur! »

Emma vient de lire cette lettre, elle l'a laissé tomber. Effrayée de l'état où elle la voit, Molly veut appeler du se-

cours. D'un signe, Emma le lui défend. Elle reprend la lettre, elle la relit.

« Non, dit-elle avec amertume, Emma ne pleurera point. » Elle tend les bras vers le ciel.

« Auguste ! Auguste ! » dit-elle avec l'accent du désespoir. Elle laisse aller ses bras, baisse la tête, « et l'on voudrait que je supportasse la vie ! » ajoute-t-elle d'une voix sombre. On rentre, elle cache sa lettre; elle retombe dans le silence et l'immobilité dont elle a paru se faire une loi. Elle se soumet à tout ce qu'on lui prescrit sans aucun signe de répugnance, sans demander une seule raison. M. Montague s'approche, elle ne témoigne pas que sa présence lui fasse éprouver aucun sentiment de plaisir ou de peine. On lui apporte sa fille, elle la prend, la remet à ses femmes, toujours de la même manière, sans un sourire, sans la moindre caresse. Au bout de quelques jours, on lui propose de se lever, elle y consent, reprend sa vie habituelle, paraît à l'heure du repas, demeure dans le salon le temps accoutumé, mais elle y demeure pour y être, sans prononcer jamais un mot que dans les occasions indispensables, sans paraître

jamais curieuse, émue ni étonnée de rien. M. Montague est au désespoir; quelquefois il la considère pendant une demi-heure, sans qu'elle lève ou détourne les yeux; il donnerait la moitié de sa vie pour découvrir sur son visage le moindre signe de mécontentement ou d'impatience. Mais sa douceur est inaltérable, elle paraît s'être commandé la soumission la plus passive. Les jours deviennent chauds, son mari lui propose une promenade dans le parc; elle se laisse conduire, écoute les observations de M. Montague, y répond toujours; du reste rien n'attire son attention, elle passe auprès d'une jeune plantation. M. Montague s'arrête.

« Ces arbres, dit-il, ont été plantés quelques jours avant la naissance de ma fille, ils grandiront avec elle; ce sera le jardin de ma petite Emma. Dans un an, ajoute-t-il, vous pourrez déjà y trouver un peu d'ombre. »

Emma le regarde.

« Dans un an ! dit-elle, alors Emma sera sevrée, » ajoute-t-elle d'un air de réflexion; puis elle retombe dans le silence, mais sans paraître plus triste qu'auparavant. Ils arrivent auprès

d'une chapelle abandonnée depuis quelques années qu'on n'avait pas habitée le château. Cette chapelle est adossée contre un mur donnant sur la grande route, et se prolongeant à quelque distance de ce côté du parc; des plantes sauvages en cachent la porte et retrécissent les fenêtres; tout ce qui l'environne est inculte et négligé. Des arbres qu'on n'a point taillés, des herbes qu'on a laissé croître, forment à l'entour un enclos presque impénétrable. Il n'est qu'une seule issue par laquelle il soit possible de s'y introduire. Plusieurs fois, depuis son arrivée à Ayton, madame Montague a passé devant cet enclos, elle y est même entrée, et jamais l'aspect de ces lieux n'a rien dit à son ame, n'a laissé dans sa mémoire la trace d'une minute. Maintenant elle s'arrête, et les considère avec attention. Etonné de lui voir un mouvement qu'il n'ait pas guidé, M. Montague cède au desir qu'il croit deviner. Ils pénètrent dans l'enclos, tout y annonce l'oubli, une longue négligence; tout y fait croire à la solitude, tout y inspire la tristesse. Ils avancent quelques pas, puis Emma s'arrête et porte sa vue de tous côtés. Ses yeux paraissent plus

animés qu'à l'ordinaire , un rayon d'espérance se glisse dans le cœur de M. Montague. Au bout de quelque temps , il lui représente qu'il serait temps de rentrer. Il croit lui entendre étouffer un soupir. En sortant, elle jette un dernier regard sur l'enclos, et retombe ensuite dans son apathie ordinaire. En rentrant, elle fait appeler Molly, et s'enferme avec elle. Emma s'assied contre une table, elle baisse les yeux.

« Molly ! dit-elle : Molly , écoute , Emma ne dit plus rien. Elle paraît avoir une question à lui faire , et ne savoir comment l'exprimer. Elle rougit et pâlit tour à tour. « En quel endroit ?.... » poursuit-elle ; puis elle s'arrête encore, elle se lève et se promène avec agitation. Elle s'approche de Molly, lui serre la main, et dit à voix basse et avec effort : « En quel endroit est-il tombé ? »

« Qui, madame ? » demande Molly.

« Qui ! » reprend Emma. Elle recule de surprise.

« O mon Dieu, qui ! » s'écrie-t-elle, et son agitation redouble. Molly est restée immobile , elle croit avoir offensé sa maîtresse ; des larmes roulent dans

ses yeux. Emma se rapproche, et lui serrant la main :

« Bonne Molly, dit-elle, je ne suis point fâchée. » Mais, ajoute-t-elle d'une voix alérée : « Dites-moi, Molly..... le maître de John?.... »

Molly comprend à la fin.

« Ils l'ont trouvé, dit-elle en baissant les yeux, sur le chemin qui passe derrière le parc. »

« Et en quel endroit du chemin? » poursuit Emma tremblante.

« Derrière la vieille chapelle, tout contre le mur. »

Emma ne dit plus rien; une expression impossible à décrire se répand sur toute sa contenance; tous ses membres paraissent dans la plus violente contraction.

« Molly, dit-elle, je vous défends.... je vous défends..... quoi qu'il puisse arriver, de dire à personne au monde que vous me l'avez appris. »

Molly promet d'obéir. Toute la journée Emma se montre encore plus préoccupée qu'à l'ordinaire. Le lendemain M. Montague lui propose une seconde promenade; elle accepte avec une sorte d'empressement : mais pendant tout le temps qu'elle passe dehors, ses regards

inquiets se tournent vers le côté de la chapelle, où son mari a pris soin de ne la pas conduire. Le jour d'après elle sort toute seule de très-bonne heure ; c'était la première fois qu'elle témoignât une volonté. On avertit M. Montague ; enchanté de lui voir donner un signe d'existence , il n'est cependant pas sans inquiétude sur ce qu'elle peut être devenue. Il la cherche dans le parc, et tourne ses pas vers la chapelle. Il la trouve assise à la porte, qu'elle avait en partie débarrassée des plantes qui l'obstruaient. Elle paraissait dans une profonde méditation. M. Montague s'approche ; elle le voit, et se lève en rougissant.

« Emma, dit-il du ton de la complaisance, ce lieu-ci me paraît vous plaire. »

Elle baisse les yeux, et ne répond rien. M. Montague reprend :

« Sentez-vous un goût de préférence pour cet endroit ? » demande-t-il, en pressant doucement la main d'Emma.

« La nouvelle plantation, dit-elle, sera un jour le jardin d'Emma. Dans ce temps-là, ajoute-t-elle, en levant les yeux, ces vieux arbres formeront le jardin de sa mère. »

M. Montague la regarde ; elle a de nouveau baissé les yeux : quelqu'un entre dans l'enclos ; elle sort avec un mouvement d'impatience. Le lendemain , M. Montague lui remet la clé d'une porte qu'il a fait faire à l'enclos, et qui ne s'ouvrira que pour elle. Emma laisse entrevoir un mouvement de joie.

« Vous le desiriez , dit M. Montague avec douceur , et vous ne me l'avez pas demandé ? Emma, que suis-je donc pour vous maintenant ? »

Emma rougit ; M. Montague se garde d'appuyer sur un reproche qui paraît l'embarrasser.

On s'étonnera peut-être de la facilité avec laquelle M. Montague se prêtait aux idées mélancoliques de sa femme. Mais, soit que M. Montague n'eût pas cherché à savoir précisément dans quel endroit on avait trouvé le malheureux Auguste, soit qu'il ne soupçonnât pas que madame Montague en fût instruite, il avait cru pouvoir céder sans danger à ce qu'il regardait comme une fantaisie de malade, que la contradiction eût irritée, et qui, selon sa manière de voir, devait s'éteindre aussitôt qu'elle serait satisfaite. D'après les

différens mouvemens qu'elle avait laissé entrevoir depuis trois jours, il commençait à se flatter que bientôt elle reviendrait à son état naturel. Il se trompait; une fois en possession de ce qu'elle avait paru désirer, madame Montague avait repris toute son insensibilité; rien ne pouvait altérer le calme de son maintien, et ses yeux constamment baissés paraissaient craindre de laisser échapper un seul rayon de lumière.



CHAPITRE VI.



QUATRE mois s'étaient écoulés, le bonheur et l'espérance avaient fui la demeure du vertueux Montague. Il savait commander à ses passions, se montrer supérieur aux événemens, supporter même l'ingratitude de celui qu'il aurait obligé; mais le malheur et l'injustice de celle qu'il avait regardée comme le charme de sa vie, le soutien de ses derniers jours, M. Montague

n'avait pas encore appris comment on surmonte de semblables revers. Il se croyait l'objet de la haine d'Emma ; il l'avait vue reprendre les soins de son ménage : toutes ses actions annonçaient la raison la plus saine ; mais sa personne entière offrait l'image fidèle de ces automates , montés pour exécuter un mouvement régulier. L'ame d'Emma semblait avoir abandonné son corps. Plusieurs fois M. Montague avait essayé de l'interroger avec ménagement, de l'émouvoir par les plus douces prières. Jamais la noble et touchante sensibilité de M. Montague n'avait pu lui arracher une larme, obtenir d'elle une seule parole. Elle baissait les yeux et ne répondait rien ; et lorsqu'ensuite il cherchait à lui procurer quelque distraction, elle obéissait : c'était maintenant tout ce qu'elle savait faire. Un mot de M. Montague devenait une loi qu'elle suivait avec la plus ponctuelle exactitude. Désespéré de cette insensibilité qu'il ne pouvait attribuer qu'à la plus profonde aversion, de cette soumission qu'il regardait comme l'effet d'un principe adopté à la rigueur, pour expier en quelque sorte un sentiment qu'elle se repro-

chait, M. Montague n'avait d'autre soin que d'éviter cette femme autrefois si chérie : il la fuyait, mais non pas pour échapper au supplice qu'elle lui faisait éprouver, M. Montague se fût condamné à souffrir toujours, s'il eût espéré de souffrir seul, et qu'il eût pu se flatter de rendre une étincelle de vie à cette statue ; mais il craignait d'ajouter par sa présence à des tourmens affreux sans doute, puisqu'ils avaient eu le pouvoir de changer ce caractère ouvert et sensible, puisqu'ils avaient dénaturé l'ame d'Emma. Tout ce qui dut faire son bonheur, ajoutait maintenant à ses peines. La vue de sa fille ne servait qu'à les aigrir : sa fille ne devait plus être l'objet des soins d'une mère tendre. Emma avait été inaccessible aux premiers plaisirs de l'amour maternel. Privée de tout sur la terre, elle ne s'était pas attachée à ce faible appui. Quel allait être le sort de sa fille ? Quelquefois occupé à la contempler, il oubliait tous ses maux, des larmes d'attendrissement mouillaient ses paupières ; mais arrivait l'heure prescrite, on la présentait à madame Montague, elle la prenait avec indifférence, sans laisser tomber

sur elle un seul regard. Révolté, déchiré, M. Montague fuyait aussi loin qu'il était possible, un spectacle qu'il ne se sentait pas la force de supporter.

Emma demeurait seule une partie de la journée. Elle avait d'abord passé toutes les soirées dans l'enclos que son mari lui avait donné. Mais M. Montague lui ayant observé que, dans son état, une pareille habitude pourrait devenir dangereuse, toujours soumise, Emma s'était restreinte à y passer deux heures toutes les après-midi; elle rentrait avant que le frais du soir vînt l'avertir de quitter son asile. Alors elle s'enfermait chez elle. Elle écrivait, et prenait le plus grand soin de ne jamais ouvrir sa porte avant que ses papiers ne fussent tous renfermés. Quelques fragmens de ces écrits feront connaître ses résolutions et l'état de son ame.

« J'ai essayé de vivre, et j'ai senti
 « que cela m'était impossible. Les jours
 « s'accumulent et pèsent sur moi. Cha-
 « que moment ajoute au fardeau qui
 « m'accable. Ce jour va finir, mais
 « quelques heures en ramèneront un
 « autre. Comment le supporterai-je ?
 « comment supporterai-je tous ceux

« qui s'écouleront jusqu'au terme que
 « je me suis prescrit ? On m'a enlevé
 « ce qui faisait le charme de ma vie ;
 « loin d'Auguste , je jouissais de son
 « existence , et je me sentais encore
 « attachée à la terre. Il en est effacé :
 « Le plus lâche des hommes a terminé
 « la carrière du noble Auguste : on ne
 « l'a pas poursuivi , son nom même
 « est encore inconnu ; M. Montague
 « l'ignore , moi seule je le sais ; il ne
 « l'a dit qu'à moi : je n'ai pas osé trahir
 « la volonté d'Auguste ; et les autres
 « l'ont oublié..... Pas une demi-heure
 « depuis que je suis là ! Comme le
 « temps se traîne avec lenteur ! Com-
 « bien de jours, d'heures, de minutes !
 « Pourquoi donc a-t-on exigé que je
 « donnasse à ma fille un lait empoi-
 « sonné par la douleur ?
 «
 « L'univers est vide pour moi. Je porte
 « mes regards autour de moi , et ne
 « trouve rien qui les repose. Est-il bien
 « vrai qu'Auguste ne soit plus ? Je l'ai
 « vu mourir. Il n'existe plus sur la terre,
 « ce cœur qui répondait au mien. Ses
 « traits se sont effacés. O mort ! bientôt
 « Emma ne sera plus rien , ses traits
 « s'effaceront comme ceux d'Auguste.

«
 « Je viens de la chapelle ; une seule
 « pierre me séparait de l'endroit où il
 « a répandu son sang : là , j'ai tout
 « oublié, jusqu'à l'idée de son assassin.
 « Un mouvement plus doux a suspendu
 « les mouvemens du désespoir et de la
 « haine. Auguste semble habiter ma re-
 « traite. Auguste, veilles-tu près de ton
 « amie ? Une telle idée serait capable de
 « me faire supporter l'existence. Quel-
 « quefois je crois le sentir à mes côtés.
 « Une joie vive pénètre mon ame, je
 « tourne les yeux , et ne vois rien.
 « Quand Emma ne sera plus, rien ne
 « la séparera de son ami.
 «
 « M. Montague avait autrefois l'ame
 « la plus sensible et l'éloquence la plus
 « persuasive ; ses accens pénétraient à
 « mon cœur, ils imposaient silence à
 « ma volonté. Il vient de me parler,
 « et je n'ai rien senti : à peine l'ai-je
 « entendu, il m'aurait été impossible
 « de lui répondre. Il est malheureux ;
 « il ne me l'a pas dit, mais je le sais.
 « Emma ne peut plus que faire le mal-
 « heur de ce qui l'environne. Il faut
 « qu'elle abandonne la terre ; elle serait
 « ingrate. Elle va se sauver un crime. .

«
 « Ils ont vu couler son sang; ils ont vu
 « ses traits se flétrir, ils ont vu ses yeux
 « se fermer pour jamais, et leur cœur
 « ne s'est pas gonflé de rage contre le
 « meurtrier, ils n'ont pas brûlé du de-
 « sir de le venger. M. Montague ignore
 « son nom; moi-même, Auguste, je
 « sens ce désir s'éteindre chaque jour.
 « Les ressorts de mon ame se sont usés
 « à souffrir. Elle approche du néant. . .
 «
 «
 « On m'avait dit que l'amour maternel
 « était la source des plus douces jouis-
 « sances. Je ne crois plus aux jouissan-
 « ces. Ma fille n'a pas le moindre pou-
 « voir sur mon être, je la vois sourire
 « sans plaisir, et même sans peine. Le
 « cœur d'Emma est mort avec Auguste.
 « Vous qu'elle chérissait autrefois,
 « laissez-la mourir aussi, elle ne pour-
 « rait plus vous aimer!
 « Quel funeste
 « devoir me suis-je imposé! Un ennui
 « profond me dévore: le temps s'écoule
 « à peine. Je n'ai point encore rempli
 « la moitié de ma tâche, et mon cou-
 « rage est épuisé sans retour: je ne la
 « remplirai point. Ne peut-on recourir

« à la mort qu'après avoir savouré
 « toutes les horreurs de la vie ? Est-ce
 « à moi de croire qu'il me reste des
 « devoirs ? A qui puis-je être utile ? A
 « qui mon obéissance ou ma complai-
 « sance procureront-elles un instant
 « de satisfaction ? Emma n'est plus rien
 « pour les autres ; et pour elle , Emma
 « devient un fardeau insupportable.
 « Hier je n'envisageais qu'avec déses-
 « poir la carrière qui me restait à par-
 « courir. Aujourd'hui je n'en puis sup-
 « porter la vue ; je n'écoute plus de vains
 « scrupules , je n'ai rien promis. De-
 « main , mon Auguste , l'ame d'Emma
 « aura volé vers la tienne , et son corps
 « reposera tout près de l'endroit où tu
 « as reçu le coup mortel ! Demain , ô
 « mon Dieu ! tu auras daigné recevoir
 « la faible créature à qui tu n'as pas
 « permis de supporter la vie ! Tu le sais :
 « elle n'a point rejeté ses devoirs ; mais
 « hors d'état de les remplir , elle va se
 « soustraire au remords. »

Après avoir écrit ces derniers mots , elle se lève déterminée ; elle regarde le ciel , il est pur et semé d'étoiles , elle le contemple sans regret. Elle descend dans l'intention de rendre un dernier

devoir à ces lieux consacrés au souvenir de son amant , à cet asile qu'elle doit bientôt habiter. Elle traverse une salle où se trouvent réunis plusieurs domestiques.

« Madame, dit Molly d'un air effrayé, ne va sûrement pas dans le jardin à l'heure qu'il est? »

Emma ne répond rien , et continue sa route. Elle s'enfonce dans les détours du parc. Au bout d'un instant, elle entend Molly qui court après elle. Molly l'a bientôt rejointe.

« Madame , dit-elle en tremblant, au nom du ciel , n'allez pas à la chapelle. »

« Pourquoi? » demande Emma en s'arrêtant.

« Madame ; il s'y passe toutes les nuits les choses les plus étranges. » En ce moment on entend sonner neuf heures. » O bon Jésus ! s'écrie Molly , c'est l'heure précisément. »

» Molly, que voulez-vous dire? »

« Tous les soirs à neuf heures , reprend Molly à voix basse , on voit une figure entrer dans l'enclos par-dessus les arbres. On croit , ajoute Molly en regardant autour d'elle , on croit que c'est l'ame de M. Harley qui est en

colère de ce qu'on n'a pas poursuivi celui qui l'a tué. »

Emma frissonne.

« Laissez-moi, Molly ! » s'écrie-t-elle avec une sorte de terreur. Elle veut s'éloigner. Molly tombe à genoux, et la retient par sa robe.

« Oh ! ma bonne maîtresse ! dit-elle en pleurant, n'y allez pas. »

« Molly, je ne crains rien. »

« Mais quelques gens du pays prétendent que c'est un voleur. »

« Molly, dit Emma en soupirant, je ne les crains pas non plus. Au reste, rassurez-vous, bonne Molly, je n'irai point. » Elle prend un chemin détourné pour tromper l'inquiétude de Molly, qui, parfaitement rassurée, va raconter à ses camarades de quel danger elle a sauvé sa maîtresse.

« Vous avez bien fait, Molly, reprend d'un air important une vieille femme-de-charge ; monsieur nous saurait très-mauvais gré d'avoir laissé aller madame dans la chapelle à l'heure qu'il est. On ne sait pas quelle sorte de danger elle y peut courir. »

« Quoi ! dit Molly, monsieur sait qu'il y revient. »

La vieille femme-de-charge branle

mystérieusement la tête. On reste autour d'elle dans l'attente de ce qu'elle va prononcer. Enfin elle reprend :

« J'étais dans une chambre à côté, quand Albert lui a rendu compte ce matin de ce qu'on avait découvert. Il a paru frappé de surprise. Il a demandé si ce personnage, qu'Albert croit être un voleur, si ce voleur donc avait paru autour de l'enclos en d'autres momens qu'à neuf heures du soir. Albert a répondu qu'on croyait qu'il y revenait plusieurs fois dans la journée, et que plusieurs fois il en était sorti pendant que madame y était. Dans ce moment-là, je regardais par le coin de la porte; monsieur est devenu pâle, mais il s'est bientôt remis, et il a défendu à Albert de répandre cela avant qu'il eût fait lui-même des recherches; d'autant que si l'on en parlait, cela pourrait donner l'éveil, et empêcher de rien découvrir. Albert est sorti; monsieur s'est longtemps promené dans sa chambre d'un air fort agité. Une fois il a dit, en s'arrêtant, les bras croisés : *Quelle affreuse explication !* Puis il a ajouté : *Non, cela ne peut être.* Ensuite il s'est assis auprès de son bureau, la tête appuyée sur sa main, et il est resté fort long-

temps comme cela. Je suis sortie par une autre porte, et il ne s'est pas douté que j'eusse rien entendu. Tantôt, pour voir s'il me parlerait de quelque chose, je lui ai dit que, depuis quelque temps, je trouvais madame moins triste; il m'a répondu que sa santé devenait meilleure. J'ai ajouté que, sur-tout, lorsqu'elle revenait de sa promenade du soir, elle avait l'air plus content: mon observation a paru lui faire de la peine, mais tout de suite il s'est remis, et m'a dit tranquillement: *Je crois en effet que la promenade lui est très-nécessaire.* Mais cette après-midi, quand elle est revenue de la chapelle, j'ai vu qu'il l'attendait au passage; il ne m'a pas remarquée; madame avait l'air occupé: elle a passé sans voir ni monsieur, ni moi; elle s'est arrêtée au bas de l'escalier, elle a souri d'une manière presque effrayante: monsieur a fait un mouvement, et s'est éloigné très-vîte.

« O mon Dieu! dit Molly en joignant les mains, qu'est-ce que c'est que tout cela? »

« Quant à moi, dit la femme-de-charge, je ne peux dire précisément quel est mon avis là-dessus; mais ce

qu'il y a de certain, c'est qu'il se passe des choses très-extraordinaires. » En achevant ces mots, la femme-de-charge promène ses regards sur l'assemblée avec un air mystérieux qui les glace tous d'effroi.

« Et le fermier Tom, reprend un petit garçon de cuisine, toutes ses bêtes meurent depuis que ce maudit esprit se promène dans le canton. Il dit que c'est sûrement un sorcier, ou peut-être même le loup-garou. Tom est enragé. Il prétend, et même il l'a dit ce soir à Monsieur, quoique je sois bien sûr que cela n'est pas vrai, que ce loup-garou s'entend avec Madame, et que c'est pour lui parler qu'elle s'enferme dans la chapelle. »

« O bon Dieu ! quel mensonge ! » s'écrie Molly.

La femme-de-charge secoue la tête avec gravité.

« Jack, dit-elle, il ne faut pas dire de ces choses là. Je conviens que tout cela est fort extraordinaire, mais ce n'est pas à nous à détruire la réputation de nos maîtres. »

« Aussi n'est-ce pas moi, c'est Tom ; et je vous ai dit que je n'en croyais rien. »

« A la bonne heure, » reprend la femme-de-charge de la même manière.

« Mais toujours est-il sûr, M. Jack, ajoute Molly d'un air très-piqué, qu'il ne faut pas dire de ces choses-là. »

« Toujours est-il sûr, reprend M. Jack, que Tom est furieux contre ce maudit sorcier. Il dit qu'il veut l'attraper absolument; et ce soir même, je crois, il doit se mettre en sentinelle. »

« C'est une imprudence, » dit la femme-de-charge en secouant la tête.

« Bah ! dit Jack, ils seront trois ou quatre, le sorcier passera mal son temps. »

« Ce qu'il y a de certain, dit un domestique, c'est que je ne me mettrai pas de la partie. »

« Quant à moi, dit un autre, la première chose que je ferais si je voyais le sorcier face à face, ce serait de m'enfuir de toutes mes forces. »

« Bon Sauveur ! s'écrie Molly, j'entends du bruit dans le parc. »

« C'est le vent, » dit la femme-de-charge en pâlisant.

« Non, non, dit Molly. Oh ! bon Dieu ! voyez-vous, la lampe va s'éteindre. »

On tremble, on se tait. En effet, une

rumeur s'élève dans le parc; elle augmente, elle paraît venir du côté de la chapelle.

« Tom est sûrement aux prises avec le sorcier, » dit Jack en se frottant les mains.

« Voulez-vous vous taire ? » s'écrie la femme-de-charge.

« Seigneur ! dit Molly, Madame est-elle rentrée ? »

Personne n'ose sortir de sa place pour aller s'en informer; tous demeurent immobiles, et dans l'attente des plus sinistres prodiges.

Cependant, après avoir écarté la craintive Molly, madame Montague a continué sa route vers la chapelle. Elle marche lentement, les paroles de Molly l'ont pénétrée d'une sorte de terreur; et cependant Emma ne sait pas quel objet plus odieux pour elle que la vue d'un spectre, peut se présenter à ses regards lorsqu'elle entrera dans la chapelle. Elle ne sait pas que dans cet asile de la douleur, est en ce moment caché le meurtrier d'Auguste : c'est là que M. Harriot se dérobe à la poursuite des nombreux amis du malheureux Harley. Pendant les quinze jours qui ont suivi la mort d'Auguste, M. Harriot

a trouvé un asile chez le jardinier de M. Montague, autrefois ami de Jenkins. Au bout de ce temps, Williams est venu le chercher dans sa retraite, en l'assurant qu'il pouvait se montrer, et que personne ne soupçonnait qu'il fût l'auteur de la mort d'Auguste. Monsieur Harriot est retourné à Shamstone. John est revenu dans le pays depuis plus de huit jours, après avoir inutilement cherché Pascaline, qui a trouvé moyen de s'enfuir de l'auberge où Auguste l'avait laissée, et de passer en Italie, où, maîtresse de son bien, et libre de suivre tous ses penchans, Pascaline ne nous intéressera pas assez désormais pour que nous nous arrêtions davantage sur sa honteuse existence. John a répandu la désolation dans tous les environs de Montague-Hall. En arrivant à Shamstone, il a rencontré l'ancien gouverneur d'Auguste, homme respectable, qu'Auguste chérissait tendrement, et qui avait conservé pour lui une affection vraiment paternelle. Il ne l'avait pas vu depuis trois ans; il arrivait dans l'espoir de passer avec lui une partie de l'été. Ce malheureux vieillard a été frappé comme d'un coup de foudre. Dans les

premiers mouvemens de sa douleur, il a juré de découvrir et de poursuivre le meurtrier de celui qu'il avait coutume d'appeler son fils. John lui a désigné M. Harriot, a même offert d'affirmer en justice tout ce qu'il pouvait savoir contre lui ; mais M. Lening a senti que l'attaquer sur d'aussi faibles indices, ce serait lui donner les moyens de s'échapper. Il a recommandé à John le plus profond secret. Il a travaillé avec ardeur à se procurer des preuves. M. Lening conserve encore toute la vigueur et toute l'activité de la jeunesse ; ses passions sont encore ardentes, et son caractère est devenu inflexible. Animé par le desir de la vengeance, il n'a pas goûté un instant de repos : il a réussi du moins à élever de violentes présomptions contre M. Harriot, il a soulevé tous les amis d'Auguste ; et dans le moment où parfaitement tranquille, M. Harriot voyageait pour son plaisir en différentes provinces de l'Angleterre, il a su qu'on avait obtenu un ordre pour l'arrêter, et qu'on le cherchait par-tout pour mettre cet ordre à exécution. C'est tout près d'Ayton qu'il a reçu cette nouvelle ; il a songé à l'asile qui l'avait déjà mis à couvert.

Le secourable jardinier l'a conduit à l'enclos d'Emma, comme à la retraite la plus sûre. M. Harriot passe les nuits et une partie des jours dans la chapelle. A l'heure à peu près où Emma doit arriver, il sort par-dessus les arbres qui forment autour de l'enclos une barrière impénétrable, il erre pendant quelques heures dans les bois qui l'environnent : c'est là que le jardinier a soin de lui apporter les choses qui lui sont nécessaires ; vers les neuf heures, il rentre dans l'enclos. Soit malheur, soit imprudence de sa part, il a été aperçu deux ou trois fois dans ce périlleux trajet. Depuis quelque temps, les promenades de madame Montague ont excité la curiosité des domestiques et celle de tous les environs. L'imagination s'est montée, on croit l'avoir vu depuis long-temps, à toutes les heures, à toutes les minutes ; et ces erreurs ont prévalu dans les divers rapports qui, depuis le commencement de la journée, se sont multipliés pour inquiéter M. Montague. En ce moment il est neuf heures du soir, et M. Harriot vient de rentrer dans l'enclos. Williams, qui, sous un déguisement, se tient constamment dans les

environs, lui a fait dire que, dès le lendemain, il faudrait chercher une autre retraite, parce que celle qu'il a choisie commence à devenir moins sûre. Il se tient même aux aguets à quelque distance du grand chemin, afin de secourir son maître, dans le cas où l'on formerait des desseins contre lui.

M. Harriot est dans la chapelle; il entend ouvrir la porte de l'enclos, tout son sang se glace, il n'a que le temps de se tapir dans un coin de l'autel. On entre, il reconnaît Emma; la blancheur de son vêtement la fait aisément distinguer à travers l'obscurité, et l'élégance de sa taille ne permet pas de la confondre avec une autre. Elle avance lentement, les bras croisés; elle s'arrête un instant devant l'autel. M. Harriot frémit; mais bientôt il la voit tourner du côté opposé à celui qu'il occupe. Elle se prosterne en poussant un profond gémissement sur la place qu'elle a désignée pour lui servir de tombeau; bientôt elle étend ses bras vers le ciel.

« Vengeance ! dit-elle. O mon Auguste ! qui parle de vengeance ? que ton meurtrier respire tranquille, une

victime plus pure va s'offrir à toi. Je vais te joindre, ô mon Harley ! ame bienheureuse, tu vas recevoir la mienne ! » Elle demeure les bras étendus vers le ciel. Ces paroles, le son de sa voix, la solennité du lieu, tout a porté la terreur dans l'ame du coupable, le remords a pénétré jusqu'à son cœur. Il laisse échapper un soupir, Emma l'entend, elle tressaille; elle se lève et surmonte un premier mouvement d'effroi. « Que puis-je craindre ? » se dit-elle ; en même temps elle s'avance du côté de M. Harriot, il s'élance, elle le retient ; il s'échappe malgré ses efforts, et se précipite hors de la chapelle. Il veut sortir de l'enclos, mais un nouveau sujet d'effroi se présente à ses regards : du haut de l'arbre sur lequel il est monté, il voit une troupe de paysans se glisser en silence le long du mur, jusqu'à la grande porte qui le termine.

« Il est là, se disent-ils tout bas en montrant l'enclos ; Tom vient de le voir entrer par-dessus les arbres. »

Il redescend demi-mort de frayeur, il veut rentrer dans la chapelle; Emma est encore à la porte, il tombe à ses pieds : « Ah ! dit-il, sauvez-moi, sau-

vez-moi la vie ! » Emma recule , glacée d'horreur. « Grand Dieu ! s'écrie-t-elle , le meurtrier d'Auguste ! »

Il ne répond rien.

« Enfin , poursuit Emma , après un moment de silence , on s'est donc souvenu de la mort d'Auguste Harley ! »

Il se relève , et lui serrant les deux mains : « Par pitié , dit-il , ne me livrez pas à ceux qui me poursuivent. »

Elle le prend par le bras , et le conduisant auprès de l'autel :

« Sais-tu , lui dit-elle d'une voix concentrée , sais-tu qui tu oses solliciter ? l'amie , l'amante d'Auguste , celle à qui tes artifices ont ravi d'abord le bonheur , celle à qui tu viens d'arracher un reste d'existence. Sors , s'écrie-t-elle , c'est tout ce qu'Emma peut te permettre. »

« Sortir ! reprend M. Harriot dans un accès de désespoir ; je les entends dans le parc : au nom du ciel , ne souffrez pas qu'ils m'arrachent d'ici. »

« Et c'est ici que tu viens chercher un asile , sur la tombe où tu m'as conduite , dans un lieu consacré par le sang d'Auguste ! Non , mon Auguste , dit-elle en tombant à genoux , ce n'est point ici qu'Emma accordera un asile

à ton meurtrier. Sors, s'écrie-t-elle en se relevant, sors, je te le répète pour la dernière fois. »

Il se précipite hors de la chapelle, puis il rentre d'un air égaré.

« Je suis perdu, dit-il, ils environnent l'enclos, ils vont entrer. Madame, poursuit-il en retombant à ses pieds, vous avez tout pouvoir, ne souffrez pas qu'on m'arrache d'ici. »

« Et, dit lentement Emma, c'est moi que tu implores, moi que tu as privée de ce que j'aimais le mieux au monde ! »

« Je ne suis pas coupable ; trompé par de fausses apparences, il a refusé de m'écouter, il m'a forcé à me défendre. »

« Qu'oses-tu dire ? reprend Emma en élevant la voix ; et ces crimes qui ont préparé sa mort et la mienne ? »

« Je les entends, s'écrie M. Harriot. Noble Emma, songez à ce généreux pardon que vous exprimiez tout à l'heure ; vous disiez : *Que son meurtrier vive en paix !* Dieu ! Dieu ! les voilà ! » Il se relève et parcourt la chapelle d'un pas désespéré. En ce moment un grand bruit de voix vient frapper les oreilles d'Emma, M. Har-

riot jette un cri de douleur. Il retombe à ses pieds.

« Emma ! par pitié ! »

Emma réfléchit un instant, enfin elle lève au ciel ses mains jointes :

« Auguste ! s'écrie-t-elle , c'est toi qui lui pardones. Ne craignez rien, » dit-elle à M. Harriot. En achevant ces mots elle sort de la chapelle. On travaille à forcer la porte de l'enclos , elle l'ouvre et se trouve au milieu de cinquante ou soixante paysans armés de fourches et de bâtons. Elle leur demande ce qu'ils veulent, ils demeurent quelque temps sans répondre. Enfin Tom s'avance et expose tous ses griefs. Cet homme, dit-il, a jeté un sort sur tous les environs, les blés se gâtent, les animaux périssent; bientôt la contagion va se répandre sur leurs enfans. Emma ne comprend rien à ce discours. La seule chose que Tom ait énoncée clairement, c'est la volonté bien positive d'entrer dans l'enclos et d'y chercher celui qui s'y trouve enfermé, afin de le traduire devant le juge de paix. Emma déclare aussi formellement, de son côté, qu'on n'entrera point dans l'enclos.

« S'il se passe ici, dit-elle, quelque

chose qui vous fasse tort, M. Montague vous rendra justice; mais je ne permettrai jamais qu'on entre chez lui de cette manière. »

Les paysans se consultent : Tom recommence sa harangue. Emma refuse une seconde fois ; alors les murmures éclatent.

« Pourquoi, dit l'un, vient-elle s'enfermer ici tous les jours, si ce n'est pour s'entendre avec ce maudit sorcier ? »

« Rien n'est plus clair, dit l'autre ; ils ont choisi pour leurs sortilèges l'endroit où l'on a trouvé, il y a quatre mois, ce pauvre jeune homme. »

« On n'a jamais pu savoir qui l'avait tué, » dit un troisième.

« On n'a plus trouvé son cœur, ajoute un quatrième. Ils l'ont tué, rien n'est plus sûr. »

Ce propos circule dans toute la troupe, Tom a l'audace de le répéter à madame Montague. Une sueur froide découle de tous les membres d'Emma, elle se sent prête à tomber en faiblesse ; mais elle rassemble tout son courage, s'attache à la porte, et jure qu'on n'entrera pas. Les paysans poussent des cris de fureur. Dans le même instant elle en aperçoit un qui, ayant passé par-

dessus les arbres, est prêt à descendre dans l'enclos. Elle s'élance à la porte de la chapelle, elle est suivie par toute la troupe. Les cris et les menaces prennent véritablement un caractère effrayant. Caché dans la chapelle, M. Harriot n'espère plus qu'Emma puisse résister : il gagne avec beaucoup de peine une fenêtre élevée donnant sur le chemin ; mais lorsqu'il y est, il ne voit pas la possibilité de redescendre. Tandis qu'il délibère, il découvre à très-peu de distance une troupe d'hommes à cheval, prête à entrer dans le parc : un d'eux l'aperçoit, et vient à lui à toute bride. La frayeur le saisit, il veut retourner dans la chapelle, le pied lui manque, il tombe dans le chemin au moment où le cavalier arrive sur lui. Ce cavalier, c'est M. Montague, qui revient à Ayton, accompagné de sept ou huit habitans du voisinage. Il reconnaît M. Harriot, malgré l'état affreux où l'a mis sa chute. Il frissonne, tous ses doutes lui paraissent levés. Dans le même instant arrivent, d'un côté, Williams, qui accourt, avec quelques-uns de ses amis, pour sauver son maître, s'il est possible, de l'autre, les personnes qui

accompagnaient M. Montague : ils sont suivis d'Albert. Celui-ci rapporte à son maître que les paysans ont forcé la grille du parc, qu'ils ont couru à l'enclos pour saisir celui qu'ils venaient d'y voir entrer ; que madame Montague s'y est trouvée en cet instant, qu'elle est seule au milieu d'eux.

« C'est lui, c'est mon maître qu'ils cherchent, s'écrie Williams, ne le livrez pas à ces furieux. Voyez, ajoutez-il, il est presque mort. »

En effet, M. Harriot est sans mouvement. On se regarde, M. Montague ne comprend que trop bien les pensées de ceux qui l'entourent ; il balance quelques instans.

« Emportez-le, dit-il enfin à Williams ; et vous, Albert, suivez-les, que je sache où on le conduit. »

Ensuite il reprend à toute bride la route de la porte du parc. Il arrive avec ses compagnons ; il trouve Emma au milieu des paysans, défendant courageusement la porte de la chapelle. Il frémit de colère ; tous les paysans l'entourent et lui portent leurs plaintes, il perce la foule.

« Emma, lui dit-il tout bas du ton le plus sévère, vous pouvez quitter

votre poste, il n'y est plus, je l'ai vu sortir par l'autre côté. »

Emma s'éloigne de la porte; mais, fatiguée de tant d'efforts, elle tombe sans connaissance. Lorsqu'elle rouvre les yeux, elle se retrouve dans sa chambre. On lui dit que tout est fini, que M. Montague a calmé la fureur des paysans; qu'ils se sont dispersés; que les amis de M. Montague sont partis chacun de son côté; que M. Montague est chez lui, et que, de l'air le plus sévère, il a ordonné qu'on le laissât seul. Emma se traîne à sa porte: elle trouve Albert, qui lui dit en hésitant que M. Montague a défendu absolument qu'on entrât chez lui, et qu'elle n'est pas exceptée de la défense.

« Mais vous, Albert, pouvez-vous entrer? »

« Oui, dit Albert les yeux baissés; mais je suis le seul. »

« Hé bien, reprend Emma en joignant les mains, dites-lui que je le prie, que je le supplie de m'entendre un seul instant. »

Albert s'approche lentement de la porte, il se retourne plusieurs fois: « Mais, madame, dit-il enfin d'un air

embarrassé, vous n'entrerez pas avec moi. »

« Non, Albert, je vous promets que je n'entrerai pas sans sa permission. »

Albert entre chez M. Montague, et referme la porte en dedans. Au bout d'un instant il revient.

« Madame, dit-il d'un air affligé, monsieur vous prie pour ce soir de rentrer chez vous, il ne peut vous parler dans ce moment. »

« Albert, retournez-y. »

« Il me l'a défendu. »

« Bon Albert, retournez-y, dites-lui que vous m'avez vue à genoux, que je ne quitterai pas sa porte qu'il ne m'ait entendue un instant. »

Albert obéit, et bientôt il rapporte un billet contenant ces mots :

« Je ne puis vous voir ce soir ; s'il
« vous reste encore quelque déférence
« pour mes volontés, rentrez chez
« vous ; demain matin vous saurez mes
« intentions. »

Emma retourne lentement chez elle, elle se résout d'attendre jusqu'au lendemain ; elle n'a point abandonné ses projets, elle veut mourir, mais elle veut mourir justifiée. Emma infidèle à

la mémoire d'Auguste, infidèle pour M. Harriot ! quelle horreur ! elle veut faire rougir M. Montague de ses soupçons ; l'indignation semble lui avoir rendu le mouvement et la vie. La nuit se passe sans qu'elle songe à chercher le sommeil ; cependant Emma est assez tranquille. Sûre de son innocence, sûre de ses résolutions, le lendemain n'amènera rien qu'elle ne croie prévoir. Vers huit heures du matin elle sort de chez elle, et demande si elle peut parler à M. Montague. Pour toute réponse, on lui remet ce billet.

A deux heures du matin.

« Je pars, ne cherchez pas à décou-
 « vrir la route que j'ai prise, vos soins
 « seraient inutiles. Ce soir vous saurez
 « définitivement le parti auquel je me
 « suis arrêté, et celui que vous devez
 « suivre. »

Emma demeure pétrifiée ; une telle supposition ne s'était pas offerte à son esprit. Passé le premier moment, elle reprend cette activité, ce courage qui, avant ses malheurs, avaient toujours distingué son caractère. Elle s'informe, elle demande des détails ; on lui ap-

prend qu'un moment après celui où elle s'est renfermée chez elle, M. Montague a envoyé Albert dans le village, et qu'Albert en revenant lui a dit :

« Je ne l'ai plus trouvé où je l'avais laissé; les gens chez qui il était jurent ne pas savoir où on l'a transporté. Il doit être loin maintenant, car on l'a fait partir en chaise de poste. Mais, d'après leur rapport et celui du chirurgien, il était si mal qu'il doit être mort à présent. » D'après cela, M. Montague s'est décidé à partir.

Emma ne comprend rien à ce récit; mais elle envoie tous ses gens à la découverte; Molly même est employée. Pendant ce temps, c'est Emma qui garde et soigne sa fille; pour la première fois elle s'en approche avec intérêt. Elle contemple cette faible créature dénuée de secours, sans autre appui que sa mère, que sa mère prête à l'abandonner. Elle s'étonne de trouver une émotion dans son cœur.

« Ton père aussi t'abandonne ! s'écrie-t-elle; Emma, comme sa mère, sera rejetée dès le berceau par celui qui doit la protéger ! »

Toute la journée se consume en d'inutiles recherches, se passe dans une

douloureuse attente ; Emma commence à se livrer au désespoir.

« O ma fille ! dit-elle, quel sera ton sort ! » A huit heures environ on lui apporte une lettre ; la voici :

M. Montague à Emma.

« Je ne vous ferai point de repro-
 « ches, ils sont désormais inutiles. Des
 « reproches ne seraient point un soula-
 « gement pour moi, ils ne produiraient
 « sur vous aucun effet dont je desirasse
 « de recueillir le fruit. Emma peut
 « changer à ses propres yeux, elle ne
 « changera plus aux miens. Vous avez
 « empoisonné ma vie, vous l'aviez
 « empoisonnée dès long-temps, mais
 « alors je ne vous l'eusse pas dit ;
 « maintenant Emma peut tout savoir
 « et tout supporter. J'ai refusé de vous
 « voir, non que je craignisse ma fai-
 « blesse ou ma colère. Dès-lors mes sen-
 « timens étaient fixés, ma résolution
 « inébranlable ; mais j'ai voulu nous
 « épargner, à vous de l'embarras et
 « de vains artifices, à moi une scène
 « trop pénible. Guidé par les mêmes
 « motifs, je pars, je quitte mon pays,
 « ma fille, dont l'existence ne m'est

« plus qu'une source d'amertume. Un
« éclat infamant ne me permet plus de
« cacher votre déshonneur et le mien.
« Forcé de renoncer à l'espérance de
« toute ma vie, je ne reverrai point
« ces lieux où j'avais compté passer
« une vieillesse heureuse et tranquille;
« je ne m'exposerai pas au continuel
« déboire d'une honteuse publicité, de
« ces souvenirs involontairement re-
« placés devant moi, de ces ménage-
« mens plus humilians encore; je ne
« veux point feindre d'ignorer ou d'ou-
« blier le scandale dont on rougirait
« en ma présence; je ne veux point
« donner à ma fille l'indécent spectacle
« de nos divisions; je ne veux point la
« placer entre un père et une mère,
« pour qui prononcer le nom de l'un
« d'eux sera nécessairement insulter à
« l'autre; je ne veux point endurcir
« son jeune cœur à l'aversion, ou
« l'accoutumer à la fausseté. Je vous
« la laisse encore quelque temps; les
« droits d'une mère sont sacrés, même
« lorsqu'elle a méconnu tous ses de-
« voirs. Mais à l'âge de cinq ans, j'exige
« qu'elle soit mise dans une pension. Je
« vous ferai savoir alors quelles sont
« mes intentions à cet égard, et qui je

« veux charger de veiller sur elle à
 « ma place. Quelle que soit la dis-
 « tance qui nous sépare, je n'abandon-
 « nerai point ma fille. Peut-être un jour
 « viendrai-je l'embrasser ; alors je ju-
 « gerai si je dois me fixer auprès d'elle,
 « ou retourner dans mon exil. Jusqu'à
 « là vous n'entendrez point parler de
 « moi, vous ignorerez jusqu'au nom de
 « la retraite que j'aurai choisie. Une
 « partie de mon bien, que je puis réa-
 « liser sur-le-champ, suffira pour m'y
 « procurer une existence convenable.
 « Vous conserverez la jouissance des
 « revenus de Montague-Hall ; ceux
 « d'Ayton sont affectés à l'entretien et
 « à l'éducation de ma fille ; mon
 » homme d'affaires sera chargé de les
 « recevoir pour elle. Qu'un vain res-
 « pect, un moment de repentir, ne
 « vous portent point à chercher mes
 « traces. J'ai voulu m'épargner de pé-
 « nibles et inutiles combats. Je ne laisse
 « rien qui puisse me faire découvrir,
 « et quand vous recevrez cette lettre,
 « j'aurai gagné tant d'avance sur vous,
 « que je quitterai l'Angleterre avant
 « que vous ayez pu me rejoindre.

« Tout est maintenant fini entre
 « nous, j'avais promis de vous rendre

« heureuse, j'y ai travaillé tant que
 « j'ai pu me flatter d'y parvenir; main-
 « tenant il ne me reste plus qu'à vous
 « épargner une odieuse présence, c'est
 « un dernier devoir, je le remplis, et
 « rends grâces au ciel de n'avoir man-
 » qué jamais à aucun de ceux que je
 « m'étais imposés envers vous.

MONTAGUE.

Emma lit cette lettre; elle ne se livre ni à l'abattement ni à la colère, elle ne murmure point contre M. Montague. Son ame s'élève.

» Ma fille, dit-elle, je t'ai ravi ton père, c'est à moi de te le rendre. »

Elle redouble d'activité, elle fait chercher celui qui vient d'apporter la lettre. C'est un paysan des environs; la lettre lui a été remise par un homme à cheval, qui lui a dit de la rendre à madame Montague, et qui est reparti sur-le-champ sans vouloir dire le nom de celui qui l'avait envoyé, ni l'endroit d'où il venait. Mais le paysan ajoute qu'il a cru le reconnaître pour le fils d'un fermier demeurant à dix milles d'Ayton. Emma saisit avec transport ce faible rayon de lumière, c'est le premier qu'elle ait reçu depuis douze

heures d'attente et d'agitation. Elle ne voit qu'un parti à prendre, elle n'hésite pas, elle ne veut se fier à personne. Elle fait mettre ses chevaux, et vers neuf heures du soir elle monte en voiture avec sa fille, Molly, et Frenck, son domestique. Elle arrive entre dix et onze heures à la ferme qu'elle s'est fait indiquer. Elle a beaucoup de peine à se faire ouvrir, elle entre enfin. On refuse d'abord de répondre à ses questions, on feint de ne la pas comprendre; elle ne se rebute point, elle prie, elle presse: le père et le fils se regardent, ils paraissent hésiter. Emma redouble d'instances et de supplications. Enfin on lui avoue que M. Montague s'est arrêté à la ferme au point du jour, et qu'il a remis une lettre au fils du fermier, en lui faisant promettre de ne la rendre que vers la fin de la journée, et de lui garder le plus profond secret. M. Montague n'a point dit où il allait; mais le chemin qu'on lui a vu prendre continue pendant sept ou huit milles, et, se séparant ensuite, il conduit d'un côté à Londres, et de l'autre à Montague-Hall. On trouve à l'endroit de la séparation une maison de poste isolée. A la vérité, on s'y

arrête fort rarement, parce que les voyageurs préfèrent en général une route beaucoup plus belle, et qui n'allonge guère que d'un mille. La maison est très-misérable, et la poste fort mal montée. Cependant on y pourrait recevoir peut-être quelques lumières ultérieures. Emma remonte en voiture, elle arrive vers minuit à la maison de poste. M. Montague ne s'y est point arrêté, on ne l'a point vu passer, on ignore absolument quelle route il a prise. Emma ne voit autre chose à faire que de s'arrêter et d'envoyer Frenk à la première poste du chemin qui conduit à Montague-Hall. Elle demande si l'on pourrait lui procurer un autre messenger qui irait prendre des informations sur le chemin de Londres, et d'autres chevaux pour reposer les siens déjà fatigués d'une longue route. Mais il n'y a pas un seul homme dans la maison, le mari est à la ville voisine. Quant à l'autre demande, la femme avoue que les trois seuls chevaux qui fussent de temps immémorial à la maison de poste, ont été loués la veille à un fermier des environs. Il faut prendre son parti : Frenk va d'un côté, tandis que le cocher suit la seconde route.

Emma descend dans la maison où tout annonce en effet la plus profonde misère. Elle se fait donner une chambre : elle s'assied et se livre à ses réflexions ; Molly et l'enfant s'endorment auprès d'elle. Appuyée contre une table, Emma paraît absorbée dans la plus profonde rêverie. Tant qu'elle a conservé les moyens d'agir, elle a trouvé en elle des forces suffisantes ; mais maintenant elle retombe dans l'accablement, elle perd les espérances qui l'avaient soutenue. Frenk est parti depuis trois quarts d'heure, et déjà elle s'étonne de ne le pas voir revenir. Elle court à la fenêtre, elle l'ouvre et n'aperçoit rien, regarde pendant quelques minutes, puis s'éloigne de la fenêtre, en disant :

« Je suis bien sûre qu'ils n'auront rien appris. »

Elle tire sa montre ; pendant le temps qui s'écoule, M. Montague s'éloigne toujours, chaque instant ravit une chance à l'espérance de le rejoindre. Elle s'agite, ne peut commander à son impatience. A un accès de désespoir succède un profond accablement. Elle se remet à la fenêtre : le calme de la nature porte l'amertume dans son âme.

Un village frappe ses yeux dans l'éloignement : elle le contemple avec une sombre attention. De toutes ces maisons , se dit-elle , il n'en est pas une seule qui renferme un être aussi malheureux que moi. Tout repose , et moi seule je suis réservée aux souffrances. Pourquoi suis-je destinée à réunir tous les maux ? Sa patience est épuisée , elle murmure. Elle se révolte ; elle quitte la fenêtre , elle voit sur la table une boîte qu'elle y a posée en arrivant dans la maison : cette boîte renferme une forte dose d'opium , qu'elle a su se procurer à plusieurs reprises sous différens prétextes. Elle ne l'a pas quittée un instant. Elle s'approche , elle prend la boîte , la remet avec effort sur la table.

« Dernière ressource des malheureux ! dit-elle à voix basse avec l'accent du désespoir , que ne puis-je t'employer encore ! » Elle retourne à la fenêtre , marche dans la chambre avec la plus terrible agitation. On entend le galop d'un cheval.

« Voilà Frenk ! » s'écrie Molly en s'éveillant.

« Il ne vaut pas la peine d'aller au-devant de lui , répond Emma , je suis sûre qu'il n'apporte aucune nouvelle. »

On frappe à la porte, Emma se précipite hors de la chambre. Frenk descend tristement de cheval, il n'a pas reçu le moindre renseignement.

« Je le savais bien ! » s'écrie Emma. Reste la ressource du cocher.

« Il ne saura rien, » dit Emma avec le calme du désespoir. Il arrive en effet l'instant d'après, et n'a pu se procurer aucune lumière sur la route qu'a prise M. Montague.

« Qu'allons-nous faire ? » dit Molly.

« Je n'en sais rien, » répond Emma. En même temps elle s'élance et s'enferme dans la chambre. Molly se promène devant la porte avec l'enfant dans ses bras. Madame Montague est seule ; la boîte d'opium est devant elle.

« Pourquoi, dit-elle, hésiterais-je à m'en servir ? Emma n'est-elle pas désormais un obstacle au bonheur de sa fille ? C'est elle qui la prive des caresses, de la protection de son père. Quand Emma ne sera plus, M. Montague reviendra vers ce dernier objet de sa tendresse. C'est Emma qu'il fuit, Emma fait le malheur de tout ce qui l'environne. Elle a trop long-temps supporté l'existence. Qui l'arrêterait encore ? Molly remettra sa fille à madame Car-

pers ; demain Louisa aura reçu ce premier dépôt , et quelques mots tracés de la main d'Emma instruiront son amie de la conduite qu'elle doit tenir. Quant aux soins actuels , la maîtresse de la maison où elle se trouve , cette femme forte et fraîche qui nourrit son enfant , donnera à la fille de M. Montague un lait plus pur et plus sain que celui de sa mère. » Emma réfléchit un moment ; elle se lève , s'assure que la porte est bien fermée , ouvre la boîte d'opium , tombe à genoux , veut prier quelques instans ; mais son esprit est troublé , son cœur est gonflé d'amertume.

« Je ne puis , » dit-elle en poussant un profond soupir. Elle se relève , s'approche de la table. On frappe à la porte.

« Madame , s'écrie Molly , la petite pleure , elle a faim ; voulez vous ouvrir la porte ? »

Emma ne répond rien , elle s'arrête. Les cris de l'enfant redoublent , Molly renouvelle sa demande , point de réponse.

« Madame dort sûrement , dit Molly en s'adressant à Frenk , sans cela elle n'aurait pas le cœur de laisser crier

sa fille si long-temps. Pauvre petite ! ajoute-t-elle en caressant l'enfant, personne qui s'occupe de toi ! »

Profondément émue, madame Montague court à la porte. « Ah ! dit-elle, je suis encore son unique appui sur la terre ! »

Elle ouvre, prend sa fille entre ses bras, l'enfant se tait et cherche le sein avec avidité ; mais bientôt ses cris recommencent. Tant d'émotions terribles ont tari le lait qui compose sa nourriture. Emma la pose sur le lit.

« Je n'ai plus de lait, » dit-elle en la regardant fixement. Ses yeux se portent alternativement sur sa fille et sur la boîte d'opium.

« Qu'allons-nous faire ? » dit Molly d'un air consterné.

« Allez, dit Emma, prier l'hôtesse de me parler ; elle nourrit son enfant, elle pourra, du moins pour aujourd'hui, donner de son lait à ma fille. »

Molly sort, Emma prend sa fille entre ses bras ; elle tâche de l'appaiser, mais ses cris continuent avec violence.

« Pauvre enfant ! dit-elle, déjà souffrir. Oh, M. Montague ! s'écrie-t-elle,

si vous saviez qu'en ce moment..... » Elle s'arrête, un reproche secret a pénétré son cœur. Molly rentre, la désolation peinte sur tous ses traits.

« Oh, madame ! dit-elle, il n'y a pas moyen, l'hôtesse est malade, il vient de lui prendre des vomissemens terribles avec la fièvre. Je l'ai vue, elle fait peur. J'ai demandé au moins quelque chose pour la petite, ils disent qu'ils n'ont pas de lait, ils sont si troublés, que je n'ai pas pu me faire entendre. »

Emma court elle-même, rencontre la servante ; celle-ci l'écoute à peine, lui répond avec assez d'humeur.

« Ma bonne fille, dit Emma en lui glissant une pièce d'argent dans la main, au nom du ciel, procurez-moi quelque chose pour apaiser cette enfant. »

La servante s'adoucit, promet tout ce qu'on veut.

Emma rentre dans la chambre. Sa fille vient de s'endormir ; elle respire un moment ; elle sort de nouveau.

« Frenk, dit elle, on voit d'ici un petit village, courez-y, tâchez, à quelque prix que ce soit, de me trouver une nourrice et de me l'amener sur-le-champ. »

Elle rentre. L'enfant dort toujours. Emma la regarde avec inquiétude ; elle tremble au plus léger mouvement. Si elle s'éveillait ! Emma redoute ses cris, ils lui font éprouver quelque chose de trop semblable au remords.

« Serais-je donc coupable ? se dit-elle ; qui m'amène ici ? n'est-ce pas mon devoir ? le desir de rendre à ma fille un père égaré par d'injustes soupçons ? Mais qui les a fait naître ces soupçons ? »

Elle tombe dans une profonde rêverie. Tout d'un coup elle en sort comme frappée d'un trait de lumière.

« Oh ! non , dit-elle en cachant son visage dans ses mains. Emma n'est pas innocente. »

Elle tombe à genoux devant le lit où l'on a posé sa fille.

« Pardonne , pardonne , dit-elle à voix basse. » Elle demeure à genoux, les mains jointes, les yeux fixés sur elle. L'enfant s'éveille, recommence à crier. Emma se lève, la saisit dans ses bras, ses mouvemens semblent tenir de la frénésie.

« Mon enfant ! mon enfant ! » s'écrie-t-elle avec l'accent de la douleur et de la prière, chaque fois que les cris de sa

fille portent à son cœur une atteinte plus déchirante. On appelle la servante, l'hôtesse, les portes sont fermées. Personne ne répond. Frenk arrive; la plus dangereuse petite vérole est répandue dans tout le village, il n'est pas une maison qui n'en soit infectée; trois enfans en sont morts depuis deux jours. Emma commence à perdre la tête.

« Frenk, dit-elle, retournez comme vous pourrez au lieu le plus voisin, amenez-moi une nourrice. Molly partira dans ma voiture, pour en chercher une de son côté. »

On veut lui faire quelques représentations; le lieu le plus voisin est à cinq milles, les chevaux harassés n'y arriveront pas; elle n'écoute rien, il faut obéir. Emma reste seule, elle va frapper à une porte, demande la servante. Une voix d'enfant lui répond qu'elle est sortie.

« Ouvrez, dit Emma.

« Je ne peux pas, » répond la même voix. Emma pousse la porte avec violence, la serrure cède, elle entre, et voit deux enfans couverts de la plus hideuse petite vérole. Elle pousse un cri, prend sa fille dans ses bras et s'élance hors de

la maison ; l'enfant crie toujours, Emma précipite sa marche, comme pour se dérober au supplice qui la poursuit, puis elle retourne, puis ce qu'elle vient de voir se représente à son imagination, et lui fait de nouveau prendre la fuite ; sa fille se tait et demeure sans mouvement, Emma pousse un cri de désespoir. L'enfant se ranime, mais par des convulsions. Emma tombe à genoux.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie-t-elle, des siècles de vie, et sauve mon enfant ! »

Elle se relève, sa tête commence à s'égarer, elle court aussi vite que peut le lui permettre son fardeau. Au bout de quelque temps, épuisée de fatigue, elle le dépose au pied d'un arbre. Le souvenir d'une situation à peu près semblable vient alors s'offrir à son imagination troublée. Elle s'éloigne, puis elle revient.

« Il n'y est plus, dit-elle, j'avais laissé là Auguste, il est parti.... Il a mis Emma à sa place. » Puis, prenant sa fille dans ses bras : « Ne crie donc pas, mon enfant, nous allons le rejoindre. » Alors, elle reprend sa marche avec rapidité ; mais bientôt une

sorte de stupeur succède à l'agitation, ses membres s'engourdissent, elle tombe à terre, à côté de sa fille, qu'elle a enveloppée d'une partie de ses vêtemens.

Que fait cependant M. Montague ? Après avoir quitté la ferme, il a pris la route de Montague-Hall. Il y passe deux heures environ à régler différens objets ; ensuite, avant de partir, il se rend à Rose-Hill, dans l'intention de faire ses adieux à madame Carrers, de lui recommander sa fille, et de justifier à ses yeux le parti violent qu'il se croit obligé de prendre. Il la trouve faible et changée : la tendre et constante amie d'Auguste n'avait pu supporter la nouvelle inattendue de sa mort, une longue maladie avait suivi cet événement funeste, et l'avait mise dans l'impossibilité de tenir la promesse qu'elle avait faite à madame Montague de l'aller voir au moment de ses couches. Elle ne peut retenir ses larmes lorsqu'elle voit entrer M. Montague. Il lui fait part de sa résolution et des motifs qui l'ont déterminé ; madame Carrers demeure confondue. Il nomme M. Harriot ; madame Carrers recule.

« Le meurtrier d'Auguste ! » s'écrie-t-elle ; puis , après quelques instans de réflexions , elle reprend d'un air assuré : « Non , M. Montague , cela ne se peut pas. »

« Le meurtrier de M. Harley ! dit M. Montague frappé de surprise ; qui vous l'a dit ? »

Madame Carrers lui apprend que depuis quinze jours environ John a porté plainte contre M. Harriot ; qu'on cherche celui-ci pour l'arrêter , et que le délit se jugera probablement dans l'endroit où il a été commis. Elle entreprend la défense d'Emma , conjure M. Montague de consentir au moins à l'entendre.

« Je me vois forcé de retarder mon départ , reprend M. Montague en sortant d'une profonde rêverie ; un devoir sacré me rappelle à Ayton. J'aurais voulu pouvoir m'épargner sa présence , mais cela devient impossible. Je la verrai donc , j'écouterai tout ce qu'elle voudra me dire ; ensuite , ajoute-t-il du ton le plus ferme , nous nous séparerons , nous habiterons des lieux différens , jusqu'à ce que les affaires qui me retiennent encore me permettent un départ au-

quel je suis irrévocablement déterminé. »

Heureuse d'obtenir pour le moment ce qu'elle desire, Louisa n'insiste pas davantage.

« Je veux, dit-elle, vous accompagner à Ayton. »

« Vous sentez, reprend M. Montague, qu'elle aura besoin de la présence d'une amie ? »

« Non, j'en suis sûre, Emma se justifiera complètement. »

M. Montague ne répond rien.

« Madame Carrers, dit-il, êtes-vous décidée à venir avec moi ? je suis obligé de partir sur-le-champ. »

« Dans une heure je suis prête à vous suivre. »

« Mais vous êtes malade, et nous voyagerons toute la nuit ; ne vaudrait-il pas mieux que vous ne partissiez que demain matin ? »

« Oh ! non, non, la pauvre Emma ne verrait d'abord qu'un visage sévère, et sans doute elle a besoin de consolation. M. Montague, ajoute-t-elle en soupirant, vous ne pouvez savoir combien votre accusation est injuste. »

Il détourne la tête sans rien dire ; il

sort, et au bout d'une heure et demie revient chercher madame Carrers.

Lorsqu'ils sont en voiture : « Vous devez être surprise, dit M. Montague, de m'avoir vu changer si vite de résolution ; vous le seriez bien davantage si vous connaissiez le motif qui me ramène à Ayton : j'y vais défendre M. Harriot. »

« Le défendre ! » s'écrie Louisa.

« Ou du moins, reprend M. Montague, lui faire rendre justice. M. Harley, avant de mourir, m'a remis une déclaration qui le décharge entièrement. »

« Généreux Harley ! » s'écrie madame Carrers presque suffoquée par l'abondance de ses larmes ; puis se tournant vers M. Montague : « Et vous, dit-elle, vous ne serez donc cruel et injuste que pour Emma ? »

« Chère Louisa, dit-il en lui serrant la main, je n'ai été pour elle ni cruel ni injuste ; maintenant encore le parti que je prends est le seul qui puisse lui convenir, ainsi qu'à moi. Ecoutez-moi, poursuit-il, voyant qu'elle cherche à l'interrompre ; vous fondez votre opinion sur le sentiment qu'elle avait conservé pour votre ami : je sais tout, continue-t-il en lui voyant baisser les

yeux avec embarras, et j'avais tout pardonné; j'ai même gémì sur les douleurs auxquelles je la croyais livrée. J'avais imposé silence aux soupçons que depuis long-temps aurait pu me faire naître sa conduite envers M. Harriot; mais, répondez, madame Carrers, si elle n'eût altéré ou du moins voilé une partie de la vérité, si les choses se fussent trouvées telles que vous et moi l'avons supposé pendant long-temps, serait-ce auprès d'Emma que le meurtrier de M. Harley serait venu chercher un asile? »

Louisa baisse les yeux; elle se voit dans l'impossibilité de répondre.

« Au reste, reprend M. Montague; vous l'entendrez; j'écouterai tout, excepté des prières inutiles, auxquelles je vous supplierai de vouloir bien ne pas vous joindre. »

Il se tait après ces mots, prononcés, quoiqu'avec politesse, d'un ton qui fait sentir à madame Carrers combien il serait inutile de répliquer.

~~~~~  
CHAPITRE VII.  
~~~~~

IL est trois heures du matin ; depuis près de deux heures M. Montague ni sa compagne de voyage n'ont pas proféré une seule parole ; chacun d'eux est enseveli dans ses réflexions. Le postillon vient d'arrêter un instant pour ramasser son fouet qu'il a laissé tomber ; M. Montague a baissé la glace pour lui demander ce qui l'arrête, il va la relever.

« Dieu ! s'écrie tout à coup madame Carrers , un gémissement ! je viens d'entendre un gémissement. »

Elle se penche à la portière, regarde, écoute, ne voit rien, n'entend rien.

« N'avez-vous rien entendu ? » demande-t-elle au postillon qui venait de remonter sur ses chevaux.

« Non, dit-il, rien absolument. »

On écoute encore, le calme le plus

parfait semble régner dans toute la nature.

« Je n'entends rien, dit madame Carrers; je me suis apparemment trompée. »

Elle reprend sa place, et la voiture continue sa route.

« Rien n'est plus singulier, dit-elle au bout d'un instant; j'ai encore le cœur serré de ce gémissement que j'ai cru entendre. Je suis bien certaine maintenant que c'était une illusion, et cependant je ne puis me remettre de l'impression qu'elle m'a fait éprouver. Ce qu'il y a de plus étrange, ajoute-t-elle après un moment de silence, c'est que j'ai cru reconnaître la voix d'Emma. »

« D'Emma ! » répète M. Montague avec un mouvement d'horreur.

« Oui, reprend madame Carrers, cette idée m'est venue dans le premier instant; et maintenant ce son douloureux, qu'il me semble toujours entendre, me frappe encore de la même manière. Comme tout, ajoute-t-elle, se rapporte à ce qui nous occupe dans le moment ! »

« Excellente amie, reprend M. Montague en lui serrant la main, promet-

tez-moi de conserver, même pour Emma coupable, un peu de cet intérêt si tendre; il vous donnera peut-être le droit de la guider encore. »

Tous deux retombent dans le silence; tous deux paraissaient absorbés dans une tristesse plus profonde. On arrive à la maison de poste; on change de chevaux; le jour commence à poindre; un homme à cheval arrive à toute bride; il paraît à demi mort de frayeur; on se rassemble autour de lui. Il a vu, dit-il, à cinq milles de là, une femme qui sans doute avait été assassinée; elle paraissait morte, et son enfant aussi.

« O ciel! s'écrie madame Carrers, c'est elle que j'ai entendue! M. Montague, je ne m'étais pas trompée. »

M. Montague descend de voiture; cet homme lui répète la même chose: il ne s'est point arrêté, la frayeur l'a saisi; et croyant toujours entendre des voleurs à sa poursuite, il a poussé son cheval, et a fait les cinq milles en moins d'une demi-heure. M. Montague se rapproche de la voiture.

« Il m'est impossible d'aller moi-même la secourir, dit-il à madame Carrers; mais je puis me passer d'Albert;

je viens de l'y envoyer, on peut se fier à lui. Il la ramènera; si elle est encore en vie, les gens de l'auberge en auront soin, ils me connaissent, et je reviendrai la voir dans peu de jours.» Albert est parti; M. Montague va reprendre sa route. Une voiture arrive, une femme en sort, ou plutôt se précipite. C'est Molly; elle court à M. Montague.

« Savez-vous où est ma maîtresse ? » lui demande-t-elle d'un air égaré.

« Votre maîtresse ! »

« Oh ! vous ne le savez donc pas ? » reprend Molly en se tordant les mains.

« Molly, Molly ! que voulez-vous dire ? »

« O ma maîtresse ! ma pauvre maîtresse ! »

« Répondez-moi, » s'écrie M. Montague hors de lui-même, en secouant Molly par le bras, pour se faire écouter.

« Hé bien, dit-elle en s'interrompant à chaque mot, nous sommes parties hier, à neuf heures du soir, pour vous chercher. En arrivant à une affreuse petite maison, nous ne vous avons plus trouvé ; la tête a tourné à ma maîtresse, elle n'avait plus de lait ; elle nous a envoyés, Frenk d'un côté, et moi de l'autre, pour chercher une

nourrice ; et pendant ce temps-là.... pendant ce temps-là.... dit Molly, qui ne peut achever sa phrase à force de pleurer, elle est partie, elle a emporté sa fille, et nous ne savons ce qu'elle est devenue. Frenk a couru pour la chercher, moi j'ai pris la voiture pour la chercher aussi ; mais je ne l'ai pas trouvée. » Molly tombe par terre en sanglotant. « O ma maîtresse, ma bonne maîtresse ! il y a plus de trois heures qu'elle est partie, on l'aura tuée et sa fille aussi, ma pauvre petite Emma ! »

M. Montague offre l'image de la mort.

« Oh ! dit Louisa à demi évanouie, j'ai donc entendu son dernier soupir ! »

« Retournez, » dit M. Montague au postillon. Il se fait donner un cheval, et prend les devans. Il parcourt les cinq milles sans former une seule idée ; il ne se réveille qu'à l'aspect d'un groupe qui s'avance lentement le long du chemin. Il reconnaît Frenk et Albert, s'élance à bas de son cheval, et tombe à genoux devant Emma, pâle, sans mouvement, et portée sur des branches par trois ou quatre personnes. Albert tient l'enfant, qui paraît prêt.

à rendre le dernier soupir. « Respire-t-elle encore ? » demande M. Montague à voix basse. On se regarde, on ne répond rien.

« Continuez votre chemin, » dit-il plus bas encore. Ensuite il accourt, et veut prendre la place de l'un de ceux qui la soutiennent. Ses yeux attachés sur elle, épient un mouvement, et ne l'aperçoivent pas. Madame Carrers arrive dans la voiture ; elle arrive plus pâle que sa malheureuse amie. Elle a préparé des flacons, on inonde Emma d'eaux spiritueuses, tout paraît inutile ; on n'ose tourner les yeux vers M. Montague.

« Il y a peu d'espérance, dit un des étrangers qui soutiennent Emma ; je ne vois d'autre moyen que de lui ouvrir la veine. Je sais un peu de chirurgie, et si l'on veut, je m'en charge. »

On se tait, on balance.

« Je crains, dit l'étranger, si elle est encore en vie, que dans un quart d'heure il ne soit plus temps. »

« Eh ! que puis-je avoir à redouter ? » s'écrie M. Montague. On se décide. L'étranger s'approche, découvre le bras d'Emma ; M. Montague se détourne, et cache sa tête dans ses mains. Le

plus profond silence règne autour de l'étranger ; il fait une piqûre, le sang ne sort pas. Tous les cœurs se glaçant, tous les visages pâlisent. Il pique une seconde fois, on s'approche, on se presse, on n'entend pas respirer.

« Le sang coule ! s'écrie Louisa. »

Molly tombe à genoux. M. Montague pousse un profond soupir ; Louisa court à lui, elle le serre dans ses bras. Il lève les yeux sur elle, il s'approche lentement. Le sang commence à couler avec plus d'abondance, la respiration devient sensible, on remarque même de légers mouvemens. M. Montague soupire une seconde fois, il semble revenir à la vie.

« Maintenant, dit l'étranger, le premier péril est passé, il faut la remettre entre les mains d'un plus habile. »

On transporte Emma dans la voiture. Sa fille, à qui Molly a trouvé moyen de faire avaler quelques miettes de pain, est placée sur les genoux de Louisa. M. Montague les devance à l'auberge ; tout est bientôt préparé pour les recevoir. Un chirurgien arrive, il répond de l'enfant ; il n'ose prononcer également sur l'état de la mère. Pendant près d'une heure on

travaille inutilement à la faire revenir. Elle ouvre enfin les yeux, on veille son premier mouvement, on épie son premier regard. Mais quel regard ! ce n'est plus cette expression charmante, qui long-temps, dans les situations les plus douloureuses, avait toujours animé sa physionomie ; ce n'est plus même cette sombre tristesse à laquelle elle s'était condamnée depuis la mort d'Auguste : un égarement stupide se peint dans toute sa contenance ; elle porte la vue autour d'elle, sans que rien paraisse la frapper. On lui parle, elle écoute ce qu'on lui dit, mais sans y rien comprendre. Le chirurgien paraît alarmé. La journée, la nuit, se passent sans apporter le moindre changement à l'état de la malade.

Le lendemain, de très-bonne heure, on demande à parler à M. Montague : l'instant d'après, il rentre dans la chambre, s'arrête à la porte, fixe les yeux sur Emma avec l'expression d'un sentiment pénible. Puis, se tournant vers madame Carrers :

« Il faut que je la quitte, » dit-il en la lui montrant de la main.

Madame Carrers se lève d'un air effrayé.

« Eh ! pourquoi la quitter ? » dit-elle vivement.

« Excellente amie, ne craignez rien ; je n'aurais pas imaginé que vous me crussiez implacable. » Puis il ajoute : « M. Harriot est arrêté depuis hier matin, on l'amène près d'Ayton, c'est là qu'il doit être jugé. Vous savez quel devoir m'appelle auprès de lui. » Il se tait un moment et baisse les yeux ; il reprend ensuite d'une voix un peu altérée, et serrant les mains de Louisa :

« Je vous la laisse, dit-il ; c'est moi qui vous la confie. Comptez sur moi ; innocente ou coupable, je ne dois plus l'abandonner..... sans son consentement. »

Louisa respire. M. Montague part pour Ayton, après s'être assuré de recevoir plusieurs fois chaque jour des nouvelles d'Emma.

Trois jours se passent ; le quatrième, M. Montague revient. Emma dort en ce moment ; il cherche madame Carrers.

« Elle est presque sans fièvre, dit celle-ci ; on répond de sa vie, elle pourra même bientôt se lever. »

« Et sa tête ? » demande M. Montague. Louisa ne répond rien. M. Montague croise ses bras, fixe ses regards

sur le plancher ; puis les relevant , et les arrêtant sur Louisa :

« Elle était innocente ! » dit-il d'une voix concentrée. Louisa s'appuie sur le bras de M. Montague.

« O mon digne ami ! dit-elle avec l'expression de la joie la plus touchante , je le savais bien. » Mais bientôt ses traits s'obscurcissent , et tous deux retombent dans une profonde mélancolie.

M. Montague , le premier , rompt le silence.

« Elle est justifiée , dit-il , non seulement à mes yeux , mais aux yeux de tout le monde. Pour qui , ajoute-t-il , avais-je pu la soupçonner ! »

Madame Carrers lui demande quelques détails , et M. Montague lui raconte ce qui suit. En passant à Ayton pour se rendre ensuite à la prison du comté , M. Montague a su qu'un ministre s'était présenté deux fois pour lui parler , et qu'il venait de se rendre à l'église du village , où tous les habitants étaient rassemblés. M. Montague a tourné ses pas du côté de l'église , il en a vu sortir le ministre aux acclamations de tous les paysans , qui mêlaient dans leurs cris de joie le nom de madame

Montague. Plusieurs personnes des environs, celles entr'autres qui s'étaient trouvées présentes à la dernière catastrophe, se sont approchées de lui pour le complimenter, et l'assurer que jamais on n'avait ajouté foi aux absurdes calomnies répandues contre madame Montague. M. Montague a bientôt compris que M. Harriot mourant avait chargé le ministre de justifier Emma, par un aveu public, et maintenant sans danger, des motifs qui l'avaient porté à chercher un asile chez elle. M. Montague a voulu le voir; il s'est approché modestement, et lorsqu'ils se sont trouvés seuls :

« Ce que j'ai déclaré publiquement, a dit M. Walter, suffit pour justifier madame Montague aux yeux des autres; mais je vous dois, monsieur, des détails plus particuliers. Ce que j'ai appris, ajoute-t-il, ne pouvant que me donner la plus haute opinion de madame Montague, M. Harriot, dans le desir qu'il éprouvait de réparer ses torts envers elle, a cru qu'il lui était permis de me le communiquer. » Le ministre, dans sa charité, a voulu laisser ignorer à M. Montague l'espèce de violence qu'il avait été obligé d'em-

ployer pour arracher à M. Harriot l'aveu de ses crimes, et la permission de les réparer. Il était bien naturel que M. Harriot, lâche toute sa vie, tremblât au moment de sa mort, et le ministre avait augmenté cette disposition pour en tirer parti.

Alors, avec une adresse infinie, dissimulant tout ce qu'il imaginait devoir déplaire à M. Montague, attribuant le ressentiment d'Emma contre M. Harriot à l'amour criminel que lui avait témoigné celui-ci, M. Walter a rendu compte à M. Montague de ce que nous avons détaillé plus haut.

« Au reste, a-t-il ajouté, j'ai parlé, je l'avoue, d'après les terreurs de M. Harriot beaucoup plus que d'après ma conviction personnelle. Il est beaucoup moins malade qu'il ne le croit, et s'il se lave de l'accusation sous laquelle il gémit maintenant, le seul malheur qui l'attende, malheur très-grand, je l'avoue, sera, je crois, de demeurer estropié. »

M. Montague a bientôt rassuré monsieur Walter sur le danger qu'il paraît craindre d'ailleurs pour M. Harriot. Arrivé à la prison, M. Montague a ménagé l'homme auquel il venait sau-

ver la vie; il ne lui a rien laissé voir du profond mépris que lui inspire le lâche persécuteur d'Emma. Il s'est ensuite présenté aux juges : la pièce qu'il apportait a produit la plus grande sensation ; et comme elle est appuyée par le témoignage des gens de l'auberge, qui ont vu partir Auguste furieux , courant à la poursuite de M. Harriot, l'affaire se terminera bientôt. Pour ne plus revenir sur un pareil sujet, nous nous transporterons un instant à quelques mois plus loin. Bientôt guéri, et déchargé de toute accusation, M. Harriot s'est éloigné : il a été forcé de quitter les environs de Shamstone, où l'on ne pouvait le voir sans horreur; il s'est retiré dans un autre canton. Là, dans un moment d'humeur, il a chassé Williams : celui-ci, pour se venger, a répandu son histoire et découvert sa naissance; on a cessé de le voir : seul, estropié, défiguré, dévoré d'ennui, il serait bien heureux de trouver même une Jemima qui voulût partager sa solitude.

Comme M. Montague achevait son récit, on vient lui dire qu'Emma est réveillée. Il entre dans sa chambre avec madame Carrers; et tous deux se re-

gardent, étonnés du changement qu'ils croient remarquer en elle ; ses yeux sont plus animés : ils se promènent avec intérêt sur ce qui l'entoure ; cependant elle ne témoigne point qu'elle reconnaisse personne. Tout à coup la terreur se peint sur son visage.

« Ma fille ! s'écrie-t-elle, où est ma fille ! » Puis avant qu'on ait eu le temps de lui répondre : « Ils l'ont tuée, » dit-elle avec l'accent d'une douleur profonde ; ensuite joignant les mains : « Dieu ! Dieu ! pardonne-moi, ce n'est pas à elle que je voulais donner cet affreux poison. » Alors elle cache sa tête dans ses mains en versant un torrent de larmes.

Louisa s'approche, elle lui dit que sa fille existe, qu'elle va la voir, qu'on l'est allé chercher avec sa nourrice. Emma lève la tête ; mais d'autres idées ont effacé les premières ; elle prend la main de madame Carrers :

« Bonne madame Harley, dit-elle avec un soupir, je n'ai pu le sauver... les périls nous environnaient... Auguste Harley est parti, il a emmené ma fille. » En achevant ces mots elle paraît se calmer. Un instant après elle redemande sa fille. M. Montague lui répond ; le

son de sa voix paraît la frapper : elle le regarde fixement , puis elle baisse les yeux ; ensuite les relevant sur lui avec l'expression la plus douloureuse :

« Je ne la verrai plus, dit elle ; elle se penche vers M. Montague ; je ne les verrai plus , répète-t-elle à voix basse : M. Montague a tué Auguste et Emma ; il n'en faut rien dire. » M. Montague tressaille. Emma pose la main sur le bras de son mari. « Ne croyez pas, dit-elle , que M. Montague fût un homme cruel... oh ! non ; c'était le plus sensible, le plus généreux des hommes. Cependant , ajoute-t-elle en versant un torrent de larmes, ils ne lui avaient rien fait ... oh ! rien du tout. M. Montague ne peut commander à son émotion ; il veut sortir de la chambre ; Emma le voit , et soupire. M. Montague se retourne ; elle le suit des yeux : il se rapproche d'elle.

« Vous voulez donc aussi me quitter ? » dit-elle.

« Non , Emma , je ne vous quitterai jamais. »

Emma soupire.

« Vous avez aussi la même voix , » dit-elle.

« La voix de qui , mon Emma ? »

« De l'ami que j'ai perdu.... vous lui ressemblez, et je crois que c'est pour cela que vous m'inspirez tant de confiance. Il m'aimait beaucoup, poursuit-elle l'instant d'après ; mais on l'a trompé, il me fuit, et je ne le reverrai plus. » Elle tombe dans une profonde rêverie.

« Emma, dit M. Montague, je suis sûr que vous le reverrez. »

Elle secoue la tête, et pressant la main de son mari entre les siennes :

« Ecoutez, dit-elle, si vous le rencontrez jamais... vous le reconnaîtrez... personne ne lui ressemble.... un seul homme en approchait un peu ; mais il est parti avec ma fille. » Elle s'arrête comme pour rassembler ses idées ; puis elle reprend : « Si vous le rencontrez jamais, vous lui direz qu'Emma n'était pas coupable du crime dont il l'accuse : oh ! non, en vérité, elle ne l'était pas. »

« Il le sait, Emma, son cœur est déchiré de l'injustice qu'il vous a faite. »

« Hé bien, pourquoi ne revient-il pas ? »

« Emma ! » dit M. Montague en la regardant tristement. Elle le regarde

aussi , et ne le comprend pas. Elle reprend à voix basse :

« Vous ne lui direz pas sur-tout que j'ai voulu le quitter, abandonner ma fille ; il ne me le pardonnerait pas. »

« Emma , je vous jure qu'il pardonnerait tout : mais pourquoi vouliez-vous le quitter ? »

Emma lève les yeux vers le ciel : « J'ai cru , dit elle en soupirant , qu'Auguste m'avait appelée près de lui ; ma fille est allée à ma place , et moi je reste. »

Bientôt ses discours deviennent plus incohérens ; elle appelle sa fille , implore son pardon et la miséricorde divine , demande que l'on se hâte de courir après M. Montague , assure qu'il ne sera plus temps. On apporte sa fille ; cette vue la calme pendant quelques minutes ; puis elle recommence à s'écrier qu'elle ne reverra plus sa fille , à s'accuser de sa mort. Elle ne peut supporter que M. Montague s'éloigne d'elle , et M. Montague ne la quitte pas un instant ; il reçoit ses confidences , il la calme , la persuade , quelquefois croit entrevoir un retour à la raison ; mais au moment où il se flatte le plus ,

un mot détruit l'illusion , et M. Montague est forcé de répondre tranquillement à cette expression qui vient de l'ancéantir. Le neuvième jour elle paraît un peu moins agitée. Le docteur Hobson arrive pour se rendre aux pressantes instances de M. Montague. Il trouve Emma sans fièvre , il donne même quelque espérance de guérison.

« Mais , dit-il , je crois qu'il est nécessaire de la ramener chez elle le plus tôt qu'il sera possible. Une vie calme , uniforme , et la vue des objets qui se sont présentés habituellement à ses regards , est ce qu'il peut y avoir de plus propre à rétablir le cours naturel de ses idées. »

On revient à Ayton ; la vue des lieux qu'elle connaît si bien paraît effectivement produire quelque impression sur elle ; mais passé le premier moment , on ne remarque plus aucun progrès. Douce , docile , elle ne témoigne jamais la moindre fantaisie ; et le souvenir du passé ne lui présente qu'un aspect confus. Elle parle peu ; souvent on la voit saisie d'un profond accès de tristesse , souvent elle prononce le nom d'Auguste : alors elle fond en larmes , et court se cacher dans l'endroit le plus

reculé de son appartement. Quelquefois elle paraît livrée à d'affreuses terreurs, s'accuse d'avoir donné à sa fille le poison qu'elle s'était destiné. On la lui présente, elle se calme ; c'est la seule personne qu'elle reconnaisse : elle lui prodigue les soins les plus touchans. Un mois environ après son retour à Ayton, le docteur Hobson la quitte en lui laissant un régime à suivre, et promettant de revenir bientôt. Il se flatte toujours d'une prochaine guérison. Mais l'espérance est morte dans le cœur des amis de madame Montague. Ayton est désormais le séjour de la tristesse.

Les forces d'Emma commencent à revenir. Un jour M. Montague essaie de la conduire dans le parc. L'air, le mouvement, paraissent la ranimer ; mais en rentrant elle tombe dans une profonde rêverie. Le lendemain, à l'heure de la promenade de la veille, ses yeux se tournent vers la porte. Attentif à saisir l'apparence du moindre mouvement de désir, M. Montague se hâte de sortir avec elle. Cette fois elle paraît plus agitée, porte ses regards avec une sorte de vivacité inquiète sur les différens objets qui s'of-

frent à sa vue. En rentrant, elle paraît moins rêveuse qu'occupée, mais elle ne parle point ; dès la veille, elle avait cessé de prononcer le nom d'Auguste. Maintenant elle fixe de temps en temps les yeux sur ceux qui l'entourent, et les baisse dès qu'elle s'aperçoit qu'on la regarde : elle semble ne plus agir qu'avec une sorte de précaution et d'inquiétude. Après une nuit agitée, elle se lève de bonne heure, semble attendre quelque chose avec impatience, et dès que M. Montague paraît, elle marche avec vivacité au-devant de lui ; puis elle s'arrête, le regarde, semblerait vouloir lui parler. Cependant elle ne dit rien encore, mais elle manifeste d'une manière plus marquée le desir de sortir. M. Montague l'accompagne ; il se laisse conduire par elle. Elle paraît hésiter, et suivre par choix un sentier plutôt qu'un autre. Ces signes d'une raison qui paraît vouloir s'éclaircir, font palpiter le cœur de M. Montague. Enfin, à l'entrée de l'allée qui conduit à la chapelle, il la voit émue, il la sent trembler ; la veille déjà elle avait paru considérer cette allée avec une attention particulière. Maintenant elle y entre lentement avec une sorte

de crainte; M. Montague n'ose la retenir. Ils arrivent à l'enclos, la porte était ouverte; ils entrent, arrivent à la chapelle; Emma s'arrête, elle rougit et pâlit tour à tour, et semble à peine pouvoir se soutenir. Son mari voudrait l'éloigner doucement, elle lui échappe, se précipite dans la chapelle, jette un cri de terreur, paraît vouloir fuir, revient et tombe prosternée au pied de l'autel.

« Emma ! » dit M. Montague très-effrayé.

Emma tressaille, se relève à moitié, le regarde, regarde encore l'autel, retombe prosternée.

M. Montague veut la relever; « Pardon, pardon ! » s'écrie-t-elle en détournant la tête.

« Mon Emma ! » reprend M. Montague avec l'accent de la douleur. Elle laisse échapper un mouvement plus vif que le premier, regarde fixement son mari, elle lui tend les bras, elle hésite; M. Montague est suspendu entre la vie et la mort; enfin elle s'écrie :

« M. Montague ! »

« Emma ! » répète M. Montague avec un transport difficile à décrire. Elle se

laisse aller dans ses bras en versant un torrent de larmes. Il la soutient, il n'ose parler, il ne se permet pas un mouvement. Bientôt elle essuie ses pleurs, le regarde encore.

« C'est bien vous ? » demande-t-elle d'un air timide.

« Oui, mon Emma, reprend M. Montague au comble de la joie.

« Et c'est là ?.... » poursuit-elle en lui montrant l'endroit qu'elle a choisi pour sa tombe. Elle détourne la tête, et recommence à pleurer. M. Montague l'entraîne doucement hors de la chapelle ; ils sortent de l'enclos, ils marchent en silence, les larmes d'Emma coulent toujours. Tout d'un coup elle lève les yeux, elle aperçoit madame Carrers qui vient au-devant d'elle.

« C'est elle ! s'écrie Emma en se tournant vivement vers son mari, c'est..... »

« Louisa, » reprend M. Montague. Emma s'est jetée dans les bras de son amie. Étonnée, Louisa s'effraye et se rassure tour à tour ; elle a bientôt entendu les regards de M. Montague, elle contient les témoignages de sa joie.

Mais déjà le passé commence à se retracer à la mémoire d'Emma. Cependant sa tête affaiblie ne saisit pas encore assez clairement la liaison des faits pour comprendre que beaucoup d'événemens ont dû lui échapper. On la ménage, on la distraît d'elle-même, et ce n'est que par degrés qu'elle commence à soupçonner la vérité ; mais en même temps tout la rassure, ainsi que ses amis, contre le danger d'une rechûte ; et bientôt de son égarement, il ne lui reste plus d'autre trace qu'une sorte de timidité et d'hésitation sur les choses qui lui rappellent d'anciens souvenirs. Celui qui s'était le premier retracé à son esprit, c'était le départ de M. Montague, et les soupçons qui l'avaient éloigné d'elle. Etonnée, elle voudrait lui en parler ; mais au premier mot qu'elle prononce :

« Emma, dit M. Montague en tombant presque à ses pieds, que ne pouvez-vous les oublier comme moi, ces soupçons dont j'ai reconnu l'injustice. Depuis deux mois les remords se joignent à la plus affreuse douleur pour empoisonner ma vie ! »

« Vous avez donc été bien malheureux ? dit-elle avec un regard impossi-

ble à rendre ; comptez sur moi , poursuit-elle d'une voix émue , vous ne serez plus malheureux. M. Montague la serre avec transport contre son sein. Emma n'est point gaie , elle n'a point oublié sa tendresse pour celui qui régla long-temps tous les mouvemens de son cœur , elle ne l'a point oublié , car elle ne prononce jamais son nom ; souvent après un instant de solitude , on remarque sur son visage des traces de larmes qu'elle s'est en vain efforcée de faire disparaître. Mais ce qui l'environne est heureux par elle et pour elle. Emma se prête aux jouissances de ce qui l'environne ; et lorsqu'un poids trop lourd vient opprimer son cœur , Emma tourne ses pas vers le berceau de sa fille.

Un jour, elle était alors entièrement guérie , assise entre M. Montague et madame Carrers , elle leur détaillait les horreurs de cette affreuse nuit où , abandonnée de toute la nature , une mère avait vu la mort s'approcher de son enfant , sans qu'il fût en son pouvoir de rien tenter pour l'éloigner , pour adoucir les maux de cette innocente et faible créature. Louisa écoutait avec attendrissement, M. Montague

paraissait s'abandonner aux plus douloureuses réflexions.

Emma s'arrête, elle lui prend la main.

« Ces maux sont passés, lui dit-elle avec une expression enchanteresse, ils ne peuvent plus revenir. »

« Pour vous, Emma, reprend M. Montague; mais pour moi qui les ai causés, pour moi qui ai manqué à mes promesses ! »

Emma baisse les yeux, elle réfléchit un instant.

« Ecoutez-moi, dit-elle ensuite, et vous verrez s'il vous reste quelques torts envers moi. » Elle hésite, puis elle reprend avec timidité : « Ne me condamnez pas trop sévèrement sur l'aveu que je vais vous faire; en vérité, ma folie avait commencé depuis long-temps. Incapable de supporter.... un grand malheur, dit-elle en baissant les yeux, j'avais formé le plus affreux projet.... L'existence m'était à charge.... J'avais résolu d'y renoncer. » M. Montague et Louisa frémissent. « Le jour où vous m'e quittâtes devait être mon dernier jour, et sans vos soupçons, sans ce départ que vous vous reprochez, Emma ne serait plus. »

Incapable de proférer une parole, M. Montague s'est levé. Emma demeure loin de lui, elle joint les mains :

« Oh ! pardonnez-moi, » dit-elle d'une voix suppliante, tandis que ses larmes coulent en abondance. « Ne cherchez point à me punir davantage, j'ai été bien assez malheureuse. »

M. Montague se rapproche.

« Moi, Emma, moi chercher à vous punir de ces souffrances que j'aurais voulu vous épargner au prix de tout mon sang ! »

Il se rassied près d'elle, Emma laisse tomber sa tête sur l'épaule de son mari.

« Oh ! je le sais bien, dit-elle en pleurant toujours, je le sais bien que vous ne me reprocherez pas les larmes que je n'ai pu refuser à celui..... Oh ! non, sans doute, le plus généreux des hommes aurait plutôt partagé ma douleur, soutenu ma faiblesse. » Elle se tait, et ses pleurs redoublent. « Mais, dit-elle ensuite, j'étais injuste.....ingrate ! Pardon, pardon, mes bons amis, ajoutez-elle. O le meilleur ami d'Emma, pardonnez-lui d'avoir pu oublier un instant qu'elle vous était nécessaire, et recevez le serment qu'elle fait de

conserver soigneusement cette existence à laquelle vous avez attaché le bonheur de la vôtre. »

En achevant ces mots, elle se laisse tomber à genoux. M. Montague paraît hors de lui-même ; profondément émue, Louisa la relève ; tous deux lui prodiguent les plus tendres caresses : elle essuie ses larmes.

« Dites-moi donc que vous me pardonnez, » leur répète-t-elle encore ; puis se tournant, avec un regard doux et suppliant, du côté de M. Montague : « Dites-moi que vous avez tout oublié, tout absolument. »

« Oui, tout ! » répondit M. Montague en lui serrant la main ; et dans ce moment Emma dut croire que M. Montague ne conservait aucun souvenir pénible.

~~~~~  
CHAPITRE VIII.  
~~~~~

MADAME Carrers avait consenti à passer quelque temps avec Emma. Les soins de l'amitié la plus tendre se réunissaient autour de madame Montague. Soutenue par tous les motifs qui peuvent diriger une ame courageuse et sensible, elle savait surmonter de douloureuses pensées, quelquefois même se soustraire un moment à leur empire. Elle ne s'était point imposé le coupable devoir d'entretenir sa tristesse pour la faire partager à ceux dont le bonheur dépendait absolument du bonheur d'Emma. Touché de son courage, M. Montague n'avait d'autre occupation que de lui épargner des efforts pénibles. On eût dit, en les voyant ensemble, que les différentes épreuves par lesquelles ils avaient passé depuis quelque temps, avaient resserré les liens qui les unissaient, sans mêler aucune amertume à leurs souvenirs.

Cependant M. Montague n'avait démenti en rien la résolution qu'il avait formée avant de partir pour Ayton. Devenue plus intéressante par ses malheurs, embellie par l'exercice des plus touchantes vertus, Emma semblait encore avoir acquis des graces nouvelles. Une douce négligence prêtait du charme à son maintien, à ses discours, à ses moindres actions ; jamais Emma n'avait paru plus séduisante. N'être que l'ami d'Emma, et toujours son ami, devenait sans doute une tâche pénible à celui qui pouvait l'appeler sa femme ; mais les forces de M. Montague suffisaient toujours à sa volonté. Il n'avait pas appelé à son secours cette réserve qui décèle la faiblesse. Une fois seulement, au milieu du plus doux entretien, Emma l'avait vu s'éloigner avec une sorte de précipitation. L'instant d'après, il était revenu parfaitement calme ; mais depuis il avait évité un sujet qui pouvait réveiller en lui des sentimens trop tendres. Emma l'avait remarqué, et n'avait peut-être pas eu le courage de s'affliger d'une telle conduite ; mais elle s'était rappelée avec douleur les terribles adieux de M. Montague : « Vous avez empoisonné ma vie,

lui disait-il ; vous l'aviez empoisonnée dès long-temps. » Les premières causes subsistaient , M. Montague était donc toujours malheureux ; il s'imposait des sacrifices , et ces sacrifices étaient pénibles. Que restait-il à Emma , si M. Montague n'était pas heureux ?

Un jour madame Carrers demandait à M. Montague s'il avait revu le ministre qui , de la part et au nom de M. Harriot , était venu justifier Emma.

M. Montague répondit qu'il l'avait cherché long-temps , sans qu'il lui fût possible de le découvrir ; il y était enfin parvenu , il l'avait trouvé dans la plus affreuse misère , lui malade , sa femme et ses deux filles ne conservant de forces que ce qu'il en fallait pour le servir. Déchiré d'un tel spectacle , M. Montague s'était approché du malade.

« Je ne me crois pas encore en droit , lui avait-il dit , de vous faire des reproches ; mais les services que vous m'avez rendus m'autorisent à me regarder comme votre ami , et à solliciter tous les privilèges attachés à ce titre. »

M. Montague parla avec intérêt de cette famille qui lui avait paru réelle-

ment respectable, et dit à Emma qu'il comptait les engager à venir la voir.

Emma résolut d'accompagner son mari dans la première visite qu'il ferait au ministre, dont la santé commençait à se rétablir. Madame Carrers proposa d'y aller sur-le-champ, et l'on partit. Le ministre demeurait à quelques milles d'Ayton. En arrivant à sa porte, Emma entendit des éclats de rire qui partaient de la maison ; ces signes de gaieté avaient porté la joie dans son cœur ; mais quand elle entra dans une salle basse où la famille était réunie, elle ne put imaginer que le rire habitât parmi les personnes qui se présentaient à ses yeux. Le ministre avait à peine quarante ans, et sa femme n'en avait pas trente-trois ; leurs traits, autrefois agréables, paraissaient flétris par de longs chagrins. Deux jeunes filles de quinze et seize ans travaillaient auprès de leur mère ; le malheur avait déjà détruit la fraîcheur de leur âge. Emma et madame Carrers se regardèrent en même temps. Les habitans de la chaumière conservèrent seuls un visage serein. Ils se levèrent et reconnurent M. Montague ; ils le saluèrent comme un hôte chéri. Leur reconnais-

sance était noble, elle empruntait les expressions de l'amitié. M. Montague prit Emma par la main.

« Je vous la présente, dit-il, celle à qui vous avez porté des paroles de paix. »

Emma serra la main du ministre, embrassa madame Walters, et se tournant vers les jeunes personnes avec un sourire charmant :

« Ma fille, un jour, partagera ma reconnaissance, et sera bien heureuse, si vous lui accordez quelques bontés. Je veux qu'elle apprenne de vous combien il est doux de voir respecter sa mère. »

Les jeunes filles répondirent timidement, mais avec grace. Louisa s'était emparée d'un enfant de cinq ans qu'elle avait trouvé jouant à la porte de la maison. On s'assit ; M. Montague sortit pour faire une visite dans le village ; on causa quelque temps. Emma voulut voir le jardin du ministre ; il la suivit dans ce jardin, qui, malgré un travail continuel, ne pouvait suffire à la subsistance de sa famille. Rien n'y était perdu, ou du moins le luxe n'y avait obtenu qu'une seule allée où deux personnes ne pouvaient marcher de front,

et la place qu'occupait un banc de pierre situé au bout du jardin, c'est-à-dire à vingt pas de la maison. Emma traversa le jardin sans prononcer un mot ; arrivée au banc de pierre, elle s'assit, et le ministre à côté d'elle. Enfin elle leva les yeux sur lui.

« Je dois vous remercier encore, dit-elle, de la délicatesse que vous avez mise dans une explication que tout autre aurait pu rendre fâcheuse pour moi. » Elle s'arrêta, puis elle reprit avec vivacité : « J'ai peu de torts à me reprocher, mais je connais M. Harriot, je sais quels aveux il a dû vous faire, et quels soupçons il a conçus à mon égard. Je serais douloureusement affectée, si vous les partagiez. »

« Je vois, reprit le ministre en souriant, que vous connaissez trop bien M. Harriot, pour que je pusse espérer de vous tromper ; mais, madame, soyez parfaitement tranquille, si vous daignez attacher quelque prix à mon opinion. J'ai entrevu quelques idées vagues, soutenues par un ressentiment mal étouffé, et je n'ai rien vu de certain qu'une générosité qui m'a pénétré d'estime et de respect. »

Emma soupira ; le ministre baissa

les yeux, et là finit une conversation qui devenait embarrassante. Emma reprit un instant après ; elle parla au ministre de sa femme, de ses filles, s'exprima avec vivacité sur le courage qu'elles témoignaient.

« Elles sont heureuses, » dit le ministre.

Emma ne put s'empêcher de laisser voir un peu de surprise.

« Oui, poursuit M. Walters du ton le plus simple, heureuses par comparaison. Accoutumées comme elles le sont depuis long-temps à manquer souvent de la subsistance du jour, le moment où elle se trouve assurée pour plusieurs semaines, est un moment de jouissance qui ne permet pas seulement la crainte sur un avenir si éloigné. »

Emma le regarda, le ministre sourit.

« Et vous, madame, vous devez aussi vous trouver heureuse, par comparaison. »

Emma s'efforça de sourire.

« Qui, près de vous et de vos charmantes filles, dit-elle, pourrait parler de ses malheurs et vanter son courage ? »

« Tout le monde, madame ; je ne me crois point le seul malheureux , ni même le plus malheureux. Je sais plaindre tous les maux , et je le dois , puisque moi-même j'ai ajouté long-temps des peines imaginaires aux peines réelles qui m'accablaient. »

« Vous ! avec un courage si ferme ! »

« Je le dois à madame Walters ; déchu d'une position brillante , malheureux sans qu'on me plaignît , en butte à la haine d'un ingrat , je m'étais cru au comble de la misère. Madame Walters , que j'avais épousée sans la connaître , que j'avais toujours regardée comme une enfant , madame Walters se montra ce qu'elle était. Son énergie ranima mon courage , sa douceur me fit rougir de mon impatience. Elle m'apprit que de tous les maux , le plus affreux est de haïr nos semblables , le seul réel est de méconnaître les biens immenses que Dieu laisse encore à la créature qu'il a paru frapper le plus sévèrement. Elle me rendit capable de profiter des leçons du malheur , qui , sans elle , eussent été perdues pour moi. » En achevant ces mots , le ministre se leva ; il allait s'excuser auprès de madame Montague , sur ce qu'il l'avait entre-

tenue d'un objet qui ne pouvait avoir d'intérêt que pour lui. Emma l'arrêta, elle le remercia, avec la sensibilité la plus vraie, de la confiance qu'il lui avait témoignée.

« D'ailleurs, ajouta-t-elle en souriant, vous saviez mes secrets, il était bien juste que vous m'apprissiez un peu des vôtres. » Elle fait quelques pas, et se retourne vers le ministre qui marchait derrière elle.

« J'ignore, dit-elle avec émotion, quelles sont vos idées sur la nature de mes chagrins, j'ignore à quel point M. Harriot peut vous avoir instruit ou trompé ; mais gardez-vous de croire qu'ils tiennent en rien à mon union avec M. Montague ; que l'être angélique dont je partage la destinée, ajoute-t-elle avec transport, ait pu se montrer un instant moins juste ou moins sensible, il m'a plusieurs fois sauvée du désespoir, il m'a rendue à la vie, je lui dois tout ce qui me reste..... »

« Je le savais bien, dit en souriant M. Walters, que vous étiez heureuse ! »

Emma sourit aussi, mais cette fois

ce fut sans peine. Les larmes de la reconnaissance humectaient ses paupières. Elle rentra dans la maison, M. Montague était revenu. Elle s'avança vers lui avec empressement ; quand elle fut tout près de lui, elle se rappela qu'elle n'avait rien à lui dire, rougit, et sortit de son embarras en le regardant avec un doux sourire. Bientôt l'entretien attira toute son attention. Madame Walters exprimait les inquiétudes d'une mère tendre sur l'avenir de ses enfans. Une personne riche avait offert de prendre Fanny avec elle.

« Mais , dit en souriant madame Walters , je leur ai trop laissé voir combien elles m'étaient nécessaires à tous égards. Il a fallu leur promettre que nous ne nous séparerions pas, du moins tant que nous serions malheureux. »

« Jamais, » dit Jenny à demi-voix. Les regards de Fanny exprimaient sa reconnaissance , et Jenny , croyant qu'on ne la voyait pas , appuya furtivement ses lèvres sur la main de sa mère. M. Montague , Emma et son amie, reprirent bientôt la route d'Ayton, non sans avoir fixé un jour

pour y recevoir le ministre et sa famille.

M. Montague et madame Carrers causaient ensemble, Emma demeurerait pensive. Tout d'un coup, sortant de sa rêverie :

« Quel serait, dit-elle, le bonheur d'une telle famille, si elle possédait seulement le nécessaire ! »

M. Montague sourit, et prenant la main d'Emma :

« Quel est, dit-il, le bonheur de celui qui peut leur procurer une telle félicité ! »

« C'est précisément cela que je voulais dire, » reprend Emma souriant à son tour.

« Hé bien, Emma, achevons d'expliquer à nous deux ce que nous avons si bien commencé. »

Emma hésite, puis elle reprend en rougissant; elle propose de réparer cette chapelle que lui avait donnée M. Montague, et dans laquelle Emma s'était imposé la loi de ne plus revenir seule. La serre à côté pouvait, en l'arrangeant, faire une habitation charmante pour le ministre et sa famille; on pourrait à côté lui donner un petit jardin, et ce jardin, cultivé par M. Wal-

ters , produirait un effet très-agréable au milieu d'un parc sauvage. M. Walters serait aumônier du château ; et dans le vrai , il était bien nécessaire d'avoir un aumônier dans le château , les émolumens attachés à cet emploi lui procureraient une existence agréable , sans que M. Montague eût de grands sacrifices à faire.

C'était en s'arrêtant à chaque phrase que madame Montague avait proposé ces différens arrangemens. Encouragée par l'approbation de M. Montague , Emma revenait sur ce plan , n'oubliait pas un détail , et reprenait avec plaisir celui dont elle venait de s'occuper l'instant d'auparavant. Elle s'affligeait de penser qu'elle arriverait trop tard à Ayton pour aller le soir même examiner les lieux. La conversation continua pendant qu'on descendait de voiture , elle continua jusqu'à l'appartement d'Emma , elle continua dans l'appartement où M. Montague et madame Carrers étaient entrés avec elle. Emma avait retrouvé les jours de sa jeunesse ; elle était gaie , et dans ce moment ne paraissait entretenue que de douces pensées. Cette disposition si nouvelle donnait à sa physionomie

une expression ravissante. Louisa se lève et veut sortir ; occupée de ses réflexions , elle ouvre , sans y penser , la porte qui donne sur l'ancien appartement de M. Montague. « Cette maudite porte , dit-elle , me trompe toujours. Mais , apprenez-moi donc par quel hasard l'appartement le plus commode du château demeure inutile ! » Emma rougit , M. Montague , d'abord un peu ému , tâche , par quelques plaisanteries , de détourner l'attention de Louisa. Quand elle est sortie , il se tourne vers Emma , il la voit pensive. Il s'approche d'elle , et lui serrant la main : « Je serai toujours , lui dit-il d'une voix émue , le premier , le meilleur ami de mon Emma : comme ami , je suis sûr que personne ne l'aura jamais mieux aimée , ne lui aura jamais inspiré plus de confiance. Sous ce rapport , poursuit il d'un ton plus bas , elle n'aura jamais appartenu qu'à moi , sa possession ne sera mêlée d'aucun souvenir pénible. » Rouge et confuse , Emma ne peut cependant s'empêcher de lever les yeux sur M. Montague avec un mouvement de surprise. Il reprend d'une voix plus calme : « Pardonnez-moi , mon Emma , ce mot qui

sera le dernier sur un pareil sujet ; j'avais besoin de vous expliquer mes sacrifices. »

La tête d'Emma est retombée sur son sein ; elle paraît réfléchir : plusieurs circonstances qui se retracent à sa mémoire ne lui permettent pas de douter que M. Montague ne se trompe sur les torts qu'il a cru devoir lui attribuer ; cependant elle n'a pas le courage de rompre le silence. Enfin, faisant un effort sur elle-même : « Je ne sais dit-elle en rougissant et en balbutiant, je ne puis comprendre... puis, cachant vivement son visage dans les bras de son mari :

« Quelles sont donc vos pensées ? » lui demande-t-elle d'une voix tremblante. M. Montague ne répond rien. Elle reprend plus timidement encore :

« Serais-je assez malheureuse, dit-elle, pour que vous me soupçonniez d'avoir trahi tous mes devoirs ? »

M. Montague ne répond rien, mais un sentiment pénible se peint dans tout son maintien. Emma le regarde d'un air inquiet. Tout-à-coup elle se lève, court à son secrétaire, en tire une lettre, pâlit et rougit en la regardant, semble hésiter sur ce qu'elle en doit

faire, et fond en larmes en la présentant à M. Montague. Cette lettre, c'était celle que lui avait écrite Auguste, trois heures après la scène du pavillon.

« Lisez-la, dit-elle en sanglotant et cachant son visage dans ses mains : c'est une grande faiblesse que de l'avoir conservée, mais je serai trop heureuse si elle détruit vos soupçons. »

M. Montague paraît étonné.

« Lisez, dit-elle en baissant vers la terre son visage inondé de larmes ; je n'ai point manqué à mes promesses, je la reçus le soir même du jour où vous m'aviez prescrit de vous suivre à Ayton. »

M. Montague lit rapidement jusqu'à cette phrase : *N'avez-vous pas triomphé des séductions de l'amour ? n'avez-vous pas réprimé, dès leur naissance, les transports que vous punissez maintenant d'une manière si cruelle ?* Alors il laisse tomber la lettre et regarde Emma, qui, pour le moment ne paraissait occupée que de sa douleur. Quand il est parvenu à la calmer :

« Cette lettre ne vous suffit-elle pas ?

lui demande-t-elle avec timidité; qui peut donc la contredire? »

« Emma, reprend M. Montague; tout ceci me paraît incompréhensible. »

« Quoi... qui peut vous arrêter.... »
Il ne répond rien, il paraît absorbé dans ses réflexions.

« Au nom des promesses que vous fites à mon père, à moi, dit-elle du ton le plus touchant, ne me cachez rien. »

« Emma, je n'ai rien à vous cacher. »
Alors il lui détaille ce qu'il a vu. Les premières circonstances font rougir et trembler Emma; mais quand M. Montague parle de la porte fermée en dedans, Emma se récrie :

« Je vous avouerai tout, dit-elle en faisant un nouvel effort, et vous verrez si je mérite quelque confiance. »
Elle raconte à son tour la scène du pavillon.... autant du moins qu'on peut la raconter à un mari, même quand ce mari est M. Montague. Emma est la candeur même; la lettre confirme ses discours, différentes circonstances viennent à l'appui. M. Montague réfléchit un instant, enfin il se tourne vers elle :

« Emma, dit-il, je suis donc destiné à vous faire toujours des injustices ? »

« Oh ! mon ami, dit Emma en se jetant dans ses bras, songez à tout ce que vous méritiez de moi, à tout ce que vous m'avez pardonné. » Cependant elle recommence à pleurer avec amertume, il semble que toutes ses blessures viennent de se rouvrir. M. Montague la console ; une mère qui partage les douleurs de sa fille n'emploie pas de plus douces expressions. Emma se calme. M. Montague veut lui rendre sa lettre.

« Non, dit-elle en lui remettant encore, avec un redoublement de larmes, la lettre d'Auguste mourant, gardez-les ; ce n'est pas un sacrifice que je prétends vous faire, ajoute t elle, c'est un dépôt que je confie à mon meilleur ami. »

~~~~~  
CHAPITRE IX.  
~~~~~

DEUX jours après, dans le salon d'Ayton, mistriss Calder était assise et filait; Louisa était assise vis-à-vis d'elle et travaillait. La conversation s'anima entre elles d'eux.

« Vous avez un bien beau ruban à votre quenouille, mistriss Calder. »

Mistriss Calder s'incline.

« Vous devenez bien magnifique, mistriss Calder. »

« Il ne m'a rien coûté, » reprend mistriss Calder.

« Vous l'a-t-on donné ? »

Mistriss Calder s'incline encore avec un signe négatif.

« Ah ! vous l'avez volé ! »

« Non, assurément, » reprend mistriss Calder. Mistriss Calder avait prodigieusement gagné depuis qu'elle vivait dans la société d'Emma.

« L'auriez-vous trouvé ? mistriss Calder. »

Mistriss Calder s'incline affirmativement.

« Il faut que je sache où vous l'avez trouvé, mistriss Calder. »

« Dans le pavillon du parc de Montague-Hall; il était pris dans la porte. »

« Vous ne saviez sûrement pas à qui il appartenait, autrement une personne honnête comme mistriss Calder se serait fait scrupule de le garder. »

« Je vous demande pardon, mais je n'ai pas eu le temps de le rendre. »

« On a toujours le temps, mistriss Calder; mais quand l'avez-vous donc trouvé? »

« L'avant-veille de notre départ. »

« Ah! vous avez eu le temps. »

« Je l'ai oublié. »

« Et maintenant? »

« Je ne sais ce qu'est devenue la personne. »

« Et quelle est cette personne, mistriss Calder? »

« Madame Harley. » A ce nom, Louisa se tait, et ses yeux se remplissent de larmes.

Comment savez-vous, mistriss Calder, demande M. Montague d'un ton

très-sérieux, que ce ruban appartenait à madame Harley ? »

« C'était la ceinture que je lui avais vue ce jour-là. »

« Probablement, dit M. Montague avec un air de réflexion, elle s'était prise dans la porte en la fermant, et madame Harley aura mieux aimé perdre sa ceinture que de rouvrir la porte. »

Heureusement Emma n'était pas présente à cet entretien; Louisa s'efforça de calmer avant son retour la douloureuse émotion qui l'avait saisie, et lorsque, quelque temps après, avec l'autorisation d'Emma, M. Montague lui fit part d'un secret qu'elle avait ignoré jusqu'alors, elle ne put s'empêcher de sourire de l'effet qu'avait produit la bizarre fantaisie qu'elle avait eue de faire causer mistriss Calder.

On avait fait venir l'architecte qui devait se charger de l'arrangement de la maison destinée au ministre; Emma en avait examiné les plans avec un véritable plaisir. Quand tout fut prêt pour l'exécution, elle tourna ses pas du côté de l'enclos, son mari l'accompagnait, elle s'arrêta devant la porte.

« Il faudra les abattre, » dit-elle en retenant un soupir, et mesurant de l'œil la hauteur des arbres qui lui cachaient la chapelle.

« Ma bonne amie, dit M. Montague en pressant la main d'Emma, songez à qui vous le donnez. »

Emma baissa la tête jusque sur les mains de son mari, et quand elle la releva, ses yeux étaient un peu rouges.

« Allons, dit-elle, avec un triste sourire, je n'y entrerai pas, des adieux m'attendriraient beaucoup trop. »

Pendant plusieurs jours, elle n'osa porter ses pas du côté de l'enclos, et quand elle y retourna il n'existait plus. La chapelle était réparée. Emma se trouvait seule, elle laissa couler quelques larmes; mais bientôt, voyant de loin M. Montague, elle essuya ses yeux et marcha vers lui d'un pas assez ferme.

La maison fut bientôt achevée, le jardin tracé, et les propositions de M. Montague acceptées avec la plus vive reconnaissance. Le jour où M. Walters et sa famille devaient entrer en possession de leur nouveau logement, Emma était plus parée qu'à l'ordinaire. Les nouveaux hôtes arrivèrent de bonne

heure, ils ne connaissaient point la demeure qu'on leur avait préparée, Emma les y conduisit.

« Nous eussions pu, dit-elle, vous loger au château, mais quelque plaisir que nous nous promettions de la société de nos amis, nous n'en voulons jouir qu'autant que la nôtre pourra leur être agréable. »

Madame Montague avait dirigé tous les détails; quelques-uns des meubles étaient travaillés de sa main. La joie des jeunes filles, l'attendrissement de la mère, la reconnaissance noble et simple de M. Walters, pénétraient l'ame d'Emma des plus douces émotions.

« J'attendais ce jour, dit-elle, avec une bien vive impatience, aidez-moi à le célébrer. Vous, dit-elle à M. Walters, à qui je dois ma réputation, et vous, ma bonne amie, dit-elle à Louisa, qui avez préparé le bonheur dont je jouis, venez avec moi consacrer cette chapelle, dont la vue, jusqu'à présent, ne m'a retracé que des malheurs. » Elle s'arrête, sa voix était altérée. Tout à coup elle se tourne vers M. Montague : « Mon ami, dit-elle en lui tendant les bras, c'est aujourd'hui que

je veux vous donner la fête de notre mariage. »

M. Montague la pressa tendrement contre son cœur ; aucun regret n'affligea cette âme généreuse : ce n'était pas à son mariage qu'Emma devait ces peines dont elle avait pensé devenir la victime. On marcha vers la chapelle : le ministre prononça des prières ; le silence et le recueillement régnaient autour de lui. Emma, la tête baissée, paraissait absorbée dans la plus profonde méditation. La chapelle s'était remplie de monde : le ministre adressa la parole aux deux époux ; et quand, à la fin de son discours, il implora le ciel avec ferveur pour le bonheur de deux êtres si vertueux, un murmure de bénédictions accompagna ses dernières paroles. Emma tenait toujours sa tête baissée : on voyait de profonds soupirs soulever son sein par intervalles.

« O mon Emma ! soyez heureuse, » dit M. Montague d'une voix émue.

Elle demeura quelque temps sans répondre ; puis relevant la tête, et les yeux encore mouillés larmes :

« Je le serai, dit elle d'un ton ferme, je vous le promets. »

Elle sortit de la chapelle; la sérénité avait reparu sur son visage : elle passa le reste du jour avec ses nouveaux amis. Ils méritaient ce titre, et, l'on doit le dire à l'honneur des obligés autant qu'à la louange des bienfaiteurs, on ne remarqua pas entre eux la plus légère contrainte. L'après-midi, les jardins furent ouverts; on avait rassemblé les paysans, et les jeunes miss Walters furent chargées de leur distribuer des prix qu'ils avaient gagnés à différens jeux d'adresse.

Emma ne parut pas importunée un seul instant de la gaieté qui se manifestait autour d'elle : elle n'eut pas à repousser une seule distraction; et le soir, voyant dans les regards de son mari l'expression de la satisfaction que lui avait fait éprouver cette journée, elle lui tendit la main avec une douce émotion : « Je sens, dit-elle, que je commence à tenir ma parole. »

Depuis ce jour madame Montague a senti renaître par degrés sa tranquillité : entièrement détachée d'elle-même, cette ame active et sensible s'est portée toute entière sur un seul objet. La tendresse, l'estime, la confiance de M. Montague, font sa gloire et son

bonheur. Le meilleur des hommes recueille le fruit de ses vertus. Auguste n'est point oublié, son nom fait naître toujours une faible rougeur sur le visage d'Emma ; mais il n'est point mort pour elle : un sentiment plus fort que sa raison le lui représente comme veillant autour d'elle, et témoin invisible de tous ses mouvemens ; cette idée entretient en elle une douce sérénité. Si quelquefois la mélancolie venait s'emparer de son cœur, Emma connaît les moyens de se distraire ; elle a le courage de les employer : elle redouble d'activité pour le bonheur de ce qui l'environne ; le nuage se dissipe, Emma peut dire encore : Je suis heureuse.

FIN.

